RAMSÈS LE GRAND

OU

L'ÉGYPTE

IL Y A 3300 ANS

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris



Ramsès-Meïamoun, d'après la statue d'albâtre du Musée du Louvre.

RAMSÈS LE GRAND

OU

L'ÉGYPTE

IL Y A 3300 ANS

PAR

FERDINAND DE LANOYE

OUVRAGE

ILLUSTRÉ DE 39 VIGNETTES SUR BOIS

PAR D. LANCELOT, P. SELLIER ET ÉM. BAYARD

ET DE DEUX CARTES

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1866

A

MONSIEUR LE VICOMTE E. DE ROUGÉ,

Cette étude historique, inspirée de ses travaux et qui leur doit ses meilleures pages, EST RESPECTUEUSEMENT DÉDIÉE, sinon comme une œuvre de disciple (l'auteur n'ose prendre ce titre), au moins comme un faible témoignage de la profonde gratitude que l'illustre Égyptologue a le droit de réclamer de quiconque se préoccupe des origines des sociétés humaines et des nouvelles bases de l'histoire.

Paris, le 1er décembre 1865.

Fd DE LANOYE.



L'ÉGYPTE AVANT RAMSÈS

L'ÉGYPTE AVANT RAMSÈS.

Le Nil, son bassin et ses premiers colons. — Races d'hommes connues en Égypte quinze siècles avant J. C. — Chronologie anté-historique de l'empire égyptien. — Ména, premier dynaste. — Désaccord entre l'épigraphie et la géologie. — Invasion des Hycsos. — Lutte et guerre nationales. — La dix-huitième dynastie.

I

Lorsque le voyageur européen se dirige vers l'angle sud-est de la Méditerranée, il ne doit pas s'attendre à voir la terre d'Afrique se révéler à lui par ces grands aspects auxquels ont pu l'habituer les paysages alpins de la Ligurie, des iles Thyrhéniennes, de l'Italie ou de la Grèce. Sur la rive d'Afrique qui fait face à l'Asie Mineure, rien de pareil : une vapeur

rougeâtre, due sans doute à la raréfaction de l'air échauffé par l'action réunie du sable et du soleil, est à l'horizon le premier indice du voisinage de la terre; le second est donné par quelques têtes de palmiers, que la réfraction soulève dans la brume. Enfin, presque au moment où on va l'aborder, la côte basse et sablonneuse qui les supporte apparaît, comme une ligne mince et rougeâtre, frêle démarcation entre le vert foncé des eaux et le pâle azur du ciel.

Au delà de cette ligne, des marais auxquels leur étendue a valu le nom de lacs, et des sables mouvants, recommencent sans fin avec la culture et la fertilité du sol la lutte antique des deux frères rivaux, Typhon et Asiri[1]. Puis, derrière cette seconde zone une large plaine, presque à fleur d'eau, coupée de nombreux canaux, s'étend vers le sud, en se rétrécissant jusqu'au point d'où ces canaux et le fleuve qui les alimente divergent en triangle vers la mer. Ce fleuve, c'est le Nil ; cette plaine, c'est son Delta : terre noyée périodiquement pendant trois mois par les eaux qui l'ont créée ; « tapis de verdure,

1. Orthographe la plus exacte, croyons-nous, de l'*Osiris* classique. Asiri = Asura, une des appellations les plus anciennes que l'homme ait employées pour désigner Dieu. (Voir E. Burnouf, commentaire sur le Yaçna; et Jean Reynaud, étude sur Zoroastre.

de fleurs et de moissons, de novembre en mars; sol brûlant et crevassé, chargé d'une poussière noire et impalpable, pendant le reste de l'année[1]. »

Au sommet du Delta, l'horizon s'élève et se rétrécit du sud-est au couchant. Là, viennent s'amoindrir et plonger sous les sables les crêtes des collines qui, depuis les gradins de la haute Afrique, resserrent l'étroite vallée du Nil entre leurs chaînes parallèles, et la protégent contre les invasions toujours menaçantes des déserts qu'elle traverse. Au pied du Mokattan, dernier escarpement de la chaîne arabique, s'étend la ville moderne du Kaire. Presque vis-à-vis, sur la rive gauche du fleuve, un angle saillant de la chaîne Libyque sert de base aux pyramides éternelles, dont le soleil, à son coucher, projette les ombres gigantesques sur le bois de palmiers qui recouvre l'espace où fut Memphis. « Placées à l'entrée de la vallée du Nil, elles ressemblent aux portes funèbres de l'Égypte, ou plutôt à quelque monument triomphal élevé à la mort pour ses victoires. Pharaon est là avec tout son peuple, et ses sépulcres sont autour de lui[2]! »

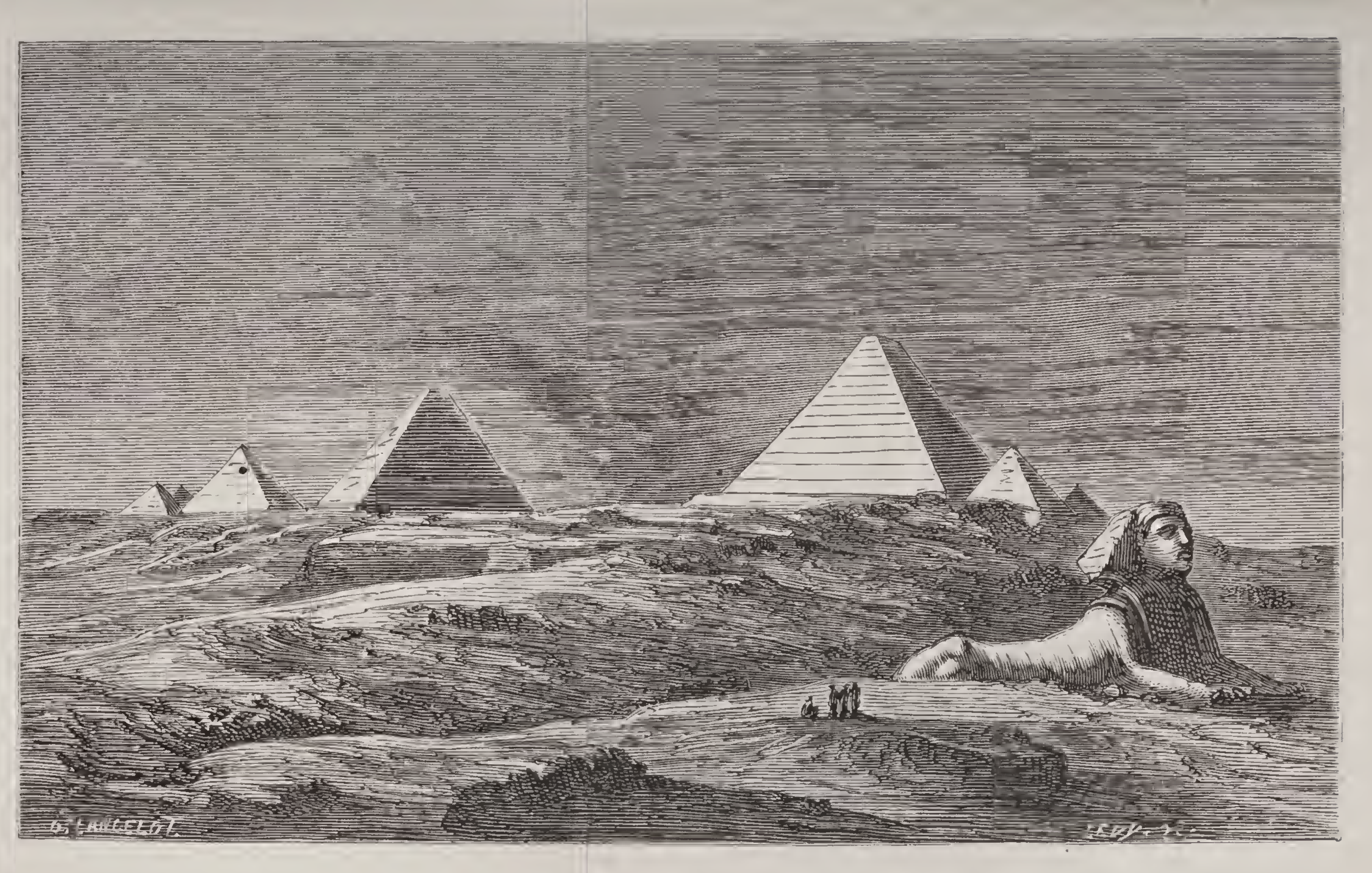
1. Lettre d'Amrou au calife Omar.
2. Chateaubriand, *Les Martyrs*.

II

Six degrés de latitude séparent ce point de celui où, franchissant presque sous le tropique les roches granitiques de Syène et de Philæ, le Nil pénètre sur la terre d'Égypte. Au delà, vers le sud, s'étend la Nubie.

Dans cet espace, de plus de cent cinquante lieues de long sur une largeur de cinq à six, l'éclat du ciel, la fraîcheur des eaux, la fécondité de la plaine et l'aridité de ses bords ; la misère infime des traces de l'homme moderne, et les empreintes colossales des générations antiques ; tous les contrastes enfin semblent réunis pour frapper l'observateur d'un long étonnement.

Là, le géologue peut reconnaître, comme dans le Delta, une conquête du continent sur la mer : un golfe primitif, comblé, depuis la dernière grande révolution du globe, par les dépôts séculaires du limon que les pluies de la zone torride enlèvent chaque printemps aux pentes abruptes de l'Abys-



Les Pyramides et le Sphinx.

sinie et à ces monts, inconnus jusqu'à hier, soupçonnés depuis deux mille ans, et qui recèlent, au delà de l'équateur même, la source tant cherchée du Nil.

Là aussi l'archéologue et le poëte peuvent contempler les plus gigantesques vestiges d'efforts plastiques qu'un peuple ait laissés derrière lui : temples, palais, tombeaux, obélisques et colosses, à demi ruinés ou enfouis sous les sables ; cryptes ciselées dans le roc, catacombes, cités des morts, prolongeant dans les entrailles des montagnes du désert les ruines qui furent les cités des vivants! Longue avenue de débris, qui remontent à une époque pour laquelle, il y a plus de vingt siècles, l'histoire manquait déjà d'annales, mais que la corrélation des monuments, des croyances et des institutions de tout un peuple avec le milieu où il grandit, semble caractériser si étrangement qu'aucune autre époque, loin de pouvoir se modeler sur celle-là, n'a pu en comprendre ou en expliquer le sens fondamental et l'idée créatrice.

III

Il était réservé à la génération qui s'éteint de ne pas pénétrer en vain au fond de ces ruines énigmatiques, d'en exhumer le passé et de lui restituer son aspect réel, avec une partie de ses dates perdues.

Grâce aux conquêtes de la science moderne, à qui le génie et le sang de la France ont frayé le chemin; grâce à l'interprétation inespérée des inscriptions monumentales, par lesquelles les Égyptiens d'il y a quarante siècles semblent parler encore aux hommes d'aujourd'hui, l'historien peut enfin leur apporter sur leurs tombeaux un témoignage plus sûr que celui que leur rendait l'antiquité classique aux jours de son propre déclin.

Bien qu'il faille renoncer à renouer le fil cent fois rompu des traditions égyptiennes, il est permis d'en reconstituer presque en entier la plus brillante période, qui florit en des temps que n'atteignent pas les prétentions authentiques des nations les plus jalouses de leur antiquité.

En mesure désormais d'apprécier le poids dont l'empire égyptien a pesé dans la balance du monde, la critique historique est aussi appelée à juger la manière dont il a rempli les fonctions qui semblent lui avoir été attribuées par la Providence : — la garde de la civilisation naissante contre la barbarie native des nomades qui assiégeaient ses flancs, et l'initiation des sauvages peuplades du bassin de la Méditerranée aux pacifiques mystères de l'agriculture et de l'industrie. Il est facile enfin de reconnaître comment cet empire dut périr, et son type colossal disparaître de la terre, le jour où l'humanité cessa d'être scindée en quelques groupes hostiles, séparés par l'espace autant que par la haine; et lorsque l'énergie vitale des sociétés, privilége exclusif de castes peu nombreuses, commença à se répandre dans tous les membres du corps social

IV

Le haut plateau de l'Afrique équatoriale, qui dépasse le quinzième degré de latitude septentrionale

en Abyssinie, et le douzième dans le Ouaday, semble, entre ces deux points extrêmes, reculer au sud jusque par delà l'équateur, d'où il se dégrade vers le nord en une immense pente concave dont le Nil occupe le fond.

Issu de la seule source qui fût digne de lui, d'une sorte de mer d'eau douce couvrant les plus hautes assises de ce plateau, le grand fleuve africain qui *a créé l'Égypte*[1], descend par une série de cataractes dans les plaines des Baris, des Djours et des Denkas, semées de cours d'eau et de lacs; puis dans la contrée où les Shillouks ont remplacé les anciens *automoles* ou *transfuges*[1]. Les versants de sa rive gauche lui amènent pendant ce trajet un grand nombre d'affluents encore sans noms pour l'histoire. Le massif abyssin envoie au contraire à sa rive droite de puissants tributaires, dont deux au moins, l'Abawi et le Taccaze, ont été connus des plus anciens géographes sous les noms d'Astapus et d'Astaboras.

Un des traits caractéristiques de ce fleuve, et qui le signale tout d'abord sur la carte du globe,

1. Expression d'Hérodote.

2. Hérodote donne ce nom aux émigrés Égyptiens qui abandonnèrent leur patrie, sous le règne de Psammétique, à la suite de l'intrusion des étrangers dans les fonctions publiques et des *condottieres* grecs ou ioniens dans les rangs de l'armée.

c'est la direction rectiligne de son bassin. Le 30° méridien, à l'est de Paris, un des trois qui passent sur la grande nappe d'eau du Nyanza, croise à mille lieues de là une des embouchures du Delta, et dans l'intervalle, le Nil, qui semble s'enrouler autour de lui, comme l'urœus sacré autour du caducée antique, le coupe huit fois, au moins, de ses méandres, sans jamais s'en éloigner de plus de quarante lieues dans ses plus grands écarts.

Seul, en outre, parmi les grands fleuves de la terre, il n'est grossi par aucun affluent dans le dernier tiers de son cours, qu'il poursuit solitaire pendant quatre cents lieues, entre deux déserts, dont les sables, sevrés des pluies des tropiques, pompent avidement ses eaux, sans lui rendre en échange le tribut de la plus faible source ou du moindre torrent.

L'isolement de cette partie de son bassin fit la force de la société égyptienne dans sa période de développement : à peu d'exceptions près, les migrations de peuples, qui vaguaient alors aux quatre vents du monde, passèrent en amont d'elle, ou en aval. Là fut le secret de la forme qu'elle revêtit, de la longue existence qui lui fut accordée, et, hâtons-nous de l'ajouter, de sa faiblesse lorsque l'heure de la décadence vint à sonner pour elle.

V

Tous les observateurs de la terre et de l'histoire d'Égypte, depuis Hérodote jusqu'à Champollion, avaient pensé que, de même que le Nil a apporté en Égypte le sol et la fécondité, il y a aussi conduit les hommes et la civilisation, descendus avec lui du sud au nord.

Une opinion contraire prévaut aujourd'hui parmi les Égyptologues. Beaucoup d'entre eux, ceux surtout qui subissent l'influence germanique, affirment que les premiers hommes et la civilisation ont commencé par le nord leur œuvre dans le bassin du Nil, et qu'ils ont remonté et non descendu le fleuve.

Ce dissentiment est plus apparent que réel, il ne porte au fond que sur la ligne suivie par les migrations entre le point de départ et celui d'arrivée, et dans les deux hypothèses, le berceau primitif des Égyptiens et de leurs éducateurs doit être cherché en Asie.

Parmi les momies que les nécropoles égyptiennes livrent journellement à notre examen, les anatomistes modernes croient démêler trois classes distinctes : la première serait formée des ancêtres des *Coptes* proprement dits, dont la forme cranienne rappelle les têtes des statues et des sphinx de Thèbes; la seconde a de l'analogie avec le type Indou; la troisième semble liée aux tribus de la Nubie, et les mêmes savants la rattachent ainsi que les Coptes à la race Berbère.

Tous ceux qui gardent encore un souvenir de disciples aux hommes éminents qui formèrent les maîtres actuels de la science historique, à Volney, à Heeren, à d'Eckstein, — s'étonneront à bon droit de ne pas voir figurer, parmi les ancêtres des antiques Égyptiens, les *Koushites*, ou Nègres, qui ont marqué d'un cachet indélébile les croyances religieuses de ce peuple[1].

Quant à nous, qui croyons peu aux *races humaines*, mais beaucoup aux modifications de *la famille des hommes*, par l'action combinée du milieu physique et moral, par l'influence du climat, de l'hygiène adoptée et des institutions subies, par les rayonnements du sol et du soleil, nous nous bornerons à

1. Voir l'appendice I.

interroger sur ce sujet controversé les tombes des Pharaons, creusées dans la chaîne Libyque, au couchant de Thèbes, du vivant même des princes dont elles furent les dernières demeures.

La perfection des décors, le fini du travail dans chacune d'elles, sont en raison de la durée du règne de l'hôte qu'elle a attendu. Mais sur les parois de toutes celles auxquelles le temps a permis de mettre la dernière main, à dater de la dix-neuvième dynastie[1], l'artiste mystique a ciselé et peint les images des principales fractions de la race humaine connues de son époque.

Guidées par Horus, le Dieu pasteur des peuples, elles sont rangées généralement en quatre groupes, correspondant aux divisions du monde d'alors. Le plus éloigné du dieu se compose de sauvages de haute taille, blonds ou roux de poils, aux yeux bleus, aux traits droits ou légèrement arrondis. Tatoués et couverts de la dépouille des *aurochs* et des *ours*, tels enfin que devaient apparaître dans la suite des temps aux Romains et aux Grecs épouvantés les Gaulois et les Cimbres, ces tard-venus de notre Europe, tels, quinze siècles avant notre ère,

1. La dix-neuvième seulement. Les connaissances géographiques que ces peintures supposent, ne paraissent pas avoir existé plus tôt. Ceci est bon à constater.



Nubien. Nègre. Assyrien. Pélasge. Arabe ou Hébreu.

Peuples connus des Égyptiens.

2

les ancêtres mêmes de Rome et d'Athènes, les vieux Pélasges, apparaissaient à la docte Égypte, qui les nommait *Tamhous*.

Dans le groupe qui les précède, éclatent tous les caractères du type nègre, dans ses variétés les plus dégradées; les légendes leur donnent le nom de *Nahazis*.

En avant de ceux-ci sont les représentants de l'Asie. Leur teint jaune et basané, leur nez aquilin ou bombé, leur barbe noire, pointue chez les uns, large et bouclée chez les autres, leurs vêtements de coupe et de couleurs variées, désignent des membres de la branche araméenne : Arabes, Hébreux et Assyriens. Parmi ces fils de Sem, figurent sur quelques parois des Mèdes et des Ioniens. Tous sont compris dans la dénomination générale d'Aâmous.

Enfin, tout auprès de la divinité et comme spécialement protégés par elle, des individus de couleur rouge sombre et de taille élancée, ayant la physionomie douce et régulière, l'œil bien fendu, le nez droit, l'angle facial ouvert, portent la chevelure nattée et des vêtements blancs. Le nom de Rut-n-Rom (le germe ou la race des hommes) dont ils sont décorés, désigne assez les riverains du fleuve sacré : les Égyptiens.

Or, les caractères typiques qui leur sont ici affec-

tés, identiques sur tous les monuments, vérifiés sur des milliers de momies d'époques diverses, ne se retrouvent guère chez les Coptes, leurs descendants abâtardis. Au sein du mélange confus de toutes les nations qui se sont succédé en Égypte, les Coptes ont mieux retenu l'idiome que le sang de la vieille race [1].

Celui-ci, dont on peut suivre les traces sur des points nombreux du continent africain, se retrouve dans sa pureté originelle chez deux peuples du bassin du Nil, séparés par un long intervalle : les Abyssins des hauts plateaux et les Barabras de la basse Nubie, abrités qu'ils ont été, ceux-ci par la pauvreté, ceux-là par la force naturelle de leur sol, des invasions des conquérants et du courant des migrations, qui, dans la suite des siècles, ont passé entre eux en les isolant ; rameaux congénères d'un tronc qui n'est plus.

1. Champollion, *Lettres sur l'Égypte et la Nubie.* — Larrey, *Mémoires dans la description de l'Égypte.* — Caillaud, voyage à Méroé et au fleuve blanc. — Trémeaux, voyage en Nubie, etc.

VI

Si la logique des inductions nous amène plus d'une fois, dans la suite de ce récit, à admettre des extraits de Manéthon parmi les bases historiques, il ne faudrait pas en inférer que nous sommes disposés à accorder à tout ce qui reste de ce vieil annaliste, et surtout à ses listes de rois et de dynasties, une autorité analogue.

Nous n'avons point à rechercher si ce prêtre égyptien, chargé de recueillir en langue grecque les traditions nationales, enfouies dans les archives sacerdotales de sa patrie, fut ou ne fut pas à la hauteur de sa mission. Des trois volumes qui composaient son livre, quelques fragments noyés dans des compilations postérieures, et des listes de rois revues, corrigées, abrégées par le zèle monacal des chrétiens des premiers âges, étant malheureusement seuls venus jusqu'à nous, il serait injuste de le rendre entièrement responsable de toutes les contradictions de temps, de faits, de chiffres, ainsi que des doubles emplois que renferment ces divers fragments.

Mais, si l'on considère le désaccord complet qui existe entre tous ces documents d'origine commune et ceux où Hérodote avait puisé deux siècles auparavant; mais, si l'on pèse les dissidences par lesquelles ils sont séparés de la source antique qui dut servir à les alimenter, et qui, conservée jusqu'à nous sous le nom de *Vieille chronique*, ne fait figurer que pour quatre cent quarante-trois ans les quinze premières dynasties, auxquelles Manéthon attribue quarante ou cinquante siècles, on devra convenir, avec l'un des plus judicieux scrutateurs de l'antiquité, qu'il *est peu probable* qu'un prêtre égyptien, compilant avec les préjugés de sa caste, en langue étrangère, et pour un roi d'origine barbare à ses yeux, les traditions d'une nationalité expirante, éparses dans des monuments d'attributions diverses et souvent rivales, *ait été doué particulièrement de cet esprit de critique*, sans lequel l'histoire retombe dans la légende, et qui a manqué presque entièrement aux anciens[1].

On trouvera à la suite de cette étude le résumé fidèle des listes de Manéthon, telles qu'elles sont sorties des mains de Jules l'Africain, d'Eusèbe et du Syncelle; telles aussi que Champollion et ses succes-

1. Volney, *Recherches sur l'histoire ancienne.*

seurs ont cru pouvoir les rectifier d'après les monuments. Nous nous réservons de faire figurer en regard un certain nombre de faits dont le synchronisme à peu près certain, peut servir à fixer quelques points de repère sur le canevas flottant de la chronologie égyptienne et à lui préparer un cadre d'où elle ne pourra déborder que difficilement.

VII

Il n'entre pas dans le plan de notre livre d'étendre davantage ce travail chronologique. Tel qu'il est, il devra suffire pour mettre le lecteur à même de se faire une opinion sur cette matière, et d'opter entre le système qui veut reculer indéfiniment dans la nuit des âges l'élaboration de la nationalité égyptienne, et celui qui, s'appuyant sur l'étude des faits sociaux et sur la nature de l'homme, estime que plus le flambeau de l'histoire gagnera de clarté, plus la chronologie devra se condenser, et les temps antiques se rapprocher des nôtres.

L'aspiration éternelle de l'esprit humain vers un bien que lui refuse le présent, et qu'il ne pouvait demander à l'avenir alors qu'il ignorait ses facultés progressives, fut sans nul doute la source de cette manie qui poussa toutes les sociétés à vieillir leurs origines et à les rejeter dans un passé d'autant plus regretté que les profondeurs en étaient plus obscures. Les nations alors, comme hier les familles, mesuraient leur noblesse, non à leurs actes, mais à la durée de leur existence. De là, pour les historiens jaloux des origines de leur patrie, le besoin de multiplier les générations et les siècles, et d'aligner, dans un ordre sériel de succession des dynasties et des époques parallèles, des hommes et des faits contemporains. De là pour Manéthon, en particulier, la nécessité de conformer ses annales aux fables accréditées par la puérile vanité du corps sacerdotal, et de délayer dans un chaos sans proportion, sans limite et sans nom, les traditions réelles de son pays.

L'histoire sérieuse ne peut donc faire remonter celles-ci au delà des temps où elles cessent d'être contrôlées par des synchronismes positifs. Or, le premier de tous est l'apparition des Aryas sur la scène du monde. D'après des données astronomiques, calculées d'abord par Bailly et par Colebrooke,

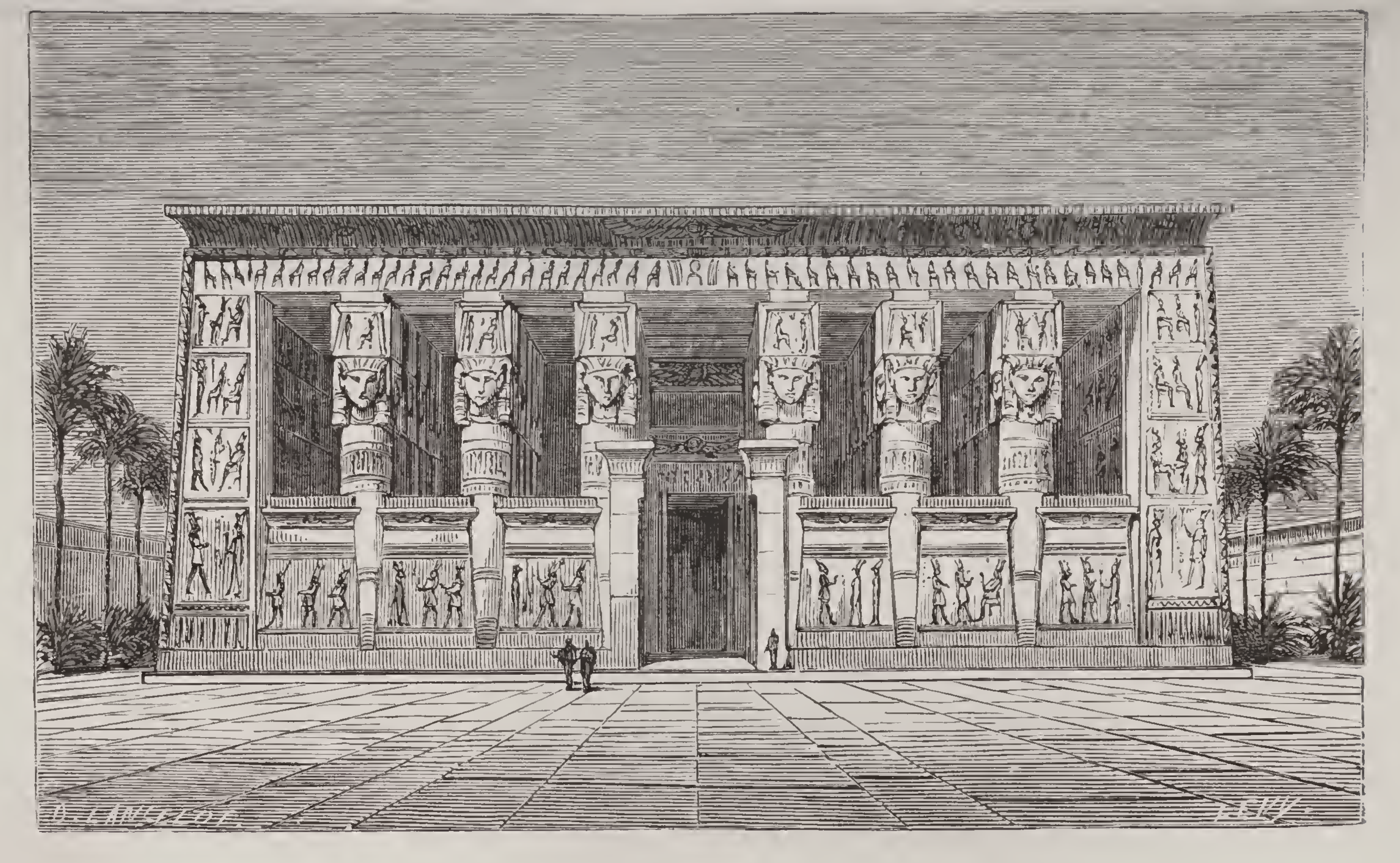
adoptées par Lahsen et Wilson, et enfin mises hors de doute par Laplace, cet événement qui a fourni des *racines* à l'arbre généalogique de la vieille Égypte, peut remonter à trente siècles avant notre ère, mais pas au delà.

Cette opinion sera, nous le savons, taxée d'hérésie et même de blasphème par ceux qui abordent le terrain de l'histoire, non pour en extraire de fructueuses leçons et des espérances d'avenir, mais pour se livrer, devant de poudreux débris et d'hyperboliques légendes, à l'extatique admiration d'un culte posthume et sans but. Bâtir Memphis avec Ména, 5800 ans avant notre ère, sur le lit comblé du Nil changé de cours ; croire pieusement aux livres d'anatomie écrits par Athoth, fils et successeur de ce premier dynaste ; admettre sans réserve l'authenticité des images des ancêtres portées devant les rois dans les cérémonies religieuses[1] et la filia-

1. A Rome aussi, dans maintes cérémonies publiques ou privées, on exhibait parmi les images des ancêtres, celles des dieux auxquels le patriciat Romain faisait remonter ses origines. Mais de la présence des statuettes de Vénus ou de Mars aux funérailles des Jules ou des Marcius, les historiens modernes ont-ils jamais conclu à la personnalité réelle de ces fétiches des clans primitifs du Latium ? Non certes. C'est cependant ce que font aujourd'hui les égyptologues à l'égard de Ména et de bien d'autres personnages mythiques de la vieille Égypte.

tion des trois cent quarante-cinq Pi-roumis[1] dont nous parle Hérodote; construire les pyramides de Gizéh avec les frères Supphi (Chouffou) de la quatrième dynastie, quarante ou cinquante siècles avant Jésus-Christ; reporter quinze cents avant Thoutmès III, avant Séti Ier, avant Ramsès-Meïamoun, l'origine des grands monuments hydrauliques et architecturaux du Fayoum; faire conquérir l'Asie, deux mille cinq cents ans avant Jésus-Christ, par un Osymandias et un Sésourtasen, personnages dont les héros des dix-huitième et dix-neuvième dynasties ne seraient que les pâles plagiaires : tout cela a été longtemps en France, et est encore en Allemagne, pour de graves adeptes de la science, une source d'innocents plaisirs qu'il serait dangereux de troubler par une froide discussion. Nous ne le tenterons pas, certains qu'il adviendra avant peu aux légendes mythiques, aux dates paradoxales, attribuées à ces efforts prodigieux des bras et de l'intelligence de l'homme, ce qui est advenu récemment à la série de siècles si généreusement accordée par nos pères aux temples d'Esnéh et de Dendérah; siècles qu'il nous a fallu réduire de

1. « Ce mot équivaut à celui d'homme par excellence; homme brave et vertueux. » *Hérodote. Euterpe*, ch. 143.



Temple de Douderah, restauré d'après la commission d'Égypte.

soixante-quatre et de trente-huit, à dix-sept ou dix-huit au plus [1].

VIII

Néanmoins, nous ne pouvons clore cette dissertation, déjà trop étendue pour le plan de notre livre, sans rappeler à ceux qui, « ne voient pas ce qu'il y a d'heureux à s'enfermer pendant quarante siècles avec des peuples dans l'enfance et des tyrans en décrépitude [2], » cet aveu, arraché par Hérodote aux prêtres mêmes de Memphis : « *Qu'au temps de Ména, premier roi mortel de l'Égypte, toute la contrée au-dessous du nome thébaïque n'était qu'un marais.* » Mis en regard de l'identité philologique de ce nom de Ména avec celui de Manou, donné en sanscrit, aux esprits émanés de Brahma et chargés spécialement par lui de la législation de la terre,

1. On sait que cette antiquité prétendue fut la base que Dupuy donna à son système sur *l'Origine des cultes*. Voir l'appendice II.
2. Chateaubriand. *Voyage en Amérique. Introduction.*

cet aveu ne laisse guère à ce nom et aux légendes qui s'y rattachent, que la consistance d'un mythe symbolisant la puissance énergique de la nature des premiers temps, et importé des bords de l'Indus à ceux du Nil, à une époque inconnue, par un mode de transmission identique à celui qui, de proche en proche, des vallées de l'Yaxarte et du Tarim, a transporté le nom de Djem-Schid (Yima-Tchaèto) sur les plateaux de la Médie et de la Perse. Enfin nous devons surtout constater pour nos lecteurs le résultat des recherches que la géologie moderne a opérées sur les couches de limon déposées successivement par les inondations périodiques du fleuve égyptien, et d'après lequel il n'est guère permis de faire remonter à plus de trente siècles avant Jésus-Christ l'apparition des premiers monuments humains sur le sol primitif de Thèbes[1].

Quand on creuse une tranchée, quand on opère une section dans le sol de la vallée du Nil, *on trouve invariablement* une couche de terre végétale de sept à huit mètres d'épaisseur, provenant du limon déposé annuellement par le Nil. Cette couche de sept à huit mètres repose immédiatement sur un lit de

1. Description de l'Égypte. Girard. *Mémoire sur l'exhaussement.*

sable marin. Des travaux minutieux ont conduit les ingénieurs français de la grande expédition d'Égypte à évaluer à 126 millimètres par siècle l'exhaussement de ce sol d'alluvions. Plus tard, M. Lebas, l'ingénieur chargé d'amener à Paris l'obélisque de Louqsor et le savant anglais Wilkinson sont arrivés, par des recherches différentes mais également exactes sur cette question, à un résultat presque identique. Huit mètres (épaisseur maxima) divisés par cent vingt-six millimètres, ne nous conduisent pas à plus de 6350 ans des jours actuels. L'histoire égyptienne, telle que l'entendent Manéthon et les épigraphistes, ne tient pas dans ce cadre restreint. Mais qu'y faire ? Sinon étendre et ramener bien en deçà de Ména et des rois constructeurs des Pyramides l'époque où les Égyptiens n'employaient, ne connaissaient que des années de quatre mois. « La preuve de ceci, » avoue un des plus ardents champions de la haute antiquité de l'Égypte, « est que, plus tard, lorsque l'année se composa de douze mois, on distinguait trois saisons, formées chacune de quatre mois, qui furent désignés hiéroglyphiquement par le mot *ter* et par un signe *dont la valeur est indifféremmeut an ou saison*[1]. »

1. Dr H. Brugsch, *Histoire d'Égypte depuis les premiers temps de son existence* (in-4°, Leipsig, 1859, page 26).

Le cours inférieur du vieux Nil égyptien est donc, géologiquement parlant, un des plus récemment formés de l'ancien continent, et si la géologie n'est pas un vain mot, trois mille, quatre mille ans avant Ramsès, — cinq mille ans au plus (si l'on veut tenir compte outre mesure du tassement des dépôts inférieurs), — le sol de l'Égypte actuelle oscillait encore entre les vagues de la mer et la lumière du jour[1].

La ville de This ou Thinis, d'où on fait sortir le chef de la première dynastie égyptienne, ne fut donc fondée que bien postérieurement.

IX

Neuf ou dix siècles plus tard, c'est-à-dire après un laps de temps plus étendu qu'il n'en fut donné à aucune nation de l'antiquité classique, pour naître, se développer et périr, on entrevoit les populations de la vallée du Nil s'essayant à une

1. *Voir* Appendice III.

forme de civilisation dont les historiens ne devaient nous faire connaître que la décadence.

Scindées en plusieurs groupes, dont Béhéni en Nubie, Thèbes, Héracléopolis et Memphis, cités, tantôt indépendantes, tantôt vassales, toujours rivales les unes des autres, étaient les centres principaux, ces populations semblent avoir eu dès lors pour lien commun :

1° L'organisation sociale, fondée sur le système de castes, résultat d'immigrations et de conquêtes successives.

2° Le culte, sorti comme les castes de la superposition de races diverses sur un même sol ; dérivation synthétique des monstrueuses superstitions des Koushites, du sabéisme sémitique et du naturalisme Arian, il présentait dans les manifestations individuelles de la puissance divine les traces de sa triple origine ; mais, multipliant ces manifestations suivant les lieux et les intérêts du moment, et sur chaque degré de l'échelle qui rattache à l'invisible les phénomènes terrestres, il devait, de triade en triade, aboutir, pour la foule, au fétichisme le plus grossier, et pour les penseurs, à travers les mystères des initiations, à la mystique métaphysique dont l'école d'Alexandrie ne nous a transmis que de vagues échos.

3° Le langage, issu de la même source mélangée, et qui se ressentant de ses origines, différait assez grandement, de nome à nome, de métropole à métropole et surtout de la Thébaïde au Delta, mais pour lequel, cependant, les prêtres avaient trouvé à la longue, dans l'innombrable personnel de leurs fétiches, animés ou inanimés, des symboles tangibles, une représentation graphique, un alphabet sacré, dont tous les temples avaient la clef.

4° Un mode de sépulture, étrange, mais impérieusement commandé par une longue et cruelle expérience des inondations périodiqnes du fleuve et des effluves empoisonnées résultant du contact des eaux avecles débris organiques enfouis dans le sol.

5° Enfin la vie sédentaire; des habitudes industrielles et agricoles, dérivées forcément, comme les mœurs et les coutumes sociales, des exigences impérieuses de leur habitat et de la forme bizarre de son cadre étroit et allongé; — partant, l'amour jaloux du sol, la haine et le mépris pour l'étranger, surtout pour les nomades des frontières: race impure, dont l'insouciance rapace et les troupeaux avides, souillaient la terre et compromettaient sa fécondité.

Que manquait-il aux tribus riveraines du Nil, à cette période de leur existence, pour former un peuple?

Une de ces catastrophes qui rapprochent et resserrent les sociétés comme les individus ; la solidarité de périls, de luttes, de souffrances, de revers et de triomphes communs.

La Providence y pourvut.

X

Alors, à travers l'Asie occidentale, se précipita la première migration de peuples dont l'histoire ait gardé le souvenir ; grossie de tous les nomades qu'elle entraîna en chemin, elle tomba à l'improviste sur la vallée du Nil.

D'où venait cette avalanche humaine ? Josèphe semble indiquer la Chaldée ; Volney parle de l'Yémen. A en juger par la puissance de son impulsion et par le temps qu'il fallut à l'écoulement de ses débris, par le nom maudit qu'elle laissa dans la mémoire de l'Égypte et surtout par la haine réactionnaire qui plus tard, à diverses reprises, poussa les armées égyptiennes jusqu'au delà du

Tigre et du Taurus arménien, nous pensons que c'est dans l'Asie centrale, dans cette officine toujours en ébullition de peuples et de fléaux de Dieu, qu'il faut chercher le point de départ des Hycsos.

L'histoire écrite ne renferme que quelques mots à l'appui de notre opinion, mais ils sont formels et caractéristiques. « Avant qu'il y eût des Mèdes et des Assyriens, » dit Justin d'après Trogue-Pompée, « les Scythes (c'est-à-dire des nomades venus du Nord), envahirent l'Asie et la tinrent sous le joug pendant quinze cents ans[1]. »

Les prophètes de Thèbes et de Memphis auraient donc pu s'écrier, comme devaient le faire plus tard ceux de Judée devant une irruption de hordes semblables :

« Voici qu'un peuple vient du Nord ; une grande nation a surgi des flancs de la terre !... Ils portent l'arc et le bouclier ; ils brisent et détruisent sans pitié !... Le bruit de leur marche est comme le bruissement des flots.

« Ils montent comme une nue ; leurs chars volent comme un tourbillon. Malheur à nous !

« J'ai regardé le pays, et il est désert ; j'ai vu les montagnes, et elles tremblent ; les collines, et elles

1. Justin, livre II, chap. III.

se choquent. J'ai regardé, et je n'ai pu voir un seul homme ; jusqu'aux oiseaux du ciel, se sont enfuis devant la face des étrangers; nulle cité forte n'a tenu devant leur épée ; la terre n'est plus qu'une désolation !...

« C'est une nation lointaine, robuste, antique, dont vous ne connaissez pas le langage, qui ne comprend pas vos paroles ;... son carquois est comme un sépulcre ouvert. Ils mangeront votre pain et votre moisson ; la moisson et le pain de vos enfants[1]. »

XI

Ici l'aveu de Manéthon doit être recueilli avec foi ; car, sapant par la base, mieux que tout autre argument, son système d'antiquité nationale, il dut coûter cher à son orgueil.

« Aux temps anciens, dit-il, sous le règne d'un de nos rois, nommé Timaos, le courroux de Dieu étant éveillé contre nous, je ne sais par quelle

1. Jérémie, ch. IV, V et VIII.

cause, il vint du côté de l'Orient une multitude d'hommes de race ignoble, qui, se jetant à l'improviste sur notre pays, *s'en empara sans combat et avec la plus grande facilité*. Ils tuèrent une partie de nos chefs et jetèrent les autres dans les fers : ils brûlèrent nos villes et renversèrent les temples des dieux. Leur barbarie fut telle envers les Égyptiens, que tout ce qui ne périt pas par le glaive fut réduit, avec les femmes et les enfants, en une dure servitude.

« Ils se donnèrent ensuite pour roi un d'entre eux, nommé Salatis, qui s'installa dans Memphis, et soumit au tribut toutes les provinces, tant supérieures qu'inférieures, en les occupant militairement par des garnisons.

« Il établit celles-ci principalement du côté de l'Orient, dans le but de fermer le chemin de ses conquêtes aux futurs dominateurs de l'Asie. Ayant trouvé dans le nome Saïtique, à l'orient de la branche bubastique du Nil, un site convenable, nommé Avaris (Ouara), il le fortifia et plaça, tant dans son enceinte que dans les environs, deux cent quarante mille guerriers.

« Chaque année, au temps de la moisson, il quittait Memphis pour venir en ce lieu, présider aux récoltes, payer les soldes et les salaires, exercer cette

multitude aux manœuvres guerrières, et inspirer ainsi un salutaire effroi aux vaincus et aux étrangers. Mort après un règne de 19 ans, il eut pour successeur Béon, qui fut remplacé par Apachnas, à qui succéda Apophis, puis Yanas, puis Assès (en tout six rois, en 259 ans et trois mois). » Pendant tout cet espace de temps, ils ne cessèrent de faire une guerre d'extermination à la race des Égyptiens, et on les nommait Hycsos, c'est-à-dire Rois-Pasteurs. Car *haq* en langue sacrée signifie roi et *sos* en idiome vulgaire signifie pâtre[1].

Un curieux document, venu juspu'à nous de ces temps éloignés, apporte au récit de Manéthon l'appui d'un irrécusable témoignage. On lit dans un papyrus hiératique du Musée britannique :

« ..... Il arriva que la terre d'Égypte tomba aux mains des étrangers (Aad-tous) et alors il n'y eut plus de Pharaons indigènes dans tout le pays. Alors leur descendant Ra Sequenen n'était plus qu'un haq (chef) de la Haute-Égypte. Les Aad-tous possédaient *la ville forte du soleil*[2] et leur roi, sa majesté Apapjas, se tenait à Ha-Ouar[3]. Le pays tout

1. Extrait de Manéthon, dans Flavius Josèphe, *contre Appion.*

2. Cette qualification peut s'appliquer à Thèbes comme à Héliopolis.

3. Ce mot, tout aryan d'origine, suffirait pour indiquer la

entier lui était tributaire et lui apportait toutes ses bonnes productions, à l'exemple de la contrée inférieure (la basse Égypte).

« Et sa majesté Ra Apapjas se choisit le dieu Soutech comme Seigneur et ne voulut être serviteur d'aucun autre dieu dans le pays entier, et il lui bâtit un temple en bonne pierre perdurable [1]. »

Devant un texte si formel, que deviennent les quarante siècles antérieurs d'unité administrative et territoriale? Que reste-t-il de cet échafaudage systématique? Sinon la preuve incontestable que l'Égypte d'alors ne succomba si facilement que par l'absence d'institutions et de traditions unitaires; par l'inanité nationale de son passé!

Surprise au milieu des préoccupations de la longue enfance où la maintenait son éducation servile, sous le formalisme religieux et royal; morcelée par les prétentions rivales de ses tribus, de ses villes et de ses deux premières castes; plus habituée aux pompes molles, aux chants religieux des panégyries menées de temples en temples le long de son fleuve sacré, que rompue aux exercices guerriers et aux

patrie primitive des Hycsos. *Ware*, en zend, signifie l'enceinte primitive, bâtie par Djemchid. — Wara, Ouar, en pelhvi ou vieux perse, — la *bourgade*, l'*enceinte fortifiée*.

7. *Voir* l'Appendice IV.

Vue de Philæ, petit temple.

bruissements des batailles; plus habile à manier la houe qui fertilise la terre, ou le ciseau qui lui taille dans le granit des ornements pour les heures de la paix, que l'arc et le bouclier qui la sauvent au jour du danger, l'Égypte fléchit tout entière devant les Hycsos, et disparut pour un temps sous l'invasion.

Celle-ci balayant tout devant elle avec une fureur sauvage, surexcitée par le fanatisme d'un culte iconoclaste, ne s'arrêta qu'aux limites mêmes posées par la nature à sa facile conquête; à cette chaîne rocheuse qui, un peu au-dessous du tropique et parallèlement à lui, court du désert de Libye aux rivages de la mer Rouge.

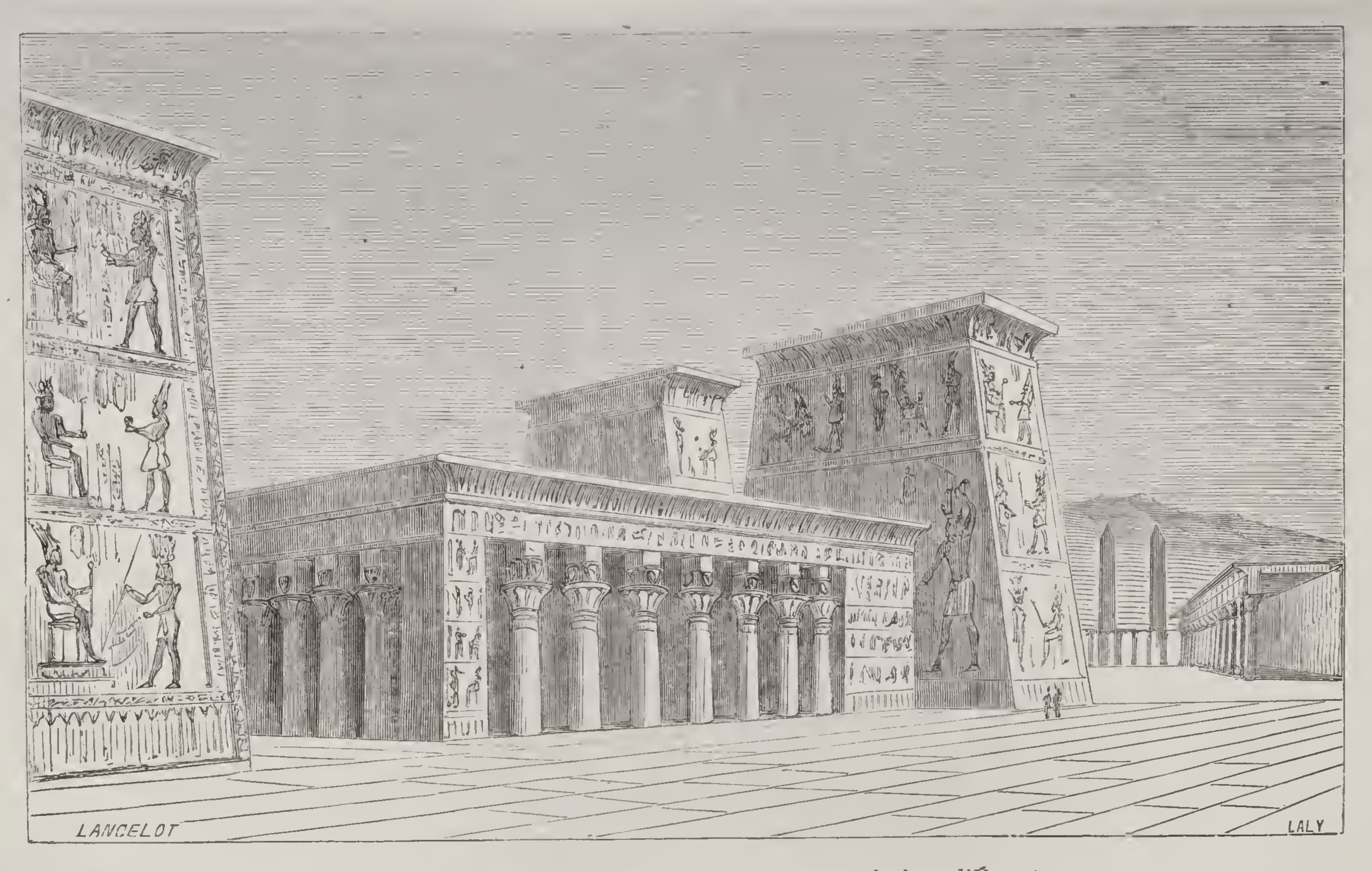
XII

Un haut fond à pentes rapides, hérissé d'un labyrinthe d'ilots et de pointes d'un granit sombre, incessamment bruni par le choc et l'écume des flots, marque le passage de cette chaîne à travers le Nil, et constitue le phénomène des cataractes de

Syène, si étrangement exagéré par la classique antiquité. Un peu en amont de ces rapides s'élève l'île de Philæ, où la mythologie égyptienne avait placé le tombeau d'Asiri, et où en effet semble finir, avec l'Égypte, le sillon de fertilité que le fleuve ouvre depuis là jusqu'à la mer.

Sur les deux rives du Nil, d'énormes masses de grès et de granit aux teintes sombres et calcinées, aux assises bouleversées et confuses, s'élèvent comme le théâtre du triomphe de Nephtis et de Typhon, les dieux du désert et du chaos, et, fermant de toutes parts l'horizon de l'île mystérieuse, contrastent de la manière la plus inattendue avec les blancs pylones et les colonnades régulières qui couvrent sa surface.

A partir de ce point jusqu'aux plaines de l'île de Say dans la Nubie moyenne, cet amas de rocs, empreint du même cachet de désolation, remonte la vallée du Nil et l'encaisse dans ses falaises abruptes, de manière à ne lui laisser que l'aspect d'un torrent des montagnes, qu'en certains endroits un jet de pierre peut franchir; dont un âpre sentier longe avec difficulté les escarpements; au fond duquel enfin d'étroits sillons d'orge et dourah, ainsi que de rares bouquets de dattiers, indiquent une mince lisière de terres cultivables, qui, cent fois interrom-



Temples de Philæ, restaurés, d'après la commission d'Égypte.

pue par la saillie des rochers, atteint rarement la largeur d'un hectomètre, et nourrit à peine cent mille habitants, sur une étendue de plus de cent cinquante lieues en longueur.

XIII

Eh bien, cette pauvre contrée, *cette région des pierres*, selon l'énergique appellation des Arabes[1], fut le salut de la riche et féconde Égypte, aux jours de la domination des Hycsos. Elle recueillit derrière sa frontière de granit tous ceux des vaincus qui purent se soustraire à l'épée, ou au joug des envahisseurs. Elle leur offrit, dans les anfractuosités de ses rochers, des temples pour leurs dieux, des palais pour leurs princes, des lieux de ralliement pour leurs guerriers. Tous puisèrent dans son âpre hospitalité l'énergie qui leur manquait et qui transforma, peu à peu, en pensées de vengeance et en

1. Batn, ou dar-el-hajar.

espoir de retour les regrets donnés à la patrie perdue. L'insuffisance même du sol nubien à nourrir leur multitude, grossie chaque jour par de nouvelles recrues de fugitifs, vint en aide à leur résolution. Il fallut bien, pour vivre, tenter des courses de maraude et de pillage vers cette terre natale qu'ils n'avaient pu défendre. Il fallut bien se glisser furtivement jusqu'à elle, à travers les déserts et les dangers, pour lui ravir à main armée une part des fruits et des moissons qu'elle prodiguait à l'étranger. Cette existence de bédouins aguerrit forcément aux périls la caste militaire, qui dut se recruter de tous ceux qui avaient un cœur et un bras au service de leurs misères et de leurs ressentiments. Des succès partiels développèrent les courages et les espérances; des alliés arrivèrent aux Égyptiens du fond de l'Éthiopie sans aucun doute, et peut-être des rivages de l'Inde; en se multipliant, les expéditions se régularisèrent et prirent un caractère plus général; de sourde et d'intermittente, la guerre devint ouverte et continue; puis enfin, par toutes les voies qui descendent du sud sur la terre d'Égypte, elle vint s'y implanter à demeure, pour la reconquérir pied à pied sur les Hycsos. Œuvre sainte! où s'usèrent bien des générations, et dont pendant deux siècles

les pères durent léguer la poursuite à leurs enfants.

Les chefs qui, par leur descendance des anciens rois ou par des services rendus à la cause commune, furent appelés à diriger cette grande lutte, en partagèrent toutes les vicissitudes. D'abord simples chefs de bandes errantes dans les rochers et les déserts, puis souverains de la Nubie et de la Thébaïde, la victoire et l'assentiment national les rendirent successivement maîtres de l'Heptanomide et du cours inférieur du grand fleuve. Plusieurs noms, objets de discussions entre les égyptologues et reportés par eux dans les temps antérieurs, nous paraissent devoir être ramenés à cette époque et dans ce cadre. Enfin, lorsque réunissant dans un suprême effort toutes les forces indigènes de la vallée du Nil, *Ahmès*, le fondateur de la dix-huitième dynastie, entrait triomphant dans Memphis, rejetait les étrangers au delà du fleuve, dans leur camp retranché d'Ouara, et les en chassait après un long siége; lorsque Aménoph, son fils, complétait par des victoires sur les routes de l'Asie, leur expulsion de la terre de Kémi, ces princes croyaient peut-être ne réédifier que le passé; ils intronisaient tout un ordre inconnu d'idées et de faits.

Sur les ruines des vieilles principautés de Thèbes,

de Memphis et du Fayoum, effacées sous les pieds des Hycsos, triturées, amalgamées par deux siècles et demi de combats, ils posèrent, véritables fondateurs de la nationalité égyptienne, les bases d'un empire nouveau, dont la forte unité, sans antécédents dans le passé, devait de longtemps rester sans analogue dans l'avenir.

XIV

Telles furent, pour l'Égypte, les conséquences finales de sa première lutte avec les hommes du Nord. L'histoire, qui tient compte aux nations du sang et des larmes que leur coûtent de semblables crises, et qui n'est pas toujours à même d'en apprécier comme ici les féconds résultats, doit enregistrer ceux-ci avec empressement.

C'est aussi à cette période de rénovation générale que doit se rattacher un fait, dont les anciens, ne trouvant pas la source dans les siècles historiques de l'Égypte, ont rejeté la date dans la nuit des temps, pour en faire honneur à Ména, véritable

sphinx, auquel ils ont commis la garde de tous les problèmes qu'ils ont jugés insolubles. Nous voulons parler de la réforme qui substitua la caste des guerriers à celle des prêtres, à la tête de la hiérarchie, et qui tira les rois de l'ombre des temples et de la tutelle du sacerdoce, pour centraliser en eux tous les pouvoirs, et en faire, pour une longue série de générations, les représentants de toutes les énergies sociales.

Dans le système des vieux légendaires, cette réforme ne s'explique que par une révolution violente, par une usurpation du droit révolté sur le droit acquis. Selon nous, elle dériva de la pente même des choses humaines; elle fut commandée par l'inflexible logique des événements; en créant de nouveaux devoirs, ils déplacèrent naturellement les droits, et octroyèrent la plus grande part de ceux-ci à la fonction qui accepta pour elle le plus lourd fardeau de ceux-là; aux hommes qui, devant l'étranger victorieux, couvrirent de leur poitrine et de leur épée le dernier asile de leurs familles et de leurs dieux et leur refirent une patrie au prix de leur sang, de préférence à ceux qui, réfugiés au fond des sanctuaires, n'avaient à offrir à la cause commune en péril que des vœux stériles et de vaines spéculations sur l'énigme du monde.

XV

La séve vitale, qui surabonde chez tous les peuples en état de rénovation sociale, fut, chez les Égyptiens, vainqueurs des Hycsos, en raison du temps et des sacrifices que leur avait coûtés la victoire.

Elle se développa de génération en génération, pendant des siècles, éclatant de toutes parts en puissantes manifestations : à l'intérieur, par des travaux gigantesques d'art ou d'utilité publique ; au dehors, par des efforts incessants pour reculer dans les directions les plus opposées les frontières de l'empire, jusqu'à ce qu'enfin, elle déborda sur le monde, en colonies civilisatrices, en expéditions guerrières, pour y féconder par les idées ou par le glaive, par le commerce ou par la conquête, le terrain où d'autres peuples devaient naître et grandir à leur tour.

S'il faut en croire les témoignages tirés des monuments, la plupart des souverains qui régnèrent alors sur l'Égypte eurent non-seulement à lutter contre

les barbares du Nord et du Sud, à repousser des nouvelles attaques des Hycsos, qui ne pouvaient se décider à abandonner sans retour la grande proie de leurs pères, à les refouler jusque dans le cœur de l'Asie, mais ils durent s'appliquer encore à restaurer la majesté de l'autel et du trône par la réédification des temples et des palais détruits au temps de l'invasion, et à rouvrir, par l'agriculture et les canaux dispensateurs de la fécondité du Nil, les sources des richesses territoriales de l'Égypte.

« Dans aucun pays, » a dit, à ce sujet, le plus grand et le dernier des conquérants de l'Égypte, « dans aucun pays l'administration n'a autant d'influence sur la prospérité publique. Si l'administration est bonne, les canaux sont bien creusés, bien entretenus, les règlements pour l'irrigation sont exécutés avec justice, l'inondation est plus étendue. Si l'administration est mauvaise, vicieuse ou faible, les canaux sont obstrués de vase, les digues mal entretenues, les règlements de l'irrigation transgressés, les principes du système d'inondation contrariés par la sédition et les intérêts particuliers des individus ou des localités. Le gouvernement français n'a aucune influence sur la pluie ou la neige qui tombe dans la Beauce ou dans la Brie; mais, en Égypte, le gouvernement a une influence immé-

diate sur l'étendue de l'inondation qui en tient lieu[1]. »

De nombreux témoignages, tirés des monuments publics et même des tombeaux de simples particuliers, s'accordent pour attester que les fils et les petits-fils d'Ahmès ne faillirent pas à leur mission de guerriers et d'administrateurs.

Parmi eux, trois Aménophs et quatre Touthmès dominèrent en Nubie et en Syrie. Touthmès III, le plus célèbre de tous, étendit les frontières de l'empire jusqu'aux bords du Tigre, aux limites orientales de la Mésopotamie.

C'est à cette période de succès et de développements que l'Égypte dut une acquisition plus précieuse pour elle et plus durable que l'annexion de territoires éloignés de ses frontières naturelles, — l'acquisition de la race chevaline et son acclimatation sur les bords du Nil[2]. Si étrange que cela paraisse, en regard de l'énorme antiquité attribuée à la civilisation égyptienne, il est incontestable que *la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite*, est restée ignorée de l'Égypte jusqu'au dix-septième siècle avant notre ère; et ce fait seul suffit ponr

1. Napoléon, *Mémoires dictés à Sainte-Hélène, campagne d'Égypte.*

2. Dr H. Brugsch, *Histoire d'Égypte*, p. 25

mettre à néant tout système historique tendant à attribuer à l'Égypte une action en dehors de sa vallée, antérieurement à la 18e dynastie.

« Les listes des tributs perçus par Thoutmès III, à la suite de quatorze expéditions dirigées principalement contre les Assyriens et les Phéniciens, nous montrent Ninive et Babel, Assour et Sengar, apportant leurs redevances à l'Égypte. Ils sont accompagnés par d'autres peuples plus puissants alors en Asie, mais dont les noms ont jeté moins d'éclat dans les siècles suivants. Pendant la paix, les pharaons exerçaient régulièrement leur suprématie sur ces contrées. Laissant l'autorité aux mains des chefs nationaux, ils se contentaient de percevoir un tribut annuel. Ils avaient néanmoins saisi les meilleurs domaines des princes vaincus, et en avaient assigné les revenus, soit à divers temples, soit à leur trésor personnel. Des forteresses commandaient les principales routes de l'Asie; des gouverneurs, appuyés de fortes garnisons, surveillaient les provinces conquises; et pour peu qu'un règne ait eu quelque durée, on voit le roi lui-même venir en Asie, soit pour recevoir paisiblement les tributs, soit pour châtier les rebelles, par une de ces terribles razzias qui semblent être en Orient l'essence même de la guerre.

« Les derniers règnes de la dix-huitième dynastie furent agités par des usurpations et par des dissensions religieuses : à la faveur de ces troubles, l'Asie secoua le joug des Pharaons, et Séti Ier, le Séthos des historiens, trouva la révolte arrivée jusqu'aux portes de la basse Égypte : il lui fallut recommencer la conquête de la Syrie. Les victoires de ses premières années paraissent avoir affermi pour quelque temps la domination de l'Égypte sur les provinces asiatiques. La salle hypostyle de Karnak et le magnifique tombeau découvert par Belzoni sont des monuments grandioses qui attestent suffisamment la tranquillité du pays, la richesse du monarque et la haute perfection des arts sous le règne de Séthos[1]. »

Mais la gloire de ces noms et de ces faits, s'est fondue pour la postérité dans la gloire plus éclatante de la seconde période de ce grand cycle égyptien, qui jusqu'à nos jours s'était résumé tout entier dans la légende de Sésostris, mais que doivent désormais dominer le règne, le nom et les monuments de Ramsès le Grand.

1. Vicomte de Rougé, Mémoire sur les campagnes de Sésostris.



Salle hypostyle de Karnak. Nef centrale restaurée, d'après la commission d'Égypte.

RAMSÈS II

MEIAMOUN LE GRAND

OU SÉSOSTRIS

RAMSÈS II. — MEIAMOUN LE GRAND

OU SÉSOSTRIS.

Les noms de Ramsès, son enfance, sa jeunesse, son couronnement. — Un sacre il y a trente-trois siècles. — Les rangs sociaux en Égypte, et le peuple à cette époque de l'histoire.

I

Le nom de l'homme dont nous cherchons à fixer la place et à éclairer le rôle dans l'histoire, rappelle l'exaltation de la personnalité humaine, portée aux suprêmes limites de l'orgueil et de la puissance ; la plus excessive concentration, en une seule individualité, de toutes les forces vitales d'un peuple, dont l'histoire ait gardé le souvenir ; et cependant ce nom et cette individualité étaient

restés jusqu'à ce jour enveloppés de ténèbres et d'incertitude.

En vain le ciseau et la peinture ont-ils perpétué l'un et l'autre sur les plus beaux monuments de la vallée du Nil. En vain, dans les bas-reliefs qui ornent les sanctuaires des temples et les salles des palais, dont Meïamoun fut le fondateur, l'hyperbole de l'adulation a-t-elle été poussée jusqu'à faire intervenir autour de ces images celle d'Ammon-Ra, le dieu suprême, qui concède l'empire du monde, terres et mers, « à lui, son fils chéri, le soleil gardien de justice, Ramsès II, » — et celle de Seth, le dieu de la guerre, « qui lui promet une vie stable et pure, sur le trône du soleil, à toujours, » — et celles encore de Maut (la nuit primordiale et féconde) et d'Isis et d'Anoukè, qui le bercent sur leurs genoux, abreuvent de leur lait cet étrange nourrisson et le douent, en vertu de cette nourriture divine, « d'un avenir prolongé pendant des périodes de panégyries sans fin.... » Délire et néant des choses d'ici-bas! Par des causes que l'état actuel de la science nous permet seulement d'entrevoir[1], le nom et la personnalité de Ramsès Méïamoun se confondirent peu à peu dans la mémoire des hommes avec

1. Voir à l'appendice, n° 5.

ceux de son père et de deux de ses descendants. La Grèce, cette grande voix de la renommée, ne connut de lui que les souvenirs mythiques issus de cette confusion, que Manéthon, le seul annaliste de sa terre natale, ne sut ou ne voulut pas éclaircir. L'histoire écrite de l'antiquité ne contient sur lui qu'une seule mention exacte (il est vrai qu'il doit cet honneur à Tacite), et il a fallu tous les progrès de la science moderne appliqués aux fouilles du passé, pour que quelques-uns de nos contemporains, disputant aux sables du désert les légendes monumentales de la Nubie et de la Thébaïde, en exhumassent, après trois mille ans, le vrai nom du héros égyptien, et la part réelle qui lui revient dans le sillon que la vieille Égypte a creusé dans le passé.

Que, du reste, il ait fait partie de la dix-huitième dynastie, ainsi que le pensait Champollion, ou qu'avec son aïeul Ramsès I[er], son père Séti I[er], Ménephta et Séti II, ses fils et petit-fils, il constitue la dix-neuvième dynastie, comme l'affirment les successeurs actuels de ce savant, peu importe à l'histoire de l'humanité. Ce qui nous intéresse, à l'énorme distance où nous sommes de Ramsès, c'est de nous rendre compte de l'état politique et moral du monde social lorsqu'il fut appelé à le remuer

par le sceptre et par le glaive; c'est de connaître les éléments qui avaient préparé cet état, *dont il fut comme la conséquence*[1], et enfin ceux dont il laissa les germes derrière lui. Nous nous sommes déjà efforcés d'apprécier les premiers; dans les pages suivantes nous chercherons à compléter cette appréciation en l'étendant sur les seconds.

II

Fils de Séti Ier et de la reine Twéa, seconde femme de ce prince, Ramsès Meïamoun dut naître dans le quart de siècle qui précéda l'an 1400 avant notre ère. La longue durée, attribuée à son règne, et la place que Moïse occupe après lui dans la chronologie, ne permettent guère de faire descendre en deçà de cette date cet événement qui, suivant Diodore, fut pour Séti l'occasion d'un *acte magnifique et vraiment royal.* On se rappelle le ré-

1. Volney, *Recherches sur l'histoire anc.*, t. II.

cit, tout empreint de merveilleux, que nous a transmis sur ce point l'historien grec : le songe où un Dieu annonce au Pharaon que l'empire de la terre est promis à l'enfant qui vient de naître; les moyens imaginés par l'heureux père pour préparer son fils à cette haute destinée; tous les petits Égyptiens nés le même jour que lui fournis gratuitement de nourrices et de précepteurs, puis réunis plus tard autour du jeune prince, et soumis avec lui à une éducation et à une discipline communes, afin qu'il trouvât un jour dans les compagnons de ses plaisirs et de ses études d'enfant, des instruments dévoués et dignes de ses desseins d'homme et de sa gloire de roi. Puis l'Arabie et la Lybie conquises, leurs déserts parcourus et leurs bêtes fauves domptées, formant comme le couronnement de cette mâle éducation, et comme le coup d'essai du jeune prince et de ses frères d'armes.

Si dans les monuments explorés on n'a rien encore trouvé à l'appui de la partie légendaire de cette narration, l'on n'y a rien découvert non plus qui puisse l'infirmer. Que Séti d'ailleurs, adversaire heureux des peuples asiatiques, et qui dans un de ses triomphes avait pu faire figurer les images ou les captifs de quarante-huit nations vaincues, le saluant et l'acclamant comme *fils du soleil*, *seigneur*

des diadèmes, favori de Phtah, Dieu bon, souverain des deux mondes et éternel comme le soleil! Qu'un tel homme ait rêvé pour son fils de plus grandes choses encore, et qu'il ait entouré son éducation de toutes les prévisions, de tous les stimulants qui pouvaient favoriser ses desseins, et dont, à cet âge de l'humanité, disposait sans contrôle un pouvoir divinisé, il n'y a rien là que l'histoire ne puisse admettre.

Il y a plus : les monuments nous montrent Ramsès associé à la couronne dès sa plus tendre enfance et recevant dès son berceau les hommages des Égyptiens : *Tu étais encore dans l'œuf*, lui disent ses sujets dans une inscription de l'an III, *tu étais encore dans l'œuf, et tu avais les honneurs d'un prince.... Tout petit enfant, portant les cheveux tressés, on ne faisait pas un monument sans toi.... Agé de dix ans, tu commandais les armées.* En effet, on possède des portraits de Ramsès en costume d'enfant ; la double couronne est déjà sur sa tête, et il porte encore le doigt à sa bouche, suivant le symbole adopté pour indiquer l'enfance[1].

1. Au Musée du Louvre, on peut voir dans les galeries du premier étage (salle historique, armoire C), deux bas-reliefs qui représentent Ramsès II. Dans l'un, ce prince est déjà adolescent : il est debout près d'un lion, son arc à la main; il porte encore la tresse de cheveux, signe distinctif que l'on quittait à l'âge viril.
Dans l'autre fragment, Ramsès II, véritable enfant, est pour-

III

Les monuments, qui se taisent sur la fin du règne et sur la mort de Séti, nous ont transmis sur le cérémonial du sacre des Pharaons de sa dynastie des détails qui nous permettent de retracer sans grands efforts archaïques la scène du couronnement de son fils. Au moment où s'éteint autour de nous la génération qui vit, froide et railleuse, les dernières mises en œuvre de cette institution, usée par le temps et discréditée par le progrès des idées, il n'est pas sans intérêt peut-être de voir ce qu'elle était au début des siècles de ferveur monarchique. Rien, selon nous, ne permet d'apprécier le chemin parcouru, autant que de le remonter par la pensée jusqu'à ces temps de l'adolescence des sociétés,

tant déjà roi, comme l'attestent l'*urœus* ou vipère (*naja*) qui surmonte sa coiffure et les titres gravés auprès de lui. Il est coiffé de la grosse tresse pendante et porte le doigt à sa bouche en signe d'enfance.

où la masse des populations, bien ou mal guidée pendant son passage sur la terre, roulait inerte et muette du berceau à la tombe, dans une aveugle adoration de ses guides; où la pensée humaine, scellée au fond des temples, n'avait pour perception de l'idéal divin que des objets d'étonnement ou d'effroi : les brutalités de la matière dans la nature, et les rois dans l'humanité.

Lorsque, après les soixante et douze jours de deuil prescrits par les rites funéraires, le corps de Séti eut été déposé dans la tombe magnifique qu'il s'était préparée *dans la montagne sainte de l'occident*[1], à côté des dernières demeures des *autres Dieux terrestres*, ses prédécesseurs, et que, en vertu d'autres rites consacrés, le moment de l'intronisation de son fils Meïamoun eut été arrêté et proclamé, Thèbes, la ville d'Ammon, vit affluer dans son sein tous les

1. Ce tombeau est celui qui a été découvert et décrit par Belzoni. Le Musée du Louvre en possède un magnifique fragment, n° 7 des bas-reliefs.

La plupart des tombeaux de la vallée de Biban-el-Molouk sont restés inachevés, parce que, à la mort des souverains qui les firent creuser, les travaux cessaient et le cadavre y était déposé et scellé dans l'état où se trouvait alors l'hypogée. Il n'y a d'exception que pour ceux de Séti, de Ramsès Hikpoun et de son fils Ramsès IV. La tombe du grand Meiamoun, détruite sans doute par les Perses, n'a pu être retrouvée. — Lenormand, *Musée des Antiq. égypt.*, p. 20.

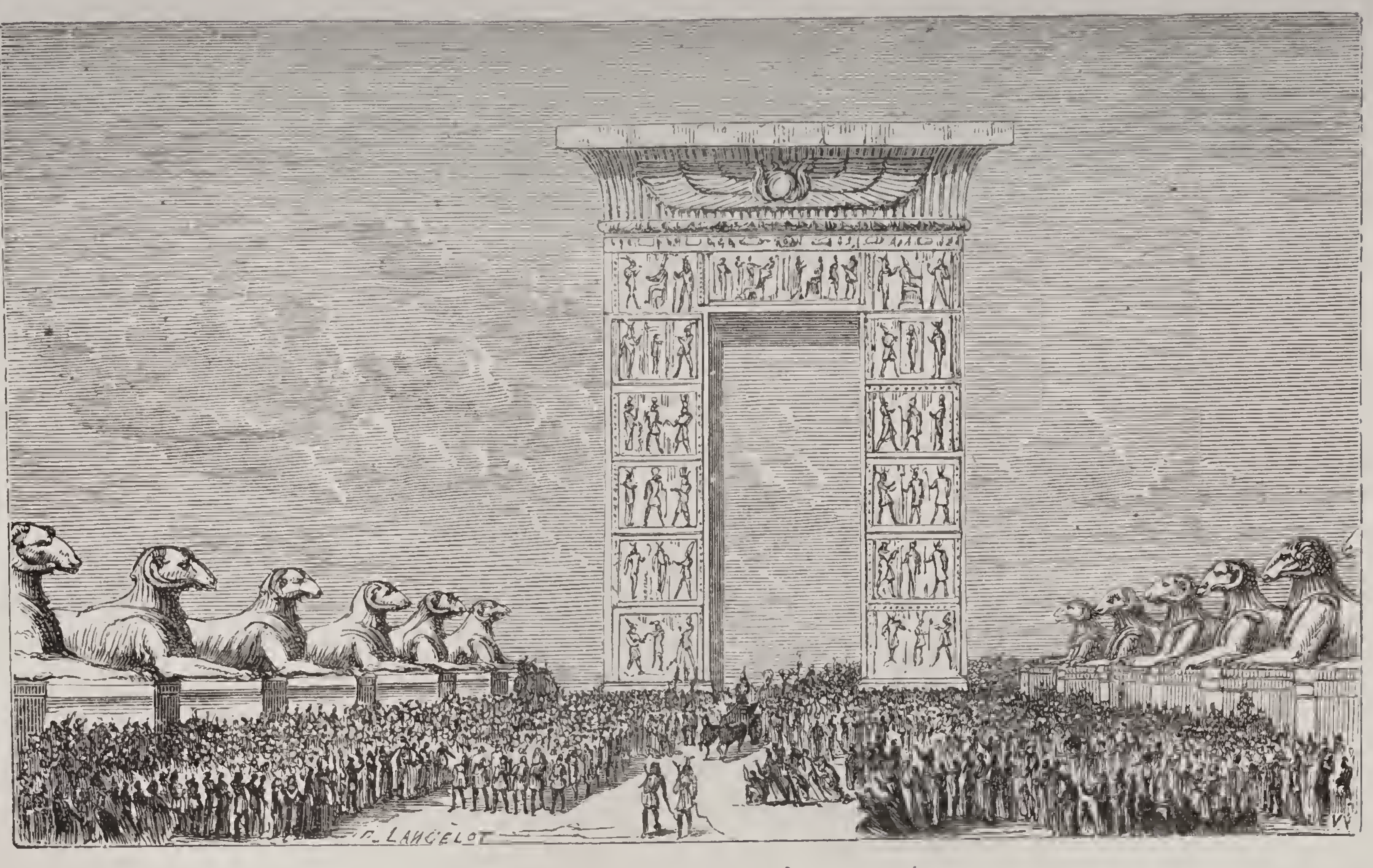
fonctionnaires des deux premières castes, qui, par droit ou par devoir, avaient une place marquée dans les panégyries ou grandes cérémonies publiques.

Les camps retranchés, dont, à l'imitation sans doute de l'ancien camp hycsos d'Ouara, les Pharaons de la dix-huitième dynastie avaient couvert leur capitale sur les deux rives du Nil, reçurent dans leurs vastes enceintes les députations de l'armée, envoyées de tous les cantonnements qui maintenaient, aux extrémités des frontières, l'intégrité de l'empire ou la soumission des peuplades nouvellement subjuguées. Les riches habitations que les grands feudataires étaient tenus d'entretenir autour du palais de leur suzerain, se peuplèrent d'Oeris, intendants des nomes égyptiens ou gouverneurs des terres conquises, entraînant avec eux, confondus dans leur suite fastueuse et chargés de riches tributs, les chefs subalternisés ou vaincus des contrées lointaines du midi, de la région occidentale des oasis, du littoral de la mer Rouge et des confins asiatiques. Enfin, les mystérieuses demeures de la grande triade thébaine, les profondes retraites des colléges sacerdotaux s'ouvrirent pour donner l'hospitalité aux images des divinités éponymes de tous les cultes locaux de la vallée du Nil,

qui, portées en pompe religieuse le long du fleuve, par leurs pontifes, leurs prophètes et leurs chantres, venaient respectueusement intercéder auprès d'Amon-ra, leur *seigneur et leur père*, en faveur du mortel qui devait être *le soleil gardien* de justice parmi la race des hommes.

IV

Au jour marqué, dès que le soleil, franchissant l'horizon de la chaîne arabique, eut doré les sommets opposés des montagnes de Lybie, sanctifiées par la nécropole royale, et que des flots d'étincelante lumière commencèrent à ruisseler le long des masses de grès et de marbre, de porphyre rouge, de granit noir ou rose, qui, édifiées en temples gigantesques, taillées en larges pylones, ciselées en obélisques, sculptées en sphynx et en colosses, semblaient, à Thèbes plus encore que dans le reste de l'Égypte, comme l'enveloppe matérielle de l'âme mystérieuse de l'empire, une immense clameur de voix humaines et d'instruments de musique, s'élevant du sein



Avenue de béliers de Karnak, restaurée.

de la ville, salua l'apparition du grand dieu pélasgique et donna le signal de la panégyrie.

Tous ceux qui devaient y prendre part accoururent se ranger aux abords du palais où Meïamoun avait passé dans la retraite le temps de son deuil. Sous le principal portique stationnait un magnifique naos sur des supports d'ébène sculptés en cariatides symboliques. Il contenait lui-même un trône d'ivoire, dont la base, en reliefs dorés, représentait le sphinx, emblème de la sagesse unie à la force, et le lion, symbole du courage; et dont les statues coloriées de Tmeï, déesse de la justice, et de Hor-Meuï, dieu-soleil de la vérité, les bras étendus et les ailes déployées, formaient le fond et soutenaient le dais. Le roi, le front ceint d'un simple bandeau surmonté d'un uréus d'or émaillé de pierreries, s'étant assis dans cette espèce de châsse, douze Oeris ou chefs des guerriers, les premiers de l'empire en dignités et en naissance, la soulevèrent sur leurs épaules; d'autres grands personnages se chargèrent séparément de ses supports et de ses gradins, et tous ensemble, précédés et suivis d'une foule immense, se dirigèrent vers le temple d'Ammon.

La marche était ouverte par un corps de musique vocale et instrumentale où figuraient les types ru-

dimentaires des flûtes, trompettes et tambours encore aujourd'hui en usage [1]. Les familiers du roi et les fonctionnaires de sa maison venaient ensuite, précédant le naos royal, qu'entouraient des flabellifères, des porte-éventails et de jeunes enfants de la caste sacerdotale, chargés du sceptre, des armes et des autres insignes du monarque, devant lequel le premier des princes du sang et le fils du grand-prêtre brûlaient de l'encens dans des cassolettes d'or.

La reine Nofré-Ari, adolescente compagne de la jeunesse de Meïamoun, drapée comme lui dans ces riches et diaphanes tissus dont l'Inde avait dès lors le secret; étalant comme lui, autour de ces noirs cheveux ondoyants et dans les ornements multipliés de son cou, de ses bras et de ses pieds nus, ce que les perles et le corail des mers Érythrées et les mines d'émeraude de la Troglodyte avaient, depuis des siècles, accumulé de plus précieux dans le trésor des Pharaons, suivait son époux dans un élégant palanquin, dont le hamac élastique de byssus et d'or semblait suspendu à des tiges de lotus roses et bleus, et sur lequel un large dais, tissu avec la dépouille irisée des plus brillants oiseaux des tropiques, projetait une ombre chatoyante.

1. Voir au Musée du Louvre, salle civile, armoire H.



Princesse égyptienne en palanquin, d'après Wilkinson.

Derrière la reine se succédaient, sur deux longues lignes parallèles, les princes et les princesses du sang, les rois vassaux et les dignitaires du sacerdoce et de l'armée. Des détachements de celle-ci, régulièrement alignés en peloton sous leurs chefs et leurs étendards respectifs, terminaient le cortége, que la longue avenue de sphynx et de béliers, conduisant des bords du fleuve à la principale entrée du temple, ne put contenir tout entier.

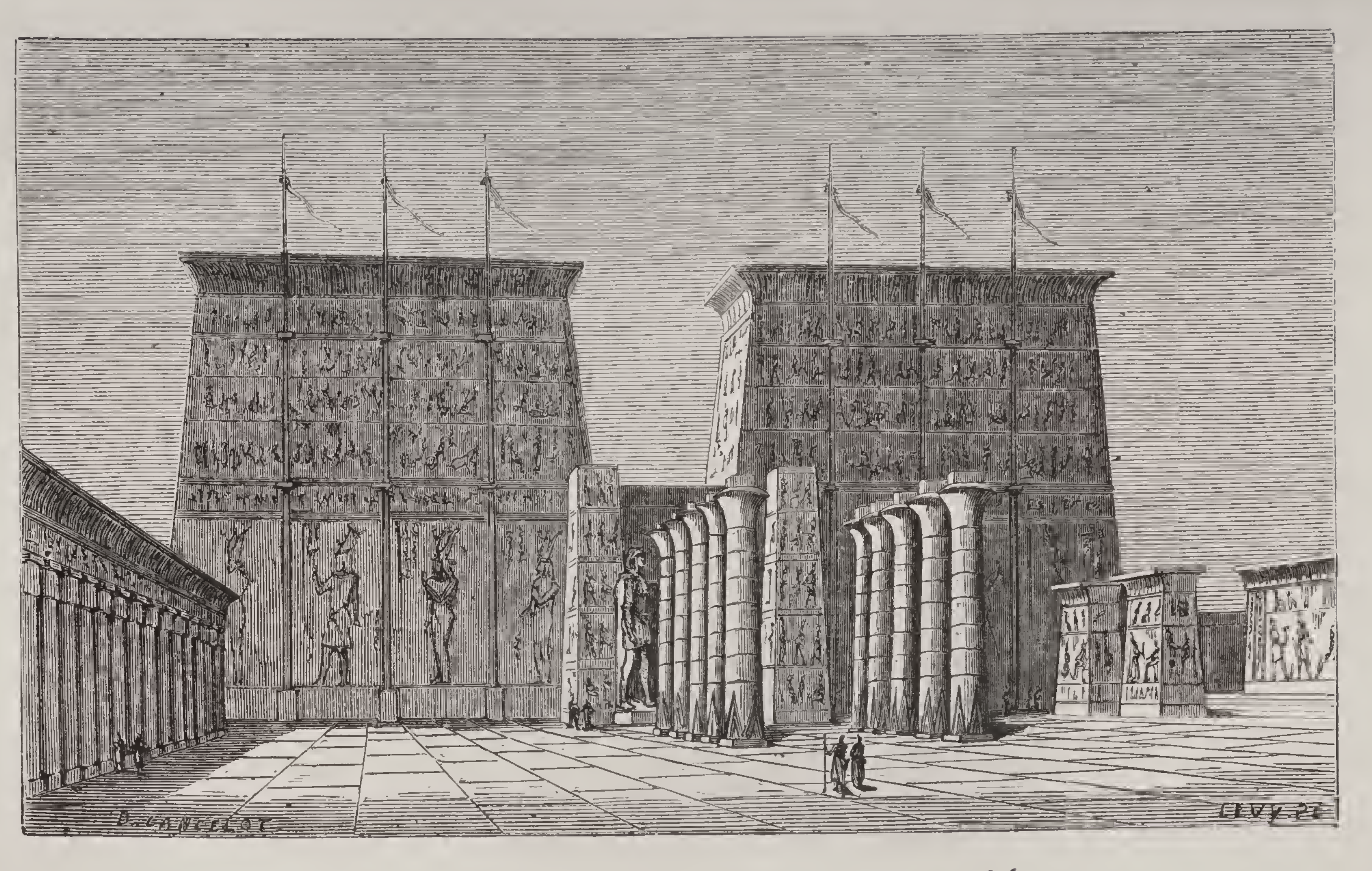
V

Devant l'édifice sacré, dont les profondeurs de granit retentissaient de sons mystérieux et solennels, la musique guerrière fit silence, la pompe royale s'arrêta. Les portes d'airain, placées entre les grands pylones, livrèrent passage à une longue suite de chœurs sacerdotaux allànt au devant de Meïamoun : c'étaient les desservants de tous les grands temples de l'empire, de tous les cultes locaux que le temps, les conquêtes et la politique des législateurs, avaient hiérarchisés sous la divinité thébaine. Ils appor-

taient au nouveau fils qu'Ammon adoptait en ce jour les bénédictions de leurs dieux ; bien plus, ils lui apportaient ces dieux eux-mêmes. Des *baris* ou barques sacrées, soutenues sur les épaules de dix-huit ou de vingt-quatre prêtres, suivant l'importance du personnage divin représenté sur la poupe et la proue de chacune d'elles, contenaient de petits naos ou tabernacles, soigneusement voilés d'un épais tissu d'argent et d'or. Là, à l'abri de tout regard profane, étaient censés renfermés ces grands dieux descendus de l'Arie védique sur la terre de Kémi, à des époques successives et ignorées : Ph-t-ah [1], Ph-Ra [2], Djom [3], Sevek [4], Asiri [5], et ces autres conceptions locales, moitié monstres, moitié mythes, que les pontifes éducateurs de l'Éthiopie avaient greffés sur les fétiches grossiers des Koushites, premiers habitants de la vallée du Nil, et qui toutes se résumaient en des familles divines, analogues à la grande triade initiale de Thèbes.

A mesure que chaque bari défilait processionnellement devant Meïamoun, les prêtres qui la por-

1. Agny, le feu.
2. Ré, Ra, Ri, La, El, le soleil.
3. Om, Aom, Homa, le dieu de la coupe.
4. Siva.
5. Asura.



Karnak, cour intérieure, restaurée d'après la commission d'Égypte.

taient mêlaient à leurs hymmes les louanges du roi, lui attribuant les vertus dont leur Dieu particulier était plus spécialement le type, l'inspirateur ou le symbole: les uns vantaient sa justice et sa magnanimité, les autres sa haine pour le mensonge et son amour pour le bien ; ceux-ci exaltaient sa sagesse et sa prudence, domptant ses passions; ceux-là sa force et son courage, domptant ses ennemis[1].

VI

Aux tabernacles des dieux succédèrent les statuettes des rois ancêtres et prédécesseurs de Meïamoun[2], également portées et interprétées par des prêtres. Puis, au milieu d'un autre groupe sacerdotal, le taureau blanc, symbole vivant d'Ammon-ra, tout couvert de fleurs et enveloppé d'un nuage d'encens, apparut lui-même sur le seuil du temple, comme pour inviter le nouvel Aroéri à le franchir.

1 Diodore, liv. Ier, ch. LXX.
2. Voir l'Appendice VI.

Descendant alors de son naos élevé, Meïamoun, à pied, se dirigea à travers les portiques intérieurs et les hautes colonnades des salles hypostyles vers le sanctuaire, où, sur un autel de porphyre, siégeait la grande triade thébaine. Les chœurs sacerdotaux, les baris sacrés, les images des ancêtres, la famille royale et les chefs des oéris, y pénétrèrent seuls avec lui.

A son arrivée, le grand-prêtre, président de la panigyrie, fit entonner par les pontifes qui officiaient sous lui l'hymme consacré à la lumière divine, se manifestant aux mortels. Debout à l'autel, il y reçut le roi, qui montant à ses côtés, accomplit avec lui le sacrifice préparé, répandit devant la statue d'Ammon les libations consacrées, brûla l'encens prescrit, au milieu d'une pluie de fleurs, et se prosterna en prononçant ces paroles, d'une si orgueilleuse simplicité :

« Je viens à mon père Ammon, à la suite des dieux, qu'il admet en sa présence à toujours ! »

Pendant ce temps, ces mêmes dieux et leur suite terrestre tournaient solennellement autour de l'autel, et mêlaient aux hommages qu'ils déposaient en passant aux pieds du roi du ciel, les vœux qu'ils formulaient en faveur du nouveau roi de la terre. On peut juger de l'esprit étrange de ces

antiques litanies par les fragments suivants, que des inscriptions murales nous ont conservées :

LA DÉESSE MAUT.

(La grande mère, compagne d'Ammon.)

« .... Je viens rendre hommage au souverain des dieux, Ammon-Ra, modérateur de la terre de Kémi, afin qu'il accorde de longues années à son fils qui le chérit, le roi Ramsès.

LE DIEU KHONS.

(Fils de Maut et d'Ammon.)

«.... Nous venons vers toi, pour servir Ta Majesté, ô souverain seigneur, Ammon-Ra ! Accorde une vie stable et pure à ton fils qui t'aime, au seigneur de la terre, Ramsès.

LA REINE NOFRÉ-ARI.

« .... Et moi la royale épouse, la puissante dame du monde, j'apporte aussi mon hommage à mon père Ammon-Ra, roi des dieux et des hommes. Mon cœur se réjouit de tes affections ; je tressaille d'allégresse sous le poids de tes bienfaits. O toi qui établis le siége de ta puissance dans la demeure de ton fils, le seigneur du monde, Ramsès, accorde-lui une vie stable et pure. Que ses années se comptent par périodes de panégyries !... »

VII

A cette série de prières et d'intercessions, Ammon-Ra répondit par la bouche de son grand-prêtre parlant à Meïamoun : « .... Mon fils bien aimé, reçois de moi une vie pure et de longs jours à passer sur le trône de Kémi. Tu domineras joyeusement le monde ; Toth a inscrit à ton nom toutes les attributions royales de l'Aroeri céleste. Le midi et le nord, l'orient et l'occident, te seront soumis ; toutes les bonnes portes te seront ouvertes. Je te livre les mauvaises races à fouler sous tes sandales. La force de ton bras triomphera dans toutes les parties du monde, et la terreur de ton nom s'imprimera profondément dans le cœur des barbares. Je te donne, ô mon fils, la faux de bataille pour contenir les nations étrangères et trancher la tête des impurs ; prends le fouet et le sceptre pour régir la terre de Kémi. Par mes ordres, la dame du palais céleste a préparé pour

toi le diadème du soleil. Que ce casque demeure sur ton front, où je le place, à toujours !... »

A ces mots, Ramsès ayant saisi sur l'autel, pour s'en revêtir, la couronne, emblème de la domination universelle, le grand-prêtre étendit son bâton pastoral vers les quatre aires du monde, et pendant que des pontifes assistants mettaient en liberté quatre oies vivantes, qui, tenues en réserve pour ce moment, représentaient les génies des quatre points cardinaux, il s'écria :

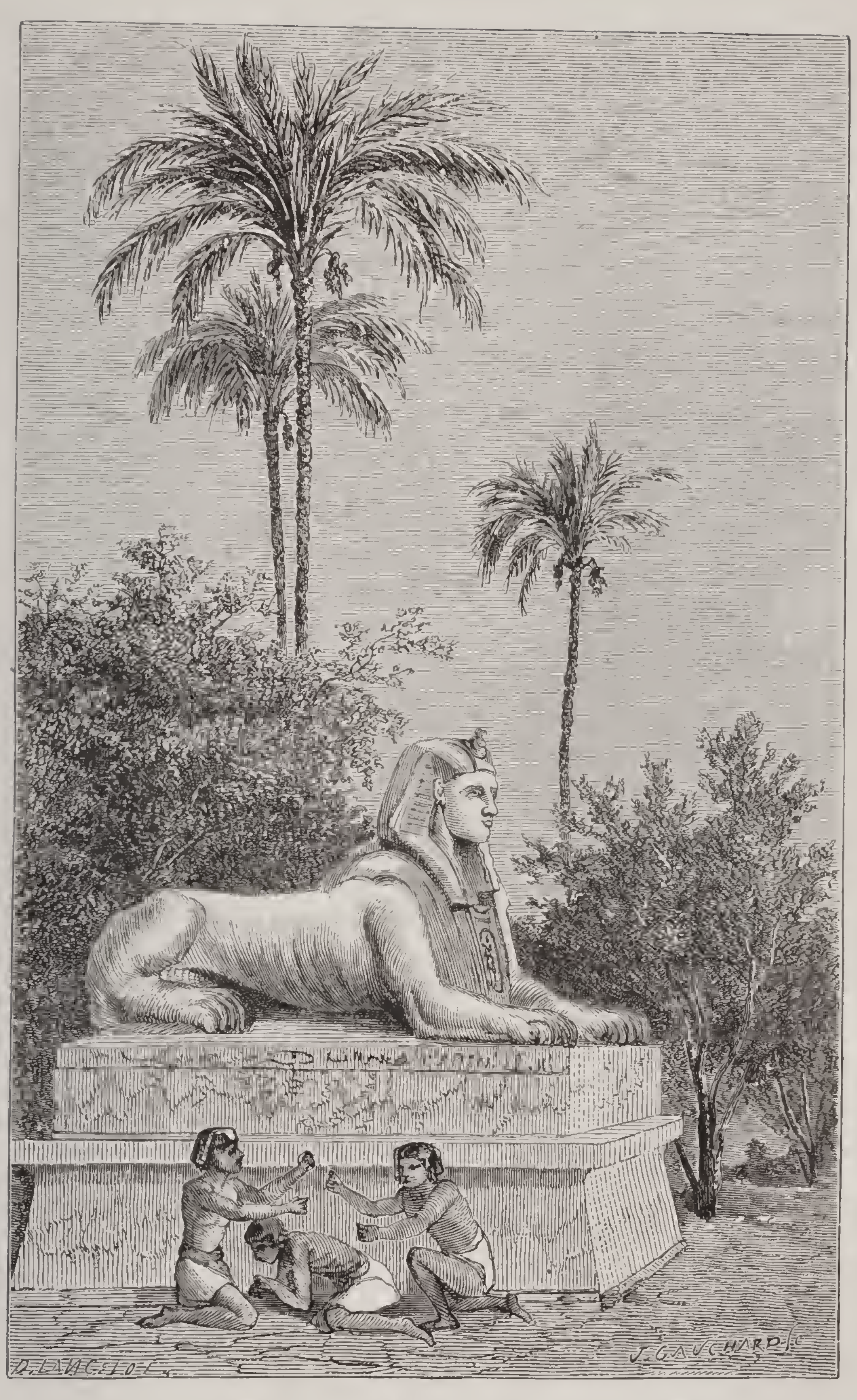
« Amset, Hapi, Dauou-moutef et Kebah-snouf
« Dirigez-vous vers
« Le midi, le nord, l'occident et l'orient,
« Et apprenez aux dieux de ces régions
« Que le fils d'Isis et d'Asiri, Horus s'est coiffé du Pschent,
« Que le roi Ramsés s'est coiffé du Pschent! ».

La tête ceinte de cette tiare mystique, Meïamoun dut encore aller couper de ses propres mains une gerbe de blé, qui avait crû dans une des enceintes du temple, et l'apporter sur l'autel d'Ammon. Cette offrande et la lecture, faite à haute voix par le grand-prêtre, des prescriptions hermétiques relatives aux devoirs des rois, termina la cérémonie religieuse. Reconduit par le taureau blanc et les images des rois ancêtres jusqu'aux limites exté-

rieures du temple, Ramsès II, au milieu d'un nuage d'encens et de fleurs, regagna le Naos qui l'attendait en avant des pylônes; puis, précédé et suivi des acclamations, des serments, et des vœux universels, il se dirigea lentement vers son palais, le long des deux rangées de sphinx, dont les têtes de granit, revêtues, ce jour-là, des ornements et de la coiffure royale ou divine qui déterminaient l'expression symbolique de chacun d'eux, semblaient s'animer au souffle de l'enthousiasme humain, et se soulever pour saluer le nouveau souverain à son passage.

Telles étaient quatorze siècles avant Jésus-Christ, les pompes officielles de l'Égypte.

Les monarques égyptiens célébraient, pendant toute la durée de leur règne l'aniversaire de leur couronnement, par une cérémonie du même genre, moins grandiose sans doute que la première, mais à laquelle les événements de l'année donnaient plus ou moins d'intérêt et d'éclat.



Sphinx de Ramsès II, restauré d'après le sphinx du Louvre.

VIII

Si l'on demandait quelles étaient dans ces fêtes la part et la place *du peuple*, et si par ce mot on entendait ces masses plébéiennes d'artistes, d'ouvriers, de laboureurs et de soldats, qui composent aujourd'hui les forces vives des nations, nous répondrions que le peuple n'existait pas dans l'Égypte des Ramsès, et que le jour de son éclosion ne s'était encore levé sur aucune société humaine.

Au-dessous des deux classes, l'une éducatrice l'autre conquérante de la vallée du Nil, il y avait bien des artisans, des manouvriers qui, sous la direction de chefs appartenant aux castes religieuses, taillaient, édifiaient les pierres; fondaient, ouvrageaient les métaux ; travaillaient le lin et le byssus, exerçaient enfin l'industrie qui leur était assignée dès le berceau par la loi ou par l'hérédité. — Il y avait des agriculteurs qui cultivaient les terres que leur affermaient le roi, les prêtres ou les guerriers, seuls possesseurs du sol de l'empire. Sur les lisières des dé-

serts, autour des oasis et dans les grands pacages du Delta, vivaient des pâtres qui se transmettaient de père en fils la charge d'élever et de soigner les troupeaux des domaines royaux, ecclésiastiques et militaires. Mais ces bergers, ces laboureurs, ces ouvriers, exclus par la loi des affaires publiques, privés par elle du droit de port d'armes et de l'exercice de plusieurs métiers à la fois, justiciables, pour chaque infraction, de la prison, de l'amende, ou de la bastonnade ce grand moyen législatif de l'immuable Orient, ne peuvent passer aux yeux des modernes pour des citoyens, et ne paraissent pas avoir différé beaucoup, sur la terre de Kémi, de ces *Çoudras* de l'Inde, auxquels le souverain maître des choses n'a assigné qu'un seul office : *celui de servir les classes supérieures, sans déprécier leurs mérites* [1].

Au-dessous d'eux il y avait encore les esclaves, achetés dans les marchés ou capturés à la guerre.

1. *Manava Shastra*, liv. Ier.

IX

Cet état de choses, avoué par les plus intrépides admirateurs du passé de l'Égypte, attesté par les rapports unanimes que nous ont transmis, il y a vingt siècles et plus, les observateurs les plus sagaces de l'antiquité, venus de tous les centres de la civilisation d'alors sur les bords du Nil pour y étudier une civilisation plus antique encore; cet état de choses, disons-nous, a été nié par un de nos contemporains, aussi remarquable par l'universalité de son savoir que par la vivacité de ses jugements scientifiques. Arguant du texte de quelques inscriptions funéraires, relative à la vie civile ou privée des anciens riverains du Nil, M. J. J. Ampère a cru pouvoir déclarer qu'il n'y avait jamais eu de castes parmi eux[1].

Sans contester la valeur des documents allégués

1. Des castes en Égypte. *Revue des Deux-Mondes*, 15 sept. 1848.

par ce savant,— sans rechercher s'ils n'appartiennent pas à des époques de perturbation dans l'Egyptianisme, à des temps de troubles et de luttes, comme ceux qui précédèrent la dix-huitième dynastie et suivirent la dix-neuvième, et surtout à des siècles de décadence comme ceux où s'éteignirent les derniers Ramsès, — nous nous bornerons à constater avec M. Ampère lui-même, que si à certaines époques de l'histoire Égyptienne les fonctions de juges, d'ingénieurs, d'architectes, de chefs de nomes et de districts, semblent avoir été remplies indifféremment par des prêtres ou par des guerriers, et si parfois même il y a eu si peu de démarcation entre ces deux classes aristocratiques que le même personnage a pu cumuler des emplois sacerdotaux, militaires et civils, cependant la ligne de séparation entre elles et les classes inférieures est toujours restée si profonde que rien ne pouvait la combler, pas même la mort. Car les honneurs rendus aux ancêtres dans les tombeaux, l'admission dans les inscriptions funéraires, ne paraissent pas avoir jamais cessé d'être les priviléges exclusifs des membres du sacerdoce et de l'armée.

Il serait facile de prouver que des deux termes de cette proposition le dernier affirme, bien plus haut que le premier ne la nie, l'existence des castes.

Quoi qu'il en soit, nous laisserons à quiconque a étudié de bonne foi la nature de l'homme et la filiation de ses conceptions sociales, le soin de juger si des inductions tirées d'hiéroglyphes, d'une interprétation douteuse et de dates incertaines, peuvent jeter au néant les assertions formelles d'Hérodote, de Platon, de Strabon, et de Diodore, qui n'ont rien affirmé sur les institutions égyptiennes qu'après les avoir vues de leurs yeux et touchées de leurs mains. Quant à nous, à défaut même de tels témoignages, la contemplation de la vallée du Nil, impuissante à produire un peuple depuis trois mille ans; l'aspect de la race dégradée, qui y tient la place des glorieux compagnons de Toutmès III, de Séti et de Meïamoun, auraient suffi pour nous convaincre que cette longue atrophie héréditaire du progrès, dont la providence a déposé le germe dans le sein de toute terre et de tout homme, ne peut être attribuée qu'aux violences d'un rigide système de castes, trop profondément enraciné par la conquête, et trop longtemps exagéré par la tyrannie des institutions.

X

Ce point de critique historique écarté, (et nous n'y avons touché que pour démontrer jusqu'où on peut errer en se laissant guider par la seule épigraphie) nous devons reconnaître que l'idéal social de nos jours ne pouvait être celui des temps antiques. La civilisation ne pouvait se maintenir à ses débuts et se développer, que sous la protection d'un système rigoureux. Il faut un principe coercitif, tout à la fois matériel et moral, pour forcer des nomades, pâtres grossiers ou chasseurs barbares, à devenir une nation. L'institution des castes atteignit promptement ce but dans l'Inde et en Égypte; ceux qui en furent les propagateurs ne pouvaient prévoir combien leur système poussé à ses dernières conséquences compromettait l'avenir. A l'homme d'alors, bien moins qu'à celui d'aujourd'hui, il n'était donné d'élever les yeux assez haut pour entrevoir les lueurs qui sont encore plongées au-dessous de l'horizon. Il s'en dédommageait en créant, selon l'étendue de

son rayon visuel et de ses besoins, le type de la monarchie absolue, où le despote pouvait être, jusqu'à un certain point, moins le tyran que le père de ses sujets; où chaque classe, chaque profession avait sa sphère d'activité marquée; où une consécration religieuse, étendant son influence de génération en génération, enserrait chaque individu dans un cercle de fonctions au milieu desquelles il devait vivre et mourir; où, enfin, au prix de la dignité humaine concentrée sur quelques têtes et du libre arbitre de chacun sacrifié au rigide mécanisme de la loi, les arts de la paix, l'abondance agricole et les richesses commerciales semblaient se répandre sur le corps social par les mains du souverain, comme les bénédictions d'une divinité[1]. Quelques-uns des règnes des dix-huitième et dix-neuvième dynasties égyptiennes, et particulièrement celui de Ramsès II, paraissent avoir touché aux limites de cet idéal.

1. Hécren. *Du Commerce et de la politique des anciens*, t. I.



CAMPAGNES

DE RAMSÈS LE GRAND

CAMPAGNES

DE RAMSÈS LE GRAND.

Situation, richesses et population de l'Égypte à l'avénement de Ramsès. — Motifs plausibles de ses expéditions. — Campagne en Éthiopie. — Deux grazies à trente-trois siècles d'intervalle. — Départ de Ramsès pour l'Asie. — Son armée. — Témoignages de Tacite, d'Hérodote, de Strabon et des monuments. — Un bulletin de victoire et un poëte lauréat du quatorzième siècle avant notre ère. — Bataille d'Atesh. — Retour de Ramsès.

I

A l'avénement de Ramsès, plus de deux siècles s'étaient écoulés depuis l'expulsion des Hycsos. La succession presque non interrompue d'une dizaine de règnes mémorables avait élevé au plus haut degré la prospérité intérieure de l'empire et son influence au dehors. Les avantages naturels d'une longue sécurité, une administration à la hauteur

des besoins de son époque, la multiplication et le bon entretien des canaux, ces pacifiques conquérants du sol arable sur le désert, augmentaient chaque jour les chances favorables de l'existence, si facile déjà sur une terre féconde et sous un beau ciel. Et tandis que toutes ces causes réunies faisaient des classes agricoles et industrielles de l'Égypte la population la plus laborieuse et la plus compacte qui existât alors, d'autre part la caste militaire, aguerrie de génération en génération par une suite heureuse d'expéditions lointaines, présentait, dans son effectif réel et allégé des chiffres exagérés que nous ont transmis les écrivains de la Grèce et de Rome[1], la masse de combattants la mieux armée, la plus belliqueuse et la plus redoutable de ces temps antiques.

De tels éléments de grandeur, joints à la jeunesse de Meïamoun, à son ardeur surexcitée par ses premiers succès de guerre et par l'exemple de son père, nous dispensent de chercher, avec les historiens légendaires, dans les oracles des dieux ou l'inter-

1. On ne peut pas plus admettre les 700 000 hommes armés du récit des prêtres thébains à Germanicus (Tacite, *Annales*), que l'élite choisie de 640 000 hommes suivant Diodore. L'un et l'autre de ces chiffres donneraient de 2 à 3 millions d'individus pour la caste entière. C'est trop. (*Voy.* l'Appendice VII.)

prétation des songes, les motifs de son ambition et de ses conquêtes.

De grands troubles d'ailleurs agitaient alors l'Orient et le bruit de leurs commotions lointaines devait retentir jusques aux bords du Nil. Dans les grandes irruptions que Séti Ier avait dirigées vers l'Asie centrale, il s'était heurté, à plusieurs reprises, contre la confédération des Chétas, dans le nom desquels semblent se cacher et celui des vieux Hy-S’os et l'appellation plus moderne des Scythes. Des gorges du Taurus et du Liban, où ils avaient établi leurs citadelles et le centre de leur puissance, ces anciens nomades présidaient aux grands mouvements de populations que les convulsions religieuses ou sociales de la haute Asie ne cessaient de détacher de l'antique trône Arian, et se recrutaient incessamment de nouveaux essaims.

Il était à craindre qu'avant peu tous ces torrents d'hommes ne suivissent la pente creusée par les anciennes émigrations, et ne vinssent comme elles inonder l'Égypte. Attendre leurs attaques était dangereux ; mieux valait courir à leur rencontre, les refouler vers leurs sources, ou, tout au moins, les briser et en disperser les rameaux sur la terre. Ainsi sans doute pensa Meïamoun, et au point de vue moderne on ne peut que l'approuver.

D'après Diodore, que nous croyons pouvoir suivre ici, il se prépara à cette grande entreprise par les actes qui pouvaient le mieux enraciner sa popularité dans l'esprit de ses sujets. Afin de pouvoir compter sur la fidélité de ceux qu'il devait laisser derrière lui sur le sol de la patrie, et de s'assurer la persévérance à toute épreuve des compagnons d'armes désignés pour le suivre, il s'efforça de les enchaîner à son avenir par les liens de l'intérêt et de la reconnaissance Affable et bienveillant pour tous, il déploya une libéralité égale à sa toute-puissance. Il combla les uns de présents; à d'autres il distribua des terres; à d'autres encore il fit la remise de châtiments encourus et rendit à la liberté tous les accusés d'État, tous les détenus pour dettes, dont le nombre encombrait les prisons[1].

La population et le sol de l'empire croissant de règne en règne et nécessitant une nouvelle division territoriale, il arrêta à trente-six le nombre des *nomes* ou gouvernements provinciaux[2] et plaça à la tête de chacun d'eux, pour présider à l'administra-

1. Diodore, liv. I[er].

2. M. Brugsch, qui veut naturellement que cette division administrative de l'Égypte soit bien antérieure à Ramsès, élève le nombre des nomes à quarante-quatre, également répartis sur la Haute et la Basse-Égypte. Il avoue pourtant que pour *plu-*

tion locale et à la levée des impôts, les hommes que leur réputation, ou leur attachement héréditaire à sa dynastie, recommandaient le plus à sa confiance. Une des premières conséquences de cette opération ayant été un recensement exact de la caste militaire, il put lever dans son sein une armée composée des hommes les plus robustes, les plus capables de supporter les longues fatigues et les périlleux hasards des climats lointains ou inconnus. Il leur donna pour chefs les compagnons des jeux de son enfance et des exploits de sa première jeunesse. Tous, ainsi que lui, pleins d'ardeur, d'ambition, et rompus aux exercices guerriers, étaient unis les uns aux autres par des liens fraternels dont le nœud commun était un absolu dévouement à Meïamoun, qui, aux dépens des trésors amassés par ses ancêtres, et des terres annexées aux domaines de la couronne par les conquêtes antérieures, avait assez largement pourvu à leur fortune pour qu'ils n'eussent plus d'autres préoccupations que celles de la guerre[1].

sieurs nomes de cette dernière partie du territoire égyptien, il *lui reste certaines incertitudes dont la solution réclame des recherches et des découvertes nouvelles. Histoire d'Égypte*, p.

1. Diodore, liv. Ier, ch. LIV.

II

Après avoir ainsi réglé l'organisation de l'intérieur et de l'armée, Meïamoun dut encore songer à assurer la sûreté des frontières pour tout le temps qu'il comptait employer en expéditions éloignées. Du côté de l'occident, la possession des oasis, que maintenaient des postes fortifiés et l'immensité du désert, écartait l'idée de tout péril sérieux. Au nord, les barrages, entretenus et gardés, qui fermaient les sept bouches du Nil, suffisaient pour interdire aux rodeurs de la Méditerranée l'entrée de l'Égypte et l'émigration aux indigènes. L'isthme de Suez, point de départ et d'arrivée de toutes les routes de l'Asie, couvert en partie par les *lacs amers*, que chaque grande marée mettait encore à cette époque en communication avec le golfe voisin, était en outre mis à l'abri de toute attaque par les nombreux établissements militaires qui devaient servir de base aux opérations que Ramsès méditait vers l'orient. Restaient les terres du midi, toujours

exposées aux descentes des hordes sauvages de la *mauvaise race* de Koush, et la *mer des Algues*, dont les moussons de l'Océan indien avaient appris la route aux Pélasges des bords du Sind et de la Nerbudda. Toujours en quête d'aventures et de pillage, comme devaient l'être, à bien des siècles d'intervalle, leurs frères de la mer Égée et du grand Océan, ils y venaient fréquemment butiner, parfois comme trafiquants, et plus souvent comme pirates.

Pour remédier à ce double inconvénient, deux choses parurent nécessaires à Meïamoun : la soumission de la haute Éthiopie et l'établissement d'une marine militaire qui, dominant sur les eaux du golfe Arabique, assurerait, avec la sécurité de ses deux côtes, les communications que le commerce et l'exploitation des mines de cuivre de la presqu'île de Tor avaient ouvertes entre elles depuis plusieurs siècles. Ces deux entreprises se liaient l'une à l'autre, car le sol de l'Égypte et de la basse Nubie manquant de bois propres aux constructions navales, il fallait aller en conquérir sur les plateaux arrosés par les affluents du grand fleuve, au-dessus de Méroé.

En conséquence, il pénétra dans ces régions et les parcourut en tous sens à la tête d'un corps d'armée toujours victorieux ; soumettant à des tributs

d'or, d'ivoire, d'ébène et de bois de constructions, toutes les peuplades éthiopiennes qui, du Nil à la mer Rouge, avaient échappé jusqu'alors au joug égyptien. Puis, lorsque les chantiers créés dans les ports qui depuis ont porté les noms d'Adulis, de Bérénice et de Leucos [1], lui eurent livré les *premiers vaisseaux longs* qu'eussent construits des mains égyptiennes [2], il s'embarqua sur les eaux du golfe Arabique, et en subjugua les îles et les rives jusqu'à son extrémité méridionale. Le port Mosselycus, situé non loin du cap Guardafui, à 600 lieues de Thèbes, fut, selon Pline et Strabon, le point extrême qu'atteignit Ramsès dans cette direction [3].

Les souvenirs de ces événements, précurseurs d'événements plus grandioses, sont encore déchiffrables aujourd'hui sur les ruines qui couvrent le mont Barkal, au sud de la Nubie, ainsi que sur les débris du Ramesséum et du grand temple de la rive droite de Thèbes. Dans un des tableaux bas-relief du spéos d'Ibsamboul, on a même pu constater la rentrée triomphale de Ramsès dans sa capitale, à son retour des régions du midi.

1. Hérodote, liv. II.
2. Diodore, liv. Ier, ch. LV.
3. Strabon, liv. XVI. — Pline, liv. VI.

Le casque en tête, revêtu d'une cotte de mailles, debout sur un char superbe que traînent quatre chevaux magnifiquement caparaçonnés, le héros égyptien, au milieu des acclamations de ses soldats, pousse devant lui une foule de captifs nègres et leuco-Éthiopiens dont *il va faire hommage* à la triade thébaine.

Quel sens faut-il donner à cette terrible expression? Les égyptologues ne veulent y voir qu'un symbole du droit que la guerre donnait au maître sur l'esclave, au vainqueur sur le vaincu, sans admettre que ce droit se soit jamais étendu jusqu'au sacrifice humain. Mais ceux qui n'accordent pas, sans quelque restriction, des lumières bien hautes et bien pures au sacerdoce égyptien; tous ceux qui se rappellent quelle haine impitoyable pour l'étranger l'Égypte a léguée à tous les peuples, héritiers de son sang ou de ses doctrines, et quels indignes trophées les guerriers du Nil recherchaient avec frénésie sur les champs de bataille; tous ceux enfin qui admettent comme documents historiques les 15e, 16e et 22e versets du premier livre de l'Exode, penseront sans doute avec nous qu'à cette époque le prisonnier de guerre n'avait contre l'oblation sanglante et *le traitement à la façon de l'interdit* que de faibles garanties dans la philanthropie

des prêtres de l'Égypte, dans la générosité de ses guerriers, dans la mansuétude ou la clémence de ses rois[1].

III

Un des bas-reliefs de Beït-el-Oually nous montre Meïamoun assis dans un brillant naos et faisant défiler devant lui, en une longue procession, le résultat immédiat de ses victoires en Éthiopie : des groupes de prisonniers, parmi lesquels figure un

1. Une stèle du règne d'Aménoph II, trouvée dernièrement dans le temple d'Amada en Nubie, apporte malheureusement à nos doutes une terrible confirmation. On y lit textuellement : « .... Après avoir vaincu ses ennemis et élargi les frontières de l'Égypte, Sa Sainteté (Aménoph II) revint du pays des Routens supérieurs (la haute Assyrie), en remplissant de joie le cœur d'Ammon-ra, son père ; car elle a, de sa propre massue, *massacré* sept rois, capturés dans la ville de Taschis, et amenés enchaînés sur son vaisseau. Six de ces rois, ainsi que leurs mains coupées, ont été pendus en face des pylones de Thèbes.

« Quant à l'autre ennemi, il fut conduit par eau en Nubie et *pendu* à la muraille de la ville de Napata, pour attester aux *mauvaises races de Koush* les victoires de Sa Majesté sur tous les peuples du monde et la manière dont elle les châtie. »

Aménoph, chef de cette partie de la terre de Koush que les inscriptions qualifient de *mauvaise;* des tables, des buffets chargés d'or en poudre et en anneaux; des tronçons de bois d'ébène, des dents d'éléphant, des plumes d'autruche, des peaux de panthère; tous ces objets enfin de luxe ou de curiosité que les peuples du nord et de l'orient n'ont cessé depuis lors d'enlever à la terre d'Afrique, cette mère de l'or, des esclaves et des monstres, dont quatre mille ans de pillage n'ont pu épuiser la déplorable fécondité.

Les noms de quelques-unes des peuplades subjuguées dans cette expédition ont leurs analogues sur la carte moderne de l'Abyssinie et du Sennaar; malheureusement cette similitude de noms n'est pas la seule que l'on puisse constater entre les vaincus de Meïamoun et leurs descendants, nos contemporains.

On sait que les chefs actuels du soudan oriental organisent annuellement des expéditions de meurtre et de pillage (ghrazies, razzias) contre les habitants des hauts gradins du plateau central de l'Afrique. Or les récits que les voyageurs modernes nous transmettent de ces actes de brigandages sont comme la traduction fidèle des légendes explicatives d'un des bas-reliefs de Beït-el-Oually, destiné

à transmettre à la postérité le souvenir d'une ghrazie dirigée par Ramsès contre les Nahazis, les ancêtres des nègres d'aujourd'hui.

D'après le récit hiéroglyphique : « Les barbares, en pleine déroute, fuient éperdus devant le héros égyptien qui les poursuit sur un char lancé à toutes brides, et les atteint de ses flèches jusque dans leurs forêts.... Hommes, femmes, enfants et vieillards, épouvantés à la vue du carnage, essayent en vain de se soustraire à l'extermination et de trouver un refuge dans les retraites qu'ils partagent avec les animaux sauvages[1]. »

En regard de ce tableau, voici une scène esquissée d'hier, presque sur les mêmes lieux, et où figurent les descendants des mêmes races hostiles :

.... « L'armée Abyssine s'était acharnée à la poursuite de la malheureuse tribu des Soddo-Gallas; les cavaliers n'avaient pas tardé à rejoindre une foule de veillards, de femmes et d'enfants incapables de fuir. La vue de ces infortunés, loin d'exciter en eux ce sentiment de compassion, si naturel à l'aspect du faible, n'avait fait que réveiller leur brutal instinct de carnage. Quelques-uns revenaient

1. Champollion. *Lettres écrites de l'Égypte et de la Nubie.* — Cherubini. *la Nubie.* Firmin Didot.



Scribes royaux enregistrant des prisonniers nègres et asiatiques.

avec leurs trophées sanglants, étalés de la manière la plus indécente, et exaltaient leurs exploits dans des récits obscènes; d'autres ramenaient les femmes et les filles des malheureux qu'ils avaient massacrés ou mutilés. Ce n'était qu'un long cri de douleur et de désespoir. Lorsque l'armée se dirigea sur un bois de haute-futaie, où l'on supposait que les Gallas s'étaient réfugiés, je m'éloignai pour ne pas être témoin du massacre de ces malheureux, qui, pour se soustraire aux atteintes du javelot, grimpaient sur les arbres. C'est là qu'on les tirait comme des moineaux.... et que le roi vint lui-même, lui qui eut atteint un oiseau-mouche à balle franche, abattre un pauvre diable, du sein des branches où il s'était tapi[1].... »

Entre ces deux récits trente-trois siècles ont passé, entraînant dans leur cours les Pharaons et leur empire, et les peuples qui les remplacèrent sur la scène du monde, et les dieux qui détrônèrent leurs dieux. Toutes les races soumises à Horus, le divin pasteur des hommes, ont tour à tour saisi et porté le sceptre de la civilisation et renouvelé la face de la terre; toutes, excepté celle des Nahazis. Jetée hors de la voie des grandes migrations, enchaînée à un

1 Ch. Lefèvre. *Voy. en Abyssinie*, t. II, p. 245 et 246.

sol âpre et énervant, sous un ciel d'airain, elle est restée immobile dans sa barbarie, son ignorance, ses terreurs et sa faiblesse natives; n'ayant de rapport avec les autres membres de la grande famille, que ceux que les brutes de ses forêts ont avec le chasseur, elle leur paye depuis cinq mille ans un tribut de chair et de sang, et voit les ossements de ses enfants jalonner, aux quatre vents du globe, les chemins de tous les marchés d'esclaves. Sombre destinée! injustifiable en tout temps, mais surtout de nos jours, où la civilisation adulte et triomphante n'a pas, comme aux siècles des Ramsès, à garantir son berceau des atteintes de la barbarie, et n'est plus, pour aucune nation, un dépôt privilégié, dont la garde jalouse implique, comme premier devoir social, la haine, la guerre et l'oppression pour l'étranger.

IV

Les faits précédents durent remplir les deux premières années du règne de Meïamoun et ce ne fut

probablement que vers le commencement de la troisième qu'ayant pourvu à tout ce que réclamait l'accomplissement de ses vastes desseins et confié à la reine, assistée d'un conseil de ré-gence, le gouvernement de l'Égypte, il mit en mouvement, pour la conquête de l'Asie, les masses qu'il avait accumulées dans ce but, aux abords de l'isthme.

Si les monuments ne nous ont pas mis à même de rectifier, quant au chiffre numérique de cette armée, les assertions des anciens, ils nous permettent au moins de suppléer au silence qu'ils ont gardé sur sa composition.

La cavalerie des armées modernes y était représentée, comme elle l'était longtemps encore après parmi les héros d'Homère, par des escadrons de chars de guerre, montés par l'élite des oéris[1]. Le reste de la caste militaire fournissait les oplites ou fantassins de ligne, qui, revêtus d'une cuirasse, abrités d'un bouclier, se servaient dans les combats de la lance, de l'épée et de la hache, et manœu-

1. Le nombre de ces chars attelés, chacun de deux chevaux au moins, indique clairement l'importance et le développement qu'avait pris en Égypte l'élevage de la race chevaline pendant le petit nombre de générations qui s'étaient succédé depuis son introduction sur les bords du Nil.

vraient, d'après des règles prescrites, sur huit ou dix hommes de hauteur. Enfin l'infanterie légère, destinée à éclairer les routes, à escarmoucher à l'avant-garde, à couvrir, de ses nuées d'archers et de frondeurs, les ailes de l'armée et les intervalles des chariots, recrutait probablement parmi les tribus auxiliaires des frontières et chez les alliés éthiopiens ses nombreux soldats, qui, munis de toutes les armes de jet alors connues, tenaient en outre en réserve, pour les luttes corps à corps, cette terrible faux ou serpe de bataille, dont l'usage meurtrier s'est perpétué jusqu'à ce jour en Afrique parmi les Abyssins et les Gailas, et en Asie parmi les Goorkas de l'Himalaya et des Gates occidentaux.

Toutes ces troupes évoluaient au son de la trompette et du tambour, sous les bannières de leurs chefs respectifs ; mais au-dessus de tous ces guidons spéciaux et subalternes s'élevait, au sommet d'une haute et forte hampe, et toute resplendissante de l'éclat de l'or massif et pur, l'enseigne de l'empire : une tête de bélier surmontée du disque solaire ; double symbole d'Ammon-ra, guidant ses sectateurs contre les races hostiles. Porté sur un char magnifique, qui ne devait jamais s'écarter de celui du souverain, cet emblème vénéré signalait à tous les regards, — dans les marches et dans les

Cavaliers égyptiens.

batailles, le centre de l'armée et la présence de son chef, — dans les camps, l'emplacement du pavillon royal.

V

Des bords du Nil à ceux du Tigre, Ramsès put suivre des routes sur lesquelles presque tous ses prédécesseurs, à dater de Toutmès Ier, avaient laissé quelques jalons. Depuis que la riche Pentapole du Jourdain s'était effondrée dans le gouffre bitumineux de la mer Morte, les centres les plus compactes de population stable, existant entre l'Égypte et la haute Asie, étaient les établissements maritimes que les Kouchites cananéens, chassés des rivages des golfes Erythrés par des convulsions du sol, avaient fondés sur le littoral de la Syrie, — les villes fortes que les Chétas avaient bâties entre l'Oronte et l'Euphrate, — et enfin, dans la terre de Sengar, Babel, où un temple célèbre du soleil et un grand fleuve navigable attiraient de toutes parts des caravanes et des flotilles de pèlerins et de trafiquants.

A l'orient de la Naharaïn[1], s'élèvent les régions montagneuses qui devaient former plus tard les noyaux des empires de Sémiramis et de Cyrus. Là pour Ramsès commençait l'inconnu, et s'ouvrait devant lui un monde nouveau, où sans doute il n'eut plus d'autre guide que l'instinct haineux qui animait son armée contre les hommes du nord-est, et les courants fugitifs des populations qu'elle heurtait sur son passage.

Néanmoins, on peut inférer des narrations que les anciens nous ont laissées sur ce sujet, et en les dégageant des exagérations accréditées par Diodore, que la marche du conquérant égyptien, d'abord dirigée à l'orient, toucha peut-être à l'Indoukosh et à la Bactriane; puis, s'infléchissant vers le nord, revint, par une longue ligue elliptique, aboutir aux rives européennes de la Propontide. De telle sorte que Ramsès II, après avoir laissé l'empreinte de ses pas sur les rochers du cap Guardafui, put, à quelques années d'intervalle, faire tailler ses images sur les gradins mythiques du Parnasse indien, et apparaître, comme un Dieu terrible et inconnu, aux sauvages riverains du Bosphore de Thrace. Il faut

1. Naharaïna-kah, sur les inscriptions d'Ibsamboul. — *La Mésopotamie.*



Infanterie égyptienne, d'après les monuments.

descendre de plus de dix siècles la chronologie des nations pour rencontrer, dans le fils de Philippe, un promoteur aussi infatigable du mélange des races et de la diffusion des idées.

Lorsque l'un des derniers héros de la société antique à son déclin, Germanicus, que pleura amèrement la vieille Rome et que loua Tacite, se rendait en Orient, où l'attendait une mort prématurée, il visita avec recueillement les immenses vestiges de Thèbes ; ayant demandé au plus ancien des prêtres présents, débris vivant au milieu de tant de ruines, le sens des caractères sacrés qui couvraient les édifices encore debout, celui-ci lui dit, en interprétant ces inscriptions : « que.... le roi Ramsès, à la tête d'une armée de 700,000 hommes, avait subjugué la Lybie et l'Éthiopie, le pays des Perses et des Mèdes, la Bactriane et la Scythie ; qu'il avait soumis à son empire les contrées habitées par les Syriens et les Arméniens, la Cappadoce qui en est voisine et toute l'Asie antérieure, de la mer de Bythinie à celle de Lycie.... [1]

1. Tacite, *Annales*, liv. II, ch. LX.

VI

Hérodote, qui devança Germanicus de plus de quatre cent cinquante ans sur les bords du Nil, et Tacite d'au moins cinq siècles dans l'histoire, rapporte aussi, d'après le dire des prêtres : « Que Sésostris (Ramsès II), après la soumission de l'Éthiopie, marcha avec une nombreuse armée à la conquête de l'Asie, et subjugua tous les peuples qui se trouvèrent sur sa route, en ayant soin, après chaque victoire, d'ériger des stèles sur lesquels une inscription relatait les détails du combat, le nom de sa patrie et le sien.... En parcourant ainsi le continent, il passa d'Asie en Europe, et soumit les Scythes et les Thraces ; mais je ne pense pas, observe l'historien, qu'il ait pénétré plus avant dans cette direction ; car si on trouve encore chez ces derniers peuples les trophées qu'il y fit élever, on n'en rencontre plus au delà.

« Revenant sur ses pas, il s'arrêta sur les bords du Phase : mais je ne vois pas clairement si ce fut volontairement qu'il y laissa une partie de son

armée pour coloniser le pays ; ou si des détachements de ses soldats, las et épuisés de leurs longues marches, s'y fixèrent malgré lui....

« Quoi qu'il en soit, il paraît constant que les Colches sont Égyptiens d'origine. Je soupçonnais ce fait, d'autres m'en avaient parlé, j'ai voulu m'en assurer par moi-même. Je puis affirmer que les deux peuples ont gardé l'un de l'autre des souvenirs, beaucoup plus vivaces cependant chez les Colches que chez les Égyptiens.... Ces nations ont également la peau noire et les cheveux crépus.... pratiquent la circoncision, vivent de la même manière, cultivent et travaillent le lin de la même façon, enfin parlent *la même langue.* »

Hérodote ajoute que la plupart des monuments que Sésostris avait fait élever en commémoration de ses victoires n'existaient déjà plus de son temps; mais que, toutefois, il en avait vu par lui-même jusqu'à trois (on les a retrouvés de nos jours aux lieux indiqués) : un dans la Palestine de Syrie, et les deux autres dans l'Ionie, sur les routes d'Ephèse à Phocée, et de Smyrne à Sardes. « Chacun de ceux-ci, sculpté en relief dans une paroi de rocher, représente un guerrier de cinq coudées de haut, tenant de la main droite un javelot et de la gauche un arc : le reste de son armure est pareillement

égyptien et éthiopien. Il porte sur la poitrine, d'une épaule à l'autre, une inscription en caractères sacrés, ainsi conçue : « *C'est moi qui ai conquis ce pays* « *par la force de mon bras*[1]. »

Strabon, que sa naissance dans l'Asie Mineure et ses longs voyages en Orient, mirent à même de contrôler de ses yeux les assertions du *père de l'histoire*, déclare que les routes suivies par Ramsès-Sésostris avaient été jalonnées de colonnes, d'inscriptions, de bas-reliefs et de temples commémoratifs[2].

Les grandes pages historiques d'Ibsamboul, de Louqsor et de Karnac, confirment dans la plupart de leurs détails, sans en infirmer un seul, les témoignages précédents des deux grands historiens de la Grèce et de Rome, et du savant géographe d'Amasie. Seulement on ne doit pas s'attendre à retrouver dans les inscriptions lapidaires les ethniques de peuples et d'empires énumérés dans le texte de ces écrivains. L'ethnographie du temps de Ramsès n'a transmis que bien peu de noms à celle des époques hellénique et romaine. Si des appellations comme Louki et Naharaïn peuvent s'y traduire sans peine par Lyciens et Mésopotamie, les nomades d'Arabie

1. Hérodote, liv. II, ch. CII, CIII. CIV, CV.
2. Strabon, liv. XVII.



Bas-relief de Sésostris près de Sardes, d'après une photographie.

n'y figurent que comme *enfants de la terre rouge*; les Rotenous y tiennent la place qu'occuperont plus tard les Assyriens; Sengar est le nom du pays de Babel; aux lieux où s'élèveront les empires Mède et Perse, s'échelonnent du nord au sud entre la mer Caspienne et l'Océan, les Remenens, les Moschauschs et les Robous[1]. Puis en deça de cette zone, avant-garde de l'Orient, la dénomination injurieuse de *la plaie de Chéta*, désigne sur un espace immense, non limité vers le nord, les hordes innombrables et belliqueuses de nomades, qui depuis le temps des Hycsos ont fourni aux guerriers des bords du Nil leurs plus implacables ennemis.

Ce n'est pas sans quelque émotion que l'historien enregistre ces noms, effacés depuis tant de siècles, de la mémoire des hommes; mais surtout ce n'est pas sans un intérêt profond qu'au milieu de ces générations oubliées, et qui pourtant ont pris part, selon leurs facultés, au labeur humanitaire de leur époque, il peut constater la présence des ancêtres d'un peuple, qui, après avoir tenu longtemps le sceptre de la civilisation antique, a surgi, sous nos yeux, du sein des tombeaux où les siècles

1. Voir l'appendice 8.

l'avaient couché, pour réclamer une place parmi les nations modernes. On comprend que nous voulons parler ici des *Iouni*, évidemment identiques avec les Iavans des livres hébreux et les Yavanas des Indous, et dont les tribus éparses et flottantes à travers l'Asie occidentale, depuis leur expulsion de l'Ariawarta, leur première patrie, durent sans doute, à l'invasion de Ramsès-Méiamoun, à leurs rencontres avec ce conquérant, le long des deux versants du Taurus, et à leur fuite devant ses armées victorieuses, leur concentration sur les pourtours de la mer Égée et, partant, le germe de leur long avenir.

Ce double fait d'un antagonisme antique, dans le cœur de l'Asie, entre les aïeux des Grecs et les guerriers du Nil, et de l'alliance des premiers avec les ancêtres des Mèdes et des Perses, aurait, certes, éveillé parmi les contemporains de Thémistocle ou de Platon, une singulière incrédulité. Il a pourtant été affirmé à plusieurs reprises par Champollion, qui, dans les inscriptions de Karnac et du Ramesséum, à côté des noms de peuples barbares, aux costumes septentrionaux, aux cheveux rasés, ou relevés en une seule mèche, comme ceux des Peaux-Rouges et des Mongols, déclare avoir lu le nom de ces Iouni, dont Homère devait, quelques

siècles plus tard, célébrer les yeux bleus et la chevelure blonde[1].

VII

Pour Champollion, les Chétas étaient des Scythes; M. E. de Rougé, suivi par tous les Égyptologues actuels, ne voit en eux que les *Chets* ou Hétiens de la Bible, dont la confédération puissante comprenait à l'époque de Ramsès une partie de la Mésopotamie et tout le nord de la Syrie sur les deux versants du Lyban. Pour quiconque se ralliera aux idées que nous avons émises plus haut sur les Scythes de Justin et de Trogue Pompée, la dissidence existant sur ce point entre le créateur de l'égyptologie et son plus digne successeur, se réduira à une question d'ethnique, transcrit en deux idiômes différents.

Une formidable révolte de ces Asiatiques appela

1. La version de l'illustre Égyptologue est appuyée par MM. Birch et Lepsius qui croient avoir retrouvé le même nom de peuple, qu'ils orthographient Ya-bou-na, dans des inscriptions attribuées par eux aux 12e et 13e dynasties.

Ramsès dans la cinquième année de son règne, au milieu de leurs cantonnements. Pour y suivre les pas du conquérant, nous avons des guides sûrs. Les tableaux historiques, consacrés à cette campagne, décorent un grand nombre de monuments; elle a en outre donné lieu au premier bulletin de victoire que l'histoire ait encore recueilli. M. de Rougé a d'ailleurs analysé ou traduit les uns et les autres, avec sa sagacité habituelle, dans un mémoire spécial auquel nous emprunterons les passages suivants :

« .... En étudiant les batailles des peintures murales (dit le savant et consciencieux philologue), mon attention a été attirée par un singulier épisode où la valeur personnelle du roi paraît l'avoir tiré d'un grand danger; aussi se trouve-t-il répété comme à l'envi dans les peintures de tous les temples. Deux fois représenté au Ramesséum, on le retrouve également à Louqsor, à Ibsamboul et à Beit-el-Oualli. Outre le bulletin officiel de la campagne, reproduit dans ces bas-reliefs, un manuscrit que Champollion a rendu célèbre dans la science, le papyrus de Sallier, appartenant aujourd'hui au Musée britannique, nous a conservé la plus grande partie d'un poëme composé, à l'époque même de la bataille, par un écrivain



Peuples Asiatiques, ennemis des Égyptiens, d'après les monuments.

de la cour de Ramsès nommé *Pen-ta-our*. Champollion ne paraît avoir copié que peu de lignes de ce manuscrit; sa grande connaissance des textes égyptiens lui révéla néanmoins, comme par intuition, l'extrême intérêt de ce document. Il lui reconnut le caractère d'un poëme historique, et y recueillit tout d'abord le nom des peuples ennemis ligués avec le prince de Chet. Mais ni Champollion ni ses successeurs n'avaient distingué le véritable sujet de ce fragment épique, à savoir le danger réel que courut Ramsès, séparé de son armée et attaqué avec sa faible escorte par un corps d'élite composé de deux mille cinq cents chars. C'est à ce trait caractéristique qu'il m'a été possible de reconnaître le même épisode sculpté sur tous les temples. Le poëme de Pen-ta-our fut apprécié par ses contemporains, car il eut l'insigne honneur d'être gravé sur une des murailles de Karnak, qn'il couvrait tout entière. Elle est trop dégradée aujourd'hui pour pouvoir servir à compléter le manuscrit; mais le nombre des colonnes, autrefois remplies d'hiéroglyphes, doit faire conjecturer qu'il nous manque au moins le premier tiers du poëme.

« L'historien pourra combler en partie cette lacune à l'aide des bulletins officiels de la campagne, que les tableaux d'Ibsamboul et du Ramesséum

nous ont conservés presque intacts; ils vont nous expliquer par quel stratagème le chef ennemi avait réussi à couper ainsi le Pharaon et sa suite du gros de son armée.

« Mais je dois d'abord avertir qu'il ne nous est pas encore permis de déterminer exactement le lieu de la scène. Les peuples de la Mésopotamie figurent, avec ceux de la Syrie, dans la confédération que commande le prince de *Chet;* la ville d'*Atesch*, près de laquelle le combat fut livré, était la plus forte place de ces peuples; les armées égyptiennes passaient par le nord de la Syrie pour gagner cette contrée, et la ville était baignée par un fleuve nommé l'*Aranta*. Ce nom rappelle naturellement l'Oronte, le seul fleuve considérable de la Syrie; mais c'est tout ce que nous pouvons dire, quant à présent, sur la situation d'une place qui subit plusieurs siéges, vit des batailles sanglantes livrées sous ses murs, et qui paraît avoir été le point culminant des premières luttes soutenues dans ces temps primitifs pour la souveraineté du monde. »

« Voici les faits qui ressortent du récit de la campagne, tel qu'on le trouve gravé à Ibsamboul et au Ramesséum.

« Dans la cinquième année de son règne, le neuvième jour du onzième mois (Epiphi), Ramsès se

trouvait en Asie avec son armée, marchant contre les tribus révoltées que commandait le prince de Chéta. Le roi se dirigeait au sud de la ville d'Atesch, mais il manquait de renseignements sur la position de l'armée ennemie, lorsque des Bédouins vinrent lui offrir leurs services et lui dirent que le prince de Chéta, craignant l'armée égyptienne, s'était retiré au midi, vers le pays des Chirabes. Mais ces nomades étaient des émissaires de l'ennemi, chargés spécialement de tromper les Égyptiens par un faux rapport. Les confédérés s'étaient massés en secret au nord d'Atesch. Ramsès, ainsi trompé, passa au nord-ouest de cette place et se rapprocha de l'ennemi. Sur ces entrefaites, ses éclaireurs lui amènent deux nouveaux espions des Chétas; soumis à une rigoureuse bastonnade, ceux-ci avouent qu'ils ont été envoyés pour examiner la position de l'armée égyptienne, et que toutes les forces des confédérés sont groupées derrière la ville d'Atesch, épiant les mouvements du Pharaon pour l'attaquer avec avantage.

« Ramsès convoque ses généraux, les réprimande sévèrement sur leur défaut de vigilance, et leur apprend que le prince des Chétas, vainement poursuivi vers le midi par son armée, est là, sous les murs d'Atesch, et prêt à fondre sur eux. Les géné-

raux avouent leur faute et celle des chefs des éclaireurs, qui n'ont rien su des mouvements de l'ennemi, et l'on dépêche en toute hâte un officier vers le gros de l'armée, qui poursuivait son mouvement vers le midi, découvrant ainsi de plus en plus la position du roi.

« Pendant qu'on tenait conseil, le prince de Chéta fait passer rapidement ses forces au midi d'Atesch, et, bien avant que l'armée égyptienne ait eu le temps de revenir sur ses pas, le petit nombre de serviteurs qui accompagnaient le roi est dispersé, et Ramsès se voit cerné par les chars ennemis [1]. »

C'est au milieu de cette phase critique de l'action que nous transporte ce qui nous reste du poëme de Pen-ta-our. Le papyrus, usé et déchiré en plusieurs endroits, présente des lacunes nombreuses. Nous avouons, en toute humilité, avoir cherché à en combler quelques-unes à l'aide des notes que Champollion a laissées sur le même sujet [2].

1. Vicomte Em. de Rougé, mémoire sur les campagnes de Sésostris. — *Revue contemporaine*, août 1856.

2. Le lecteur reconnaîtra ces fragments au signe [dont nous les avons fait précéder et suivre.

VIII

EXTRAITS DU PAPYRUS SALLIER.

« Le prince de Chéta vint avec ses archers et ses cavaliers bien armés : un char portaient trois hommes. Ils avaient rassemblé les guerriers les plus rapides de ces vils Chétas, soigneusement armés.... et s'étaient placés en embuscade au nord-ouest de la ville d'Atesch. Ils attaquèrent les soldats du roi quand le soleil, dieu des deux horizons, fut au milieu de sa course : ceux-ci étaient en marche et ne s'attendaient pas à une attaque. Les archers et les cavaliers de Sa Majesté faiblirent devant l'ennemi qui était maître d'Atesch, sur la rive gauche de l'*Anrata*.... Alors Sa Majesté, à la vie saine et forte, se levant comme le dieu Month, prit la parure des combats ; couvert de ses armes, il était semblable à Baal dans son heure. Les grands coursiers de Sa Majesté (*puissance en Thébaïde* était leur nom) sor-

taient des grandes écuries du soleil, seigneur de justice, Ramsès-Meïamoun[1].

« Le roi, lançant son char, entra dans l'armée du misérable Chéta : il était seul, aucun autre avec lui. Cette charge, Sa Majesté la fit à la vue de toute sa suite. Il se trouva environné par deux mille cinq cents chars rapides, montés par les guerriers les plus braves du misérable Chéta et de ses nombreux alliés : *Aradus*, *Masou*, *Patasa*, *Kaschkasch*, *Œlon*, *Gazouatan*, *Chirabe*, *Aktar*, *Atesch* et *Raka*. Chacun de leurs chars portaient trois hommes.... et le roi n'avait avec lui ni ses princes, ni ses généraux, ni les capitaines des archers ou des chars.

Voici ce que dit Sa Majesté à la vie saine et forte. « Quel est donc le dessein de mon père Ammon ? « Est-ce un père qui renierait son fils? Ou, me « suis-je fié sur mes propres pensées? N'ai-je pas « marché sur ta parole? Ta bouche n'a-t-elle pas « guidé mes expéditions et tes conseils ne m'ont-ils « pas dirigé?... »

« Ne t'ai-je pas célébré des fêtes éclatantes et

1. Le musée du Louvre (salle historique, vitrine G), possède une bague d'or, d'une forme singulière, portant sur son chaton deux petits chevaux en ronde bosse. On peut y voir un souvenir des deux chevaux de Ramsès II, qui les consacra au Soleil, dès son premier retour en Égypte.

« nombreuses, et n'ai-je pas rempli ta maison de « mon butin. On te construit une demeure pour des « myriades d'années.... Le monde entier se réunit « pour te consacrer ses offrandes. J'ai enrichi ton « domaine, je t'ai immolé trente mille bœufs avec « toutes les herbes odoriférantes et les meilleurs « parfums.... Je t'ai construit sur le sable des tem- « ples en blocs de pierre; et amenant des obélisques « d'Éléphantine, j'ai dressé pour toi des arbres éter- « nels. Les grands vaisseaux voguent pour toi sur la « mer, ils transportent vers toi les tributs des na- « tions. Qui dira que pareille chose ait été faite une « autre fois? Opprobre à qui résiste à tes desseins, « bonheur à qui te comprend, ô Ammon!... Je t'in- « voque, ô mon père! Je suis au milieu d'une foule « de peuples inconnus et je suis seul devant toi; « personne n'est avec moi. Mes archers et mes ca- « valiers m'ont abandonné quand je criais vers « eux; aucun d'entre eux ne m'a écouté quand je « les appelais à mon secours. Mais je préfère « Ammon à des milliers d'archers, à des mil- « lions de cavaliers, à des myriades de jeunes « héros, réunis en phalanges. Les ruses des hom- « mes ne sont rien, Ammon l'emportera sur eux. « O soleil! n'ai-je pas suivi l'ordre de ta bou- « che, et tes conseils ne m'ont-ils pas guidé? Ne

« t'ai-je pas rendu gloire jusqu'aux extrémités du « monde?

« Ces paroles ont retenti dans Hermonthis ; Phra vient à celui qui l'invoque; il lui prête sa main. Réjouis-toi.... il vole à toi, il vole à toi, Ramsès-Meïamoun ! Il te dit : « Je suis près de toi, je suis ton « père, le soleil; ma main est avec toi, et je vaux « mieux pour toi que des millions d'hommes réunis « ensemble. C'est moi qui suis le seigneur des for- « ces, aimant le courage; j'ai trouvé ton cœur ferme « et mon cœur s'est réjoui.

« Lorsque mon écuyer vit que je restais entouré par des chars si nombreux, il faiblit, et le cœur lui manqua; une grande terreur pénétra dans tous ses membres. Il dit à Sa Majesté : « Mon bon maître, roi « généreux, seul protecteur de l'Égypte au jour « du combat, nous restons seuls au milieu des en- » nemis ; arrête-toi et sauvons le souffle de nos vies. « Que pouvons-nous faire, ô Ramsès - Meïamoun, « mon bon maître? »

« Voici que Sa Majesté répondit à son écuyer :

« Courage, raffermis ton cœur, ô mon écuyer ! Je « vais entrer au milieu d'eux, comme se précipite « l'épervier divin; renversés et massacrés, ils tom- « beront sur la poussière. Que pense donc ton cœur « de ces *Aamous?* Ammon.... ne serait pas un dieu,



Ramsès combattant, d'après un bas-relief d'Ibsamboul.

« s'il ne glorifiait pas ma face devant leurs légions « innombrables. »

« Le roi pénétra dans l'armée de ces misérables Chétas ; six fois il entra au milieu d'eux.... « Je les pour- « suivais tels que Baal à l'heure de son pouvoir, et « je les massacrais sans qu'ils pussent échapper.

« Je me jetai sur eux, semblable au dieu Month ; « dans l'espace d'un instant, ma main les moissonna. « Je massacrais parmi eux, j'égorgeais au milieu « d'eux, et j'étais seul à crier ; il n'y avait pas une se- « conde parole, aucun d'eux n'a élevé sa voix. « Soutech, le grand belliqueux, Baal était dans tous « mes membres.... Chacun de mes ennemis sentait « sa main sans force contre la mienne ; ils ne sa- « vaient plus tenir l'arc ou le javelot.... »

« Le roi ralliant autour de lui les généraux et les cavaliers de sa suite, leur dit : « Vos compagnons « n'ont pas satisfait mon cœur; est-il un seul d'entre « eux qui ait bien mérité de mon pays? Si votre « seigneur ne s'était pas levé, vous étiez tous per- « dus. Chaque jour.... je transmets aux fils les hon- « neurs de leurs pères, et s'il arrive quelque « malheur à l'Égypte, vous abandonnez vos de- « voirs.... A toute plainte qui s'adresse à moi, je fais « moi-même justice chaque jour. Et vous, qu'avez- « vous fait, oh ! mes guerriers !... Vous êtes restés

« dans vos tentes et dans vos camps fortifiés, vous « n'avez donné aucun avis à mon armée. Je vous « ai recommandé à chacun dans son poste, d'obser- « ver le jour et l'heure du combat, et voilà que tous « ensemble vous avez mal agi : pas un ne s'est levé « et ne m'a aidé de sa main.... Je gouverne l'Égypte « comme mon père, le soleil, et il ne s'en est pas « trouvé un seul pour observer.... et prévenir le « pays d'Égypte. Pendant qu'en ce jour heureux « on célèbre des sacrifices en Thébaïde, dans la « ville d'Ammon, une faute énorme est commise « par mes soldats et mes cavaliers ; elle est plus « grande qu'on ne peut le dire, car si j'ai montré ma « valeur, ni les archers ni les cavaliers ne sont « venus avec moi. Le monde entier a donné pas- « sage aux efforts de mon bras ; et j'étais seul, « aucun autre avec moi. C'est là ce que j'ai fait, en « vérité, à la face de mon armée. »

« Lorsque les archers et les cavaliers, arrivèrent l'un après l'autre de leur camp, vers l'heure du soir, ils trouvèrent toute la région où ils marchaient couverte de cadavres baignés dans leur sang : tous bons guerriers du pays de Chéta, champions valeureux de leur prince. Lorsque le jour éclaira la terre d'Atesch, le pied ne pouvait trouver sa place, tant les morts étaient nombreux. L'armée vint alors glorifier

les noms du roi.... « Bon combattant, au cœur iné-
« branlable, tu fais l'œuvre de tes archers et de ta
« cavalerie. Fils du dieu Toum, formé de sa propre
« substance, tu as effacé le pays de Chéta avec ton
« glaive victorieux. C'est toi, ô bon guerrier, qui
« es le seigneur des forces; il n'est pas de roi sem-
« blable à toi, qui combatte pour ses soldats au jour
« de la bataille. C'est toi, roi au grand cœur, qui es
« le premier dans la mêlée; c'est toi qui es le plus
« grand des braves devant ton armée, à la face du
« monde entier, soulevé contre toi. C'est toi qui
« gouvernes l'Égypte et châtie les barbares....
« Les reins du pays de Chéta sont à toi pour tou-
« jours. »

IX

« Cependant, le lendemain, aussitôt que la terre s'éclaira, Ramsès fit recommencer la bataille, et s'élança au cambat comme un taureau qui se précipite sur des oies.... Les braves, à leur tour, entrèrent

dans la mêlée, comme l'épervier qui fond sur sa proie.... Et le roi lançait des flammes à la face de ses ennemis, semblable au soleil lorsqu'il paraît au matin, dardant ses feux sur les impies.... Le grand lion qui marchait auprès de ses chevaux combattait avec lui : la fureur enflammait tous ses membres, et quiconque s'approchait tombait renversé ; le roi s'emparait d'eux ou les tuait sans qu'aucun pût échapper. Taillés en pièces devant ses cavales, leurs cadavres étendus ne formaient qu'un seul monceau de débris sanglants [1]. »

Une circonstance qui s'est renouvelée souvent dans les scènes de guerre rendit plus décisif le désastre de l'armée des confédérés. Adossée à un fleuve elle paraît n'avoir eu pour ligne de retraite qu'un pont conduisant à la ville qu'elle voulait défendre. Là se porta le principal effort de la bataille. Meïamoun, guidé par son terrible instinct militaire s'efforçant de percer jusqu'à ce pont ; Chétasar, son adversaire, luttant en désespéré pour en couvrir les abords.

[Là les forêts de lances, les nuées de traits, les boucliers et les chars se croisèrent et s'entrechoquèrent avec un tel retentissement que la terre en

1 Vicomte E. de Rougé. Loc. cit.



La ville d'Atesh, d'après Wilkinson et les peintures d'Ipsamboul.

trembla dans ses entrailles, comme si Apophis, la grande couleuvre, avait brisé les chaînes dont les dieux l'ont fixée à la base du monde[1]....

Là combattirent vaillamment et tombèrent non sans gloire autour du généralissime des Chétas, ses guerriers les plus fidèles, comme Grabatousa, son écuyer, et Chirapsar, son bibliothécaire ou son rapsode[2]; ses lieutenants les plus éprouvés, tels que Rabsouna, chef des archers, et Tarekennas, général de la cavalerie. Mais lorsque Ramsès II, sur les corps de ces champions de l'Asie, broyés, tout palpitants sous les roues de son char, se fut frayé jusqu'aux bords du fleuve un sanglant et large chemin, la défaite de l'armée des coalisés, désormais scindée en deux tronçons et sans point de ralliement, dégénéra en affreuse déroute, où la mort sous toutes les formes atteignait les fuyards. Des milliers d'hommes tombèrent sous le fer, les uns pour ne plus se relever, les autres pour se survivre à eux-mêmes, à jamais mutilés par la terrible harpé. Et si le fleuve sauva quelques fugitifs, qui, sur les traces

1. Dans la mythologie égyptienne Apophis, le serpent, est le grand ennemi du soleil; dans plusieurs hypogées il est représenté luttant contre les dieux de l'Amenti qui parviennent à la saisir et à l'enchaîner. Champollion, *Lettres d'Égypte*.

2. *Écrivain des livres*, dit le texte.

de Masraïm, frère de leur roi, purent le traverser à la nage, il en engloutit un bien plus grand nombre, et notamment « le chef du pays de Tonira et le prince de la mauvaise race des Chirabes, qui fut *séparé de ses guerriers en fuyant le roi, du côté de l'eau.* »

Du pied des murs où il avait été repoussé pas à pas et toujours combattant, Chétasar, témoin du désastre immense que sa valeur n'avait pu prévenir prit résolûment le seul parti qui s'offrait à lui pour sauver sa capitale des conséquences d'un assaut désormais inévitable.]

« Il se tourna, les mains tendues vers le soleil gracieux....

« Il envoya invoquer le grand nom de Sa Majesté: « C'est toi qui es le soleil, le dieu des deux hori- « zons ! C'est toi qui es *Soutech*, le grand vainqueur, « le fils du ciel; Baal est dans tous tes membres. « La terreur est sur le pays de Chéta, en sorte « que tes pieds sont sur ses reins pour tou- « jours. »

« On annonça qu'un envoyé se présentait, tenant un écrit adressé au grand nom de Sa Majesté.... Puisse cet écrit satisfaire le cœur du dieu Soleil, taureau puissant, aimant la justice, roi suprême qui dirige lui-même ses soldats, le glaive redoutable, le rempart de son armée au jour de la bataille ;

le roi de la haute et basse Égypte, à la grande vaillance, à l'immense ardeur; le soleil, seigneur de justice, l'élu du dieu Phra, le fils du soleil.... Ramsès-Meïamoun[1].

« L'esclave dit, en s'adressant Sa Majesté : « Mon « bon maître, fils du soleil, puisque Ammon t'a « tiré de ses flancs et t'a donné tous les pays réunis « ensemble, que l'Égypte et le peuple de Chéta « soient esclaves sous tes pieds : Phra t'a accordé « leur domination.... Tu peux massacrer tes escla- « ves; ils sont en ton pouvoir; aucun d'eux ne ré- « sistera. Tu es venu hier, et tu en as tué un nombre « infini; tu viens aujourd'hui, ne continue pas le « massacre.... Nous sommes couchés par terre, « prêts à exécuter tes ordres; ô roi vaillant! hon- « neur des guerriers! accorde-nous les souffles de « la vie....

« Alors Sa Majesté fit venir les chefs de l'armée et les fit rassembler pour qu'ils entendissent le message du grand prince de Chéta.... afin d'écrire la réponse. Ils dirent à Sa Majesté : « il a bien agi, il « jette son cœur devant le roi suprême, son sei- « gneur; il ne fait pas de conditions.... Il t'adore « pour apaiser ta colère. »

1. Cette série de titres constitue le protocole officiel du roi Ramsès II.

[Le roi écouta leurs paroles et donna aux vaincus des assurances de clémence et d'oubli ; puis s'adressant aux Oéris groupés en foule autour de lui, il ajouta :

« Livrez-vous à la joie, ô mes compagnons ; qu'elle « s'élève jusqu'au ciel.

« Nous avons triomphé des étrangers par la « force ; nous les avons abordé comme des lions et « poursuivis comme des éperviers. Nous avons « franchi leurs fleuves, incendié leurs forteresses, « anéanti leurs âmes criminelles. La terreur de « mon nom a plané sur eux et leurs cœurs en ont « été remplis.

« Réjouissez-vous, ô mes guerriers !

« Je suis pour la terre de Kémi ce qu'a été le Dieu « Month. J'ai combattu toutes les parties de la « terre. Amon-Ra était à ma gauche et à ma droite « (dans les batailles) ; son esprit a inspiré le mien « et a préparé la ruine de nos ennemis. Amon-Ra, « mon père a humilié le monde entier sous mes « pieds, et je suis sur le trône à toujours.]

Ensuite Ramsès, se dirigeant vers le midi, retourna paisiblement en Égypte avec ses princes et son armée; laissant tous les peuples terrifiés par ses exploits; comme un seigneur de la double Égypte qui commande ses armées. La terre entière s'est

rangée sous son nom, et les princes se prosternent, en adorant sa face.

« Sa Majesté arriva dans la ville de *Ramsès-Meïamoun*[1], *grande image* de Phra, et se reposa entre ses doubles pylones royaux, dans une vie sereine, comme le soleil dans sa double demeure céleste[2]. »

X

Lorsque, à quelques temps de là, Ramsès ramena dans sa patrie son armée, chargée des dépouilles de l'Orient et traînant à sa suite d'innombrables captifs; lorsque, ayant traversé en divinité plutôt qu'en mortel les villes du Delta et de l'Heptanomide, il vint faire dans le grand temple de Thèbes, en présence de toute l'Égypte officielle, l'emphatique récit dont nous venons de donner la substance; puis, qu'énu-

1. Bâtie par les captifs asiatiques et les Hébreux entre les sites actuels d'Héliopolis et de Suez sur le canal d'eau douce, qui se rendait et qui, après trois mille ans, se rend de nouveau du Nil à la mer Rouge.

2. Vicomte E. de Rougé. Mém. cit.

mérant à grands traits les résultats palpables de ses conquêtes : les nomades du Nord refoulés et contenus dans leurs steppes natales, par le fer ou par la religion des traités; les frontières de l'empire portées au delà du Taurus et du Tigre, et couvertes par des colonies militaires qui, de l'Euxin à l'Océan garantissaient l'existence et la fidélité des nations pupilles ou vassalles, — il termina enfin par « les tributs imposés, leur poids en or et en argent, le nombre d'armes et de chevaux, les quantités d'ivoire et d'encens pour les temples, celles des grains et des autres denrées que chaque contrée subjuguée devait fournir, et dont l'ensemble égalait tous les impôts qu'ont prélevés depuis les armes des Parthes ou la puissance romaine[1] !... » Certes ce fut un beau jour dans la vie de cet homme et dans celle de son peuple, de quelque prix du reste que l'un et l'autre l'eussent payé.

Sans doute, dans les rangs éclaircis des triomphateurs, bien des places vides appelaient sur des pères, des fils et des époux, restés sur les chemins parcourus, les larmes d'un grand nombre de familles. S'il faut en croire un témoignage assez una-

1. Tacite, *Annales*, liv. 2, ch. 60 et 61.

nime[1], Ramsès lui-même, au début de sa rentrée sur la terre natale, n'avait échappé qu'avec peine aux complots d'un frère armé contre sa vie, et avait dû sévir contre son propre sang. Mais les préoccupations des malheurs domestiques et des deuils privés se perdaient dans l'ivresse du triomphe et de la gloire de tous; car c'est le propre des grands événements de resserrer la solidarité des sociétés dans la joie comme dans la douleur, et de faire sympathiser les générations à travers le temps.

Il y a trois mille ans et plus de ces choses, et cependant nous, qui savons ce que coûte à l'humanité chacun de ses lents progrès; nous, à qui il est permis de rattacher aux travaux de Ramsès et de ses compagnons des conséquences finales, que, de leur temps, nul ne pouvait seulement pressentir : — à leurs victoires suprêmes sur les nomades, l'avenir tout entier du monde occidental, basé sur l'agriculture et sur la cité ; — à leurs pérégrinations gigantesques, l'agrandissement des vues générales sur le monde, et le rapprochement d'une partie des tronçons, depuis longtemps dispersés, des traditions humaines ; — eh bien ! nous le déclarons hautement,

1. Hérodote, Diodore, Manéthon.

loin d'être tenté de sourire de l'emphase naïve de ces hommes antiques et de leur enivrement devant leur propre orgueil, nous ne pouvons rester froid à l'invocation du jour dont nous parlons, si enfoui qu'il soit dans les couches de l'histoire, et nous nous sentons entraîné à applaudir aux paroles du grand prêtre de Thèbes, répondant à Meïamoun, au nom de son Dieu :

[Que ton retour soit joyeux! Tu as poursuivi, dispersé les barbares; tu as brisé leurs arcs et triomphé de leurs chefs. Le monde t'a vu, à mes commandements, percer le cœur des nations maudites et rendre libre le souffle de ceux qui te suivaient sous mes enseignes sacrées ; et le monde s'est arrêté devant toi!... Ma bouche t'approuve.]

« Ainsi, » dit en terminant le barde Pen-ta-our, « ainsi, le fils du Soleil Ramsès, ami d'Ammon, s'assit sur son trône, comme le Soleil, à toujours, toutes les contrées de la terre lui étant soumises. »

La vérité historique se trouve ici en désaccord avec le lyrisme enthousiaste du poëte, car, si l'exploit de Ramsès, la bataille d'Atesh et l'occupation de cette ville, terminèrent la campagne, elles ne mirent pas fin à la guerre.

De nombreux monuments nous offrent les tableaux d'autres et nombreuses expéditions de Ramsès et de longues listes de peuples nouveaux soumis par ses armes. Dans la campagne de l'an XI, il revint attaquer et prendre de vive force plusieurs forteresses du pays de Canaan, retombées entre les mains des rebelles et entre autres Ascalon ; c'est dans cette localité (Askalouna) place frontière, et non à Péluse, que nous serions tenté de placer la scène de la trahison dont Hérodote nous a laissé le récit légendaire. Enfin, c'est seulement dans la vingt-unième année de son règne que Ramsès, au milieu des pompes d'une panégyrie célébrée à Thèbes en l'honneur d'Ammon, vit arriver une ambassade solennelle du prince des Chétas, sollicitant du Pharaon un traité de paix définitif. Chétasar se reconnut le vassal, l'allié et le tributaire de Ramsès, et s'engagea à lui fournir un contingent d'auxiliaires chaque fois qu'il en serait requis. Ce traité, mis sous la protection des dieux nationaux de chaque partie contractante, fut gravé sur une stèle et exposé à tous les regards dans le temple d'Ammon. Des alliances réciproques le cimentèrent, et Ramsès admit dans son harem, au rang de ses épouses, la fille aînée de Chétasar.

« Cette paix porta des fruits durables et féconds

pour l'Égypte, où pendant bien longtemps des inscriptions gravées rappellent : *que les peuples de Chéta et des bords du Nil, chose inouïe jusqu'alors, n'avaient qu'un cœur pour servir Ramsès-Meïamoun*[1]. »

1. Vicomte Em. de Rougé : Mémoire cité.





Gravé par Erhard r. Duguay Trouin 12
Paris Imp. Monrocq

MONUMENTS

DE RAMSÈS LE GRAND

MONUMENTS

DE RAMSÈS LE GRAND.

Témoignages d'Hérodote, de Diodore et de la Bible. — Memphis et Thèbes. — Les grands jours de la royauté. — Un puits artésien au temps de Ramsès. — La terre de Koush. — Les spéos d'Ibsamboul. — La vieillesse de Ramsès. — Squelettes de bœufs et squelettes de rois. — Darius et la statue de Ramsès.

I

Quoi qu'il faille rabattre des hyperboles officielles du *grand chantre Pen-ta-our, l'ami du seigneur du monde*, il reste acquis à l'histoire que la terre n'avait pas encore vu une puissance égale à celle que possédait Ramsès à son retour triomphal de sa

grande expédition, et que, de bien des générations, elle ne devait en voir une pareille.

Aucun des successeurs de Meïamoun n'atteignit aux bornes lointaines qu'il avait données à sa domination, et nul d'entre eux n'imprima sur le sol même de l'Égypte des traces de son passage aussi profondes, aussi multipliées que les siennes.

Diodore rapporte à ce sujet « qu'au retour de ses conquêtes, Sésostris rentra dans ses États avec une pompe inusitée, traînant à sa suite une foule innombrable de captifs, ainsi qu'un immense butin, d'une incalculable richesse, dont il octroya une part à tous les temples de l'Égypte. Cette contrée lui dut aussi l'importation de plusieurs inventions utiles.

« Ayant renoncé à la guerre, il licencia son armée, qu'il récompensa par des dons de terre; mais sa passion pour la renommée ne lui permettant pas le repos, il s'adonna à de nombreux et magnifiques travaux, destinés tant à glorifier son nom qu'à défendre, embellir et féconder le sol de sa patrie. Il fit d'abord édifier dans chaque ville un temple en l'honneur du dieu patron de la localité. En maint endroit, il fit construire des chaussées et des terrasses, pour mettre les habitations à l'abri des inondations annuelles; en beaucoup d'autres, il fit creu-

ser des canaux, dont l'un eut pour but de faire communiquer Memphis à la mer Rouge.

« .... Afin d'arrêter les courses des Arabes déprédateurs, il ferma en outre l'isthme, depuis Péluse jusqu'à *On* (Héliopolis), par une muraille de mille cinq cents stades de développement. Dans le temple du dieu que l'on adore à Thèbes, il consacra un vaisseau de bois de cèdre, long de deux cent quatre-vingts coudées, plaqué d'or à l'extérieur et d'argent au dedans. Il fit dresser devant le même temple deux obélisques de pierre très-dure, sur lesquels on grava par ses ordres le tableau exact de ses armées, de ses revenus, des nations qu'il avait vaincues, et des tributs qu'il en percevait. Dans l'enceinte du temple d'Héphaïstos[1] à Memphis, il plaça sa propre statue et celle de sa femme, l'une et l'autre de trente coudées de hauteur, et d'un seul bloc. Les plus pénibles de ces travaux furent exécutés par les captifs qu'il avait amenés des régions étrangères, et il eut soin que des inscriptions lapidaires rappelassent *qu'aucun Egyptien n'y avait mis la main.*[2] »

1. Forme grecque du Phtah égyptien.
Diodore, livre Ier, chap. LVI et LVII.

II

Ces détails, empruntés à plusieurs sources, sans doute, par l'historien de Stagyre, sont conformes à ceux qu'Hérodote avait recueillis, quatre siècles auparavant, de la bouche des prêtres de Memphis, de Thèbes et d'Héliopolis ; *ceux de cette dernière ville passant pour les plus instruits de tous, dans l'histoire de leur patrie* [1].

Des nombreux monuments de Ramsès II, les uns, comme la muraille de l'Isthme, comme les villes fortes qu'il fit bâtir par les tribus des Béni-Héber [2] sur cette frontière, ont été balayés par le souffle de trente-trois siècles, ou, comme les terrasses qui formaient le sol factice des antiques cités, riveraines du Nil, ont été recouverts par les dépôts limoneux que les inondations entassent annuellement ;

1. Hérodote, Euterpe, c. III.

2. Et le peuple bâtit des villes fortes à Pharaon; savoir Pithom et Ramesès. *Exode*, ch. I, verset 11.

d'autres, comme le canal de jonction du fleuve à la *mer des algues*, retrouvé du temps de nos pères[1], par l'homme même qui fut pour eux ce que Ramsès avait été pour ses contemporains, ont laissé des vestiges que la science interroge, avec fruit quelquefois, et toujours avec intérêt; d'autres encore, toujours debout sur les rives désolées du fleuve où se mire leur splendeur première, font participer les solitudes modernes à la majesté des anciens jours; et quelques-uns enfin, transportés dans les musées ou sur les places publiques des métropoles de l'Occident, sont pour les penseurs des sources permanentes d'étude et de méditation.

Ce fut surtout dans les deux grands chefs-lieux de son empire, dans Memphis et dans Thèbes, que la magnificence monumentale de Ramsès frappa les observateurs de l'antiquité.

1. Le 30 décembre 1798, le général en chef de l'armée d'Orient se rendant du Caire à Suez, croisa plusieurs fois, avec son escorte de savants, les vestiges de l'ancien canal. — Napoléon, *Mémoires dictés à Sainte-Hélène*. — *Description de l'Égypte*. — J. M. Lepère, *Mémoire sur la communication de la mer des Indes avec la Méditerranée*.

III

La première de ces cités, bien plus exposée que sa rivale, et par sa situation géographique et par la nature de ses matériaux, aux insultes du temps et des envahisseurs, dort aujourd'hui, tout entière ensevelie sous la vase des inondations et sous le sable du désert. Quelques vagues ondulations du terrain, soulevant ce double linceul, indiquent seules l'emplacement de monuments dont les ruines, il y a six cents ans, étaient encore, au dire d'un des plus judicieux enfants de l'Islam, un sujet d'étonnement et d'admiration pour l'observateur :

« Malgré l'immense étendue de Memphis et sa haute antiquité, » écrivait l'Arabe Abdallatif au treizième siècle de notre ère, « malgré les vicissitudes des divers gouvernements dont elle a subi le joug, quelques efforts que différents peuples aient faits pour l'anéantir, pour en faire disparaître jusqu'aux moindres vestiges et en effacer jusqu'aux

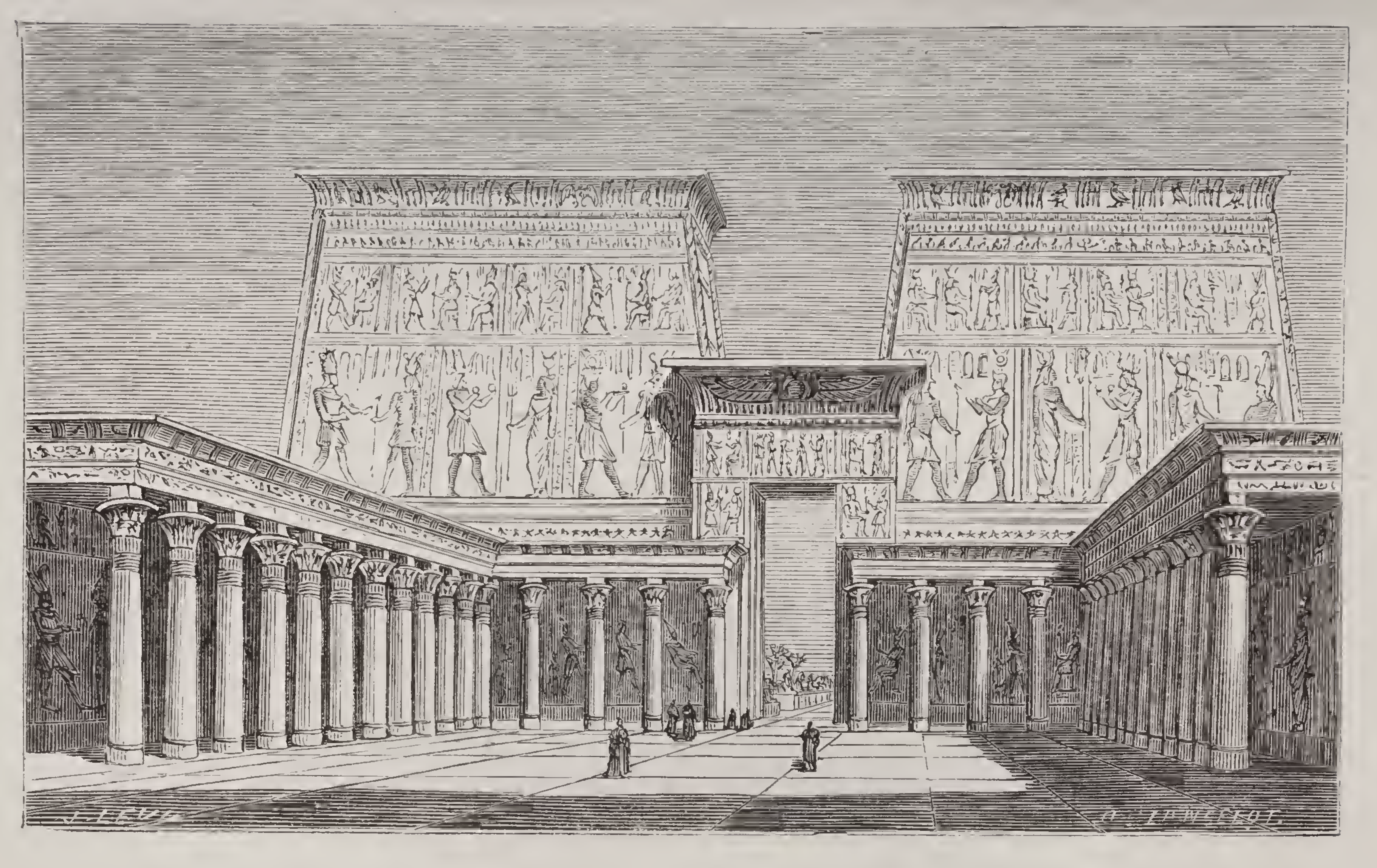
plus légères traces, en transportant ailleurs les pierres et les matériaux dont elle était construite, en dévastant ses édifices, en mutilant les statues qui en faisaient l'ornement; enfin, malgré ce que les siècles ont dû ajouter à tant de causes de destruction, ses ruines offrent encore à ceux qui les contemplent une réunion de merveilles qui confond l'intelligence, et que l'homme le plus éloquent entreprendrait inutilement de décrire. Plus on la considère, plus on sent augmenter l'admiration qu'elle inspire ; et chaque nouveau coup d'œil que l'on donne à ses ruines est une nouvelle cause de ravissement[1].... »

Memphis s'enorgueillissait surtout du grand temple de sa divinité éponyme, Phtah[2], que les relations de Ramsès avec la haute Asie, d'où le culte de ce dieu était descendu, lui avaient appris à honorer d'une dévotion toute particulière. Autour de ce temple, où tous les rois de la dix-huitième dynastie paraissent avoir mis la main, Meïamoun avait fait ériger, en colonnades majestueuses, des blocs immenses de calcaire blanc, que des milliers

1. Abdallatif. — Traduction de M. de Sacy.

2. *Ph-t-ah* = *ahi*, *agny*. La plus ancienne divinité des premiers temps védiques. L'origine septentrionale du culte du feu est, ce nous semble, indiscutable.

de captifs s'étaient épuisés pendant de longues années à extraire des carrières du Mokattan, et à transporter au delà du fleuve; de plus, en témoignage de sa reconnaissance et de sa piété, il avait fait placer devant les pylones du sanctuaire, et dans l'attitude de la contemplation religieuse, les statues monolithes de sa femme, de ses enfants et la sienne. Eh bien ! dans ces lieux, où temples, divinités, adorateurs sont plongés dans le même sommeil, et livrent aujourd'hui au vent du désert une même poussière, un colosse renversé, jeté loin de sa base, avec laquelle il dut mesurer jadis près de quinze mètres de hauteur, surmonte encore, de toute l'épaisseur de ses membres mutilés, le niveau général de la plaine : dernière épave des grands jours de Memphis ! A ses insignes guerriers, à la finesse de ses traits, au nom de Ramsès gravé sur les ornements de sa poitrine et sur l'agrafe de sa ceinture, on ne peut méconnaître en lui l'image du conquérant, celle-là même dont parlent Hérodote et Diodore, et qu'admira Abdallatif.



Pylones et portique d'un grand temple. — Restauration donnée par la commission d'Egypte.

IV

Cent cinquante lieues de navigation, en remontant les méandres du Nil, à travers le sol le plus riche et le plus peuplé qui fût jamais, le long d'une double ligne de bourgs et de cités, conduisaient de la ville de Phtah à celle d'Ammon.

Par la latitude du 25° 34′, le Nil, qui depuis son entrée en Égypte se dirige entre le nord et le nord-ouest, se replie tout à coup sur lui-même, et court pendant quelques myriamètres à l'est-nord-est du monde, comme s'il voulait se frayer un chemin vers la mer la plus voisine. Dans cet espace, la vallée du fleuve, évasée en ovale comme un cirque immense entre ses deux chaînes parallèles, présente un de ces sites qui semblent prédestinés par la nature à recevoir les grands établissements des hommes.

C'est le point de convergence des lignes du commerce de l'Afrique et de l'Arabie, des routes les plus directes du Soudan par les Oasis, et de l'Ha-

besh par les plateaux nubiens; c'est le débouché des ouadays qui mènent à la mer Rouge, et qui conduisaient jadis aux mines d'or, de cuivre et d'émeraudes de la Troglodyte; c'est là que « *No-Ammon était assise entre les canaux, ayant pour remparts les eaux des eaux.*

« Là cette tutrice des nations s'appuyait dans sa force sur l'Éthiopie comme sur l'Égypte, et avait pour défenseurs les fils de la Lybie et ceux de Phut le sans bornes[1]. »

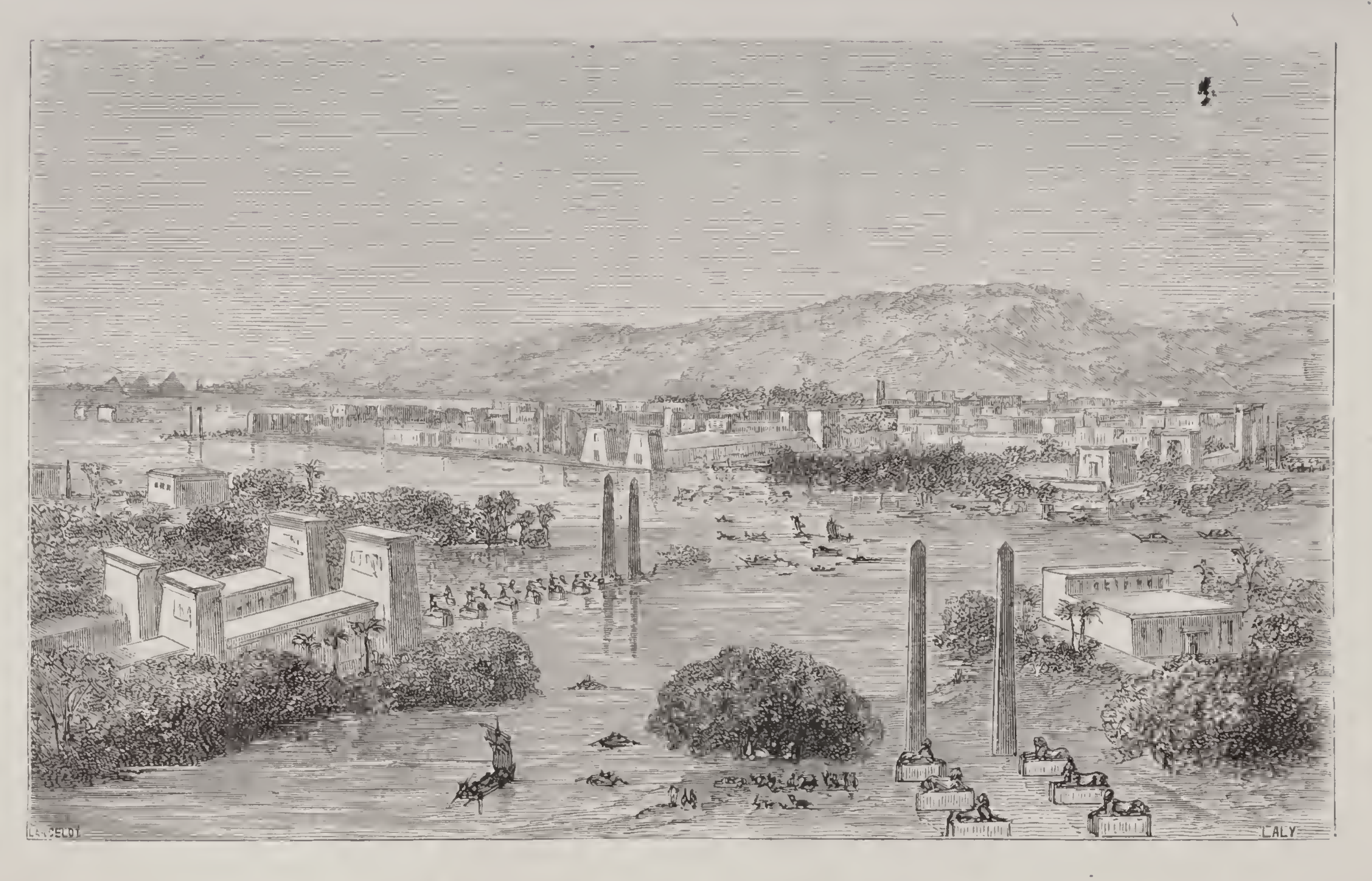
Là gisent aujourd'hui ses membres épars.

V

Lorsque, remontant du nord, on vient à atteindre le saillant de la chaîne lybique qui clôt de ce côté la plaine thébaine, on voit tout à coup se dérouler devant soi un des plus grands spectacles que l'homme puisse contempler ici-bas.

Une surface mélangée de terre et de sable, pres-

1. Prophète Nahum, ch. III, v. 8 et 9.



Vue de Thèbes (restaurée) pendant l'inondation.

que aussi vaste que l'aréa moderne de Paris, traversée par un fleuve dont la largeur, à l'époque de son plus bas étiage, est encore le triple de celle de la Seine au pont de Saint-Cloud, déroule, sous un ciel embrasé, ses larges ondulations, jonchées de fûts de colonnes, de blocs de granit, de pans de murs dont les éboulements ont formé des collines, de colosses mutilés, de sphinx et de béliers géants, décapités pour la plupart : — emblèmes des rois et des dieux des vieux âges!

Quatre énormes massifs, espacés sur ce champ de ruines, et contenant comme en faisceaux la collection de tous ces types rudimentaires ou ornateurs de l'architecture égyptienne, semblent avoir été, à des époques successives, les centres de l'antique métropole. D'après les appellations des misérables hameaux modernes qui s'abritent sous leur ombre, et en allant du nord au midi, ce sont Gournah et Médinet-About à l'occident du fleuve, Karnac et Louqsor à l'orient. Le premier de ces groupes contient les monuments commémoratifs élevés à Ramsès Ier par Séti, et à celui-ci par son glorieux fils ; le second, qui porte des traces qui remontent jusqu'à Toutmès III, fut réédifié sur un plan gigantesque par Ramsès-Hikpoun (*haq-an*), et forma la résidence des Pharaons de la vingtième dynastie.

Les édifices principaux de Louqsor, fondés par Horus (*Horemheb*), furent achevés par Meïamoun, auquel ils durent notamment les deux grands pylones qui regardent le Nil, ainsi que les deux obélisques cités par Diodore, et dont le plus petit orne aujourd'hui la principale place de Paris. Enfin les constructions de Karnac, qui renfermaient le premier temple de l'empire égyptien, le sanctuaire révéré d'Ammon-Ra, datent des rois expulseurs des Hyksos; elles ont gardé les empreintes de leurs successeurs les plus renommés, et, par-dessus tout, le cachet grandiose de Séti et de Meïamoun.

A ces éléments généraux du plan de Thèbes il faut ajouter les arasements indescriptibles de temples et de palais sans nom, les canaux comblés, les quais de granit minés par le Nil, ou croulant dans les sables, et les trois avenues de sphinx aboutissant aux pylones de Karnac et dont l'une n'a pas moins d'une demi-lieue de longueur. Puis si l'on se représente, entre Gournah et Médinet-Abou, entre le fleuve et la montagne, le sol d'une longue série de terrasses factices, noyées de nos jours à chaque inondation, où des milliers de tronçons de colonnes, d'éclats de chapiteaux, de fragments de monolithes et enfin les deux colosses, si célèbres jadis sous le nom de Memnon, marquent l'emplacement



Colosses d'Aménoph III, dits de Memnon (restaurés).

du temple-palais d'Aménoph III et de ce Ramesséum, qui semble avoir été la demeure favorite de Meïamoun ; si en outre, du côté de l'occident, on donne à ce tableau mélancolique, pour bordure digne de lui, les parois à pic de la chaîne lybique, percée comme les flancs d'un navire immense, de galeries superposées où dorment les générations qui pendant plus de deux mille ans se sont succédé dans No-Ammon, l'on aura une idée bien imparfaite encore des restes puissants de cette cité, tels qu'on les contemple du haut de l'escarpement d'où leur aspect inattendu arracha, à la fin du siècle dernier, de longs applaudissements de surprise et d'admiration aux Français de l'armée d'Orient.

VI

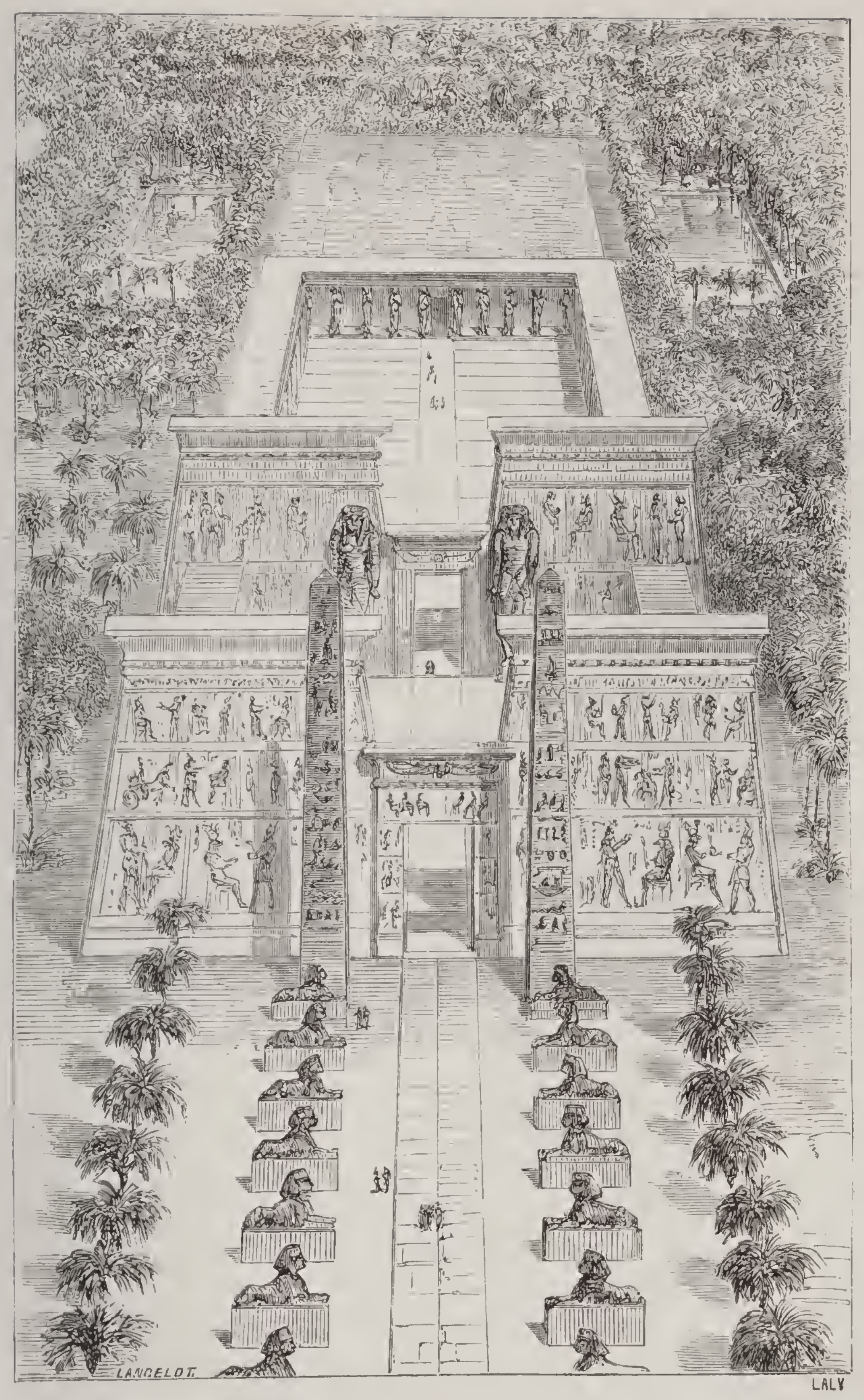
« Thèbes, a dit l'un d'eux, dans le livre monumental où ils ont consigné leurs impressions, Thèbes, la première ville du monde au temps d'Homère, en est encore aujourd'hui la plus éton-

nante. On se croit dans un songe quand on contemple l'immensité de ses ruines, la grandeur, la majesté de ses édifices et les restes innombrables de son antique magnificence[1] ! »

Pour émouvoir à ce point, du fond de son cercueil, des hommes que des luttes sans pareilles, l'étude aimée de l'antiquité et la conquête récente de l'Italie avaient imprégnés du sentiment du grand et du beau, qu'était donc Thèbes quand la vie animait ce corps immense et en harmonisait l'ensemble ?

Qu'était Thèbes au temps où, partageant la plénitude de gloire et de puissance de ses chefs, cette ville voyait de tous les points de l'horizon des ghrazies triomphantes et des caravanes de trafiquants amener dans son sein les richesses des nations ; au temps où le noir indigène du Soudan oriental et le représentant des hordes vaincues du couchant de l'Asie, l'Hymiarite venu de la terre de l'encens et le Pélasge tatoué des bords de l'Hellespont, l'opulent marchand des côtes phéniciennes, le pêcheur de perles des mers Érythrées, le Rotenou fils d'Assour, à la robe traînante, et l'humble Ben-Héber des plaines de Gessen, se rencontraient annuellement

1. Rosières. — *Description de l'Égypte.* — *L'ancienne Thèbes.*



Vue cavalière d'un temple-palais de Thèbes (restauré d'après les monuments).

au pied du trône de Meïamoun, pour y déposer en tributs la rançon de leurs clans ou de leurs patries? Qu'était Thèbes, alors que ses temples-palais, édifiés, embellis par douze générations de rois, rivalisaient encore entre eux de splendeur et d'éclat, avaient pour ceintures de frais bocages de palmiers et de mimoses, se paraient des teintes variées de parterres savamment dessinés, et miraient dans l'onde azurée de vastes bassins de marbre ou de porphyre les lignes pures et sévères de leur majestueuse architecture; alors que parmi des flots de lumière, sous les rayons d'un soleil sans égal, étincelaient aux regards les bas-reliefs vivement coloriés des pylones de granit, les inscriptions des obélisques roses, les têtes géantes des sphinx et des colosses; et que chaque Égyptien pouvait contempler dans les unes les grandes pages du passé de la patrie, et révérer dans les autres les traits connus des pères, des héros, des dieux de sa race?... Nulle voix aujourd'hui ne saurait le dire, nul pinceau le retracer exactement, et la pensée même, plongeant à travers les couches entassées des siècles, n'en peut entrevoir qu'une vague et impuissante image.

VII

Bien plus, pour ne pas se laisser entraîner à de graves erreurs dans l'appréciation de cette image, il faut se dépouiller de toute idée préconçue d'après le tracé d'une capitale moderne. Il ne faut pas oublier que le niveau qui plane aujourd'hui sur les sociétés, abaisse leurs hautes sommités, élève leurs couches inférieures, n'était ni prévu ni même rêvé à l'époque de la grandeur de Thèbes ; et que, de cette ignorance absolue des conditions virtuelles d'un avenir hors de vue, dérivait la sanction même des inégalités sociales, avec celle de toutes les formes dont la triste logique de l'esprit humain les revêtait dans l'ordre matériel comme dans l'ordre moral.

Les habitations des hommes étaient donc assujetties à la même loi qui proclamait le monarque *fils* des dieux, et qui faisait des prêtres les interprètes inspirés de ceux-ci. Autour des demeures sacrées, édifiées en matériaux éternels, cimentées



Demeure d'un Égyptien de haut rang (restaurée d'après les peintures murales).

de la sueur et du sang de générations entières d'esclaves, se groupaient, de par cette loi et dans des intervalles plus ou moins espacés par des champs en culture, les constructions luxueuses, mais sans grandeur et sans durée, des fonctionnaires principaux de l'empire, — les ateliers et les magasins en briques du commerçant, — la hutte du fellah, faite de terre battue et de roseaux, et le bouge de fange, où le captif noir, rouge ou blanc, sur le fumier des troupeaux confiés à sa garde, pansait les stigmates sanglants imprimés à son corps nu par le bâton du maître, puis cherchait dans le sommeil une vision de sa terre natale et de sa famille en deuil.

Naga et Méroé, Babel et Ninive, les villes primitives des bassins de l'Oxus, du Sind et du Gange ; plus tard, dans l'Occident, les cités des Étrusques ; bien plus tard encore celles que les Toltèques et les Aymaras bâtirent sur les plateaux des Andes, et les émigrés de l'Inde dans les forêts de l'Indo-Chine ; toutes les métropoles enfin que les hommes érigèrent pendant leur passage du deuxième au troisième âge social, ont été construites d'après ce principe.

VIII

A l'époque de Diodore, le sens historique de cette grande période égyptienne était déjà perdu pour les Grecs, si même ils l'avaient jamais possédé. L'historien de Stagyre nous a laissé, d'un monument de la métropole des Pharaons, une description qui est restée une énigme indéchiffrable jusqu'au jour où Champollion prouva l'identité de ce monument avec le Ramesséum de la rive gauche de Thèbes.

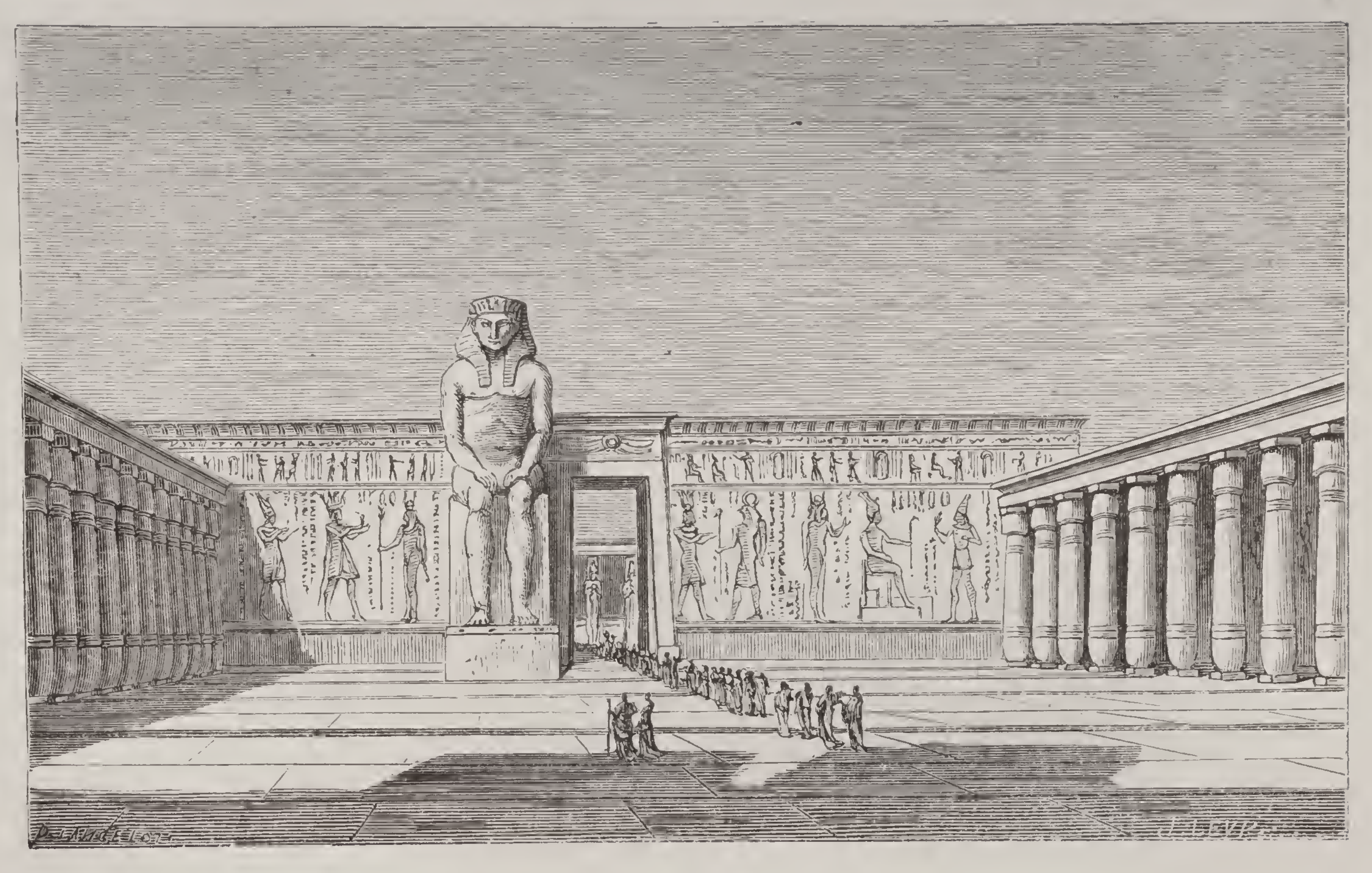
« A dix stades des premiers tombeaux où, selon la tradition, sont ensevelies les reines de Thèbes, il y avait, » dit Diodore, « le tombeau du roi Osymandias. A son entrée, s'élevait un pylone en pierre marbrée; sa largeur était de deux plèthres, et sa hauteur de quarante-cinq coudées. Après l'avoir traversé, on entrait dans un péristyle carré, dont chaque côté était de quatre plèthres; au lieu de colonnes il était soutenu par des animaux monolithes de seize coudées de hauteur, et sculptés

à la façon ancienne; tout le plafond, d'une seule pierre, était parsemé d'étoiles d'or sur un fond d'azur. A la suite de ce péristyle venaient une seconde entrée et un pylone semblable au premier, mais orné de sculptures variées d'un travail plus parfait. A côté de ce second portique s'élevaient trois statues, chacune sculptée dans un seul bloc de la pierre dure et colorée de Syène. L'une, représentant un personnage assis, était la plus grande de toutes les statues d'Égypte; les deux autres, placées près de ses genoux, l'une à droite, l'autre à gauche, étaient celles de la mère et de la fille, et n'approchaient pas de la première en grandeur. Cet ouvrage était non-seulement mémorable par ses dimensions, mais il était digne d'admiration sous le rapport de l'art et de la nature de la pierre, qui, malgré son volume, ne laissait voir aucune fissure ni tache. On y lisait l'inscription suivante : *Je suis Osymandyas, roi des rois; si quelqu'un veut savoir qui je suis et où je repose, qu'il surpasse une de mes œuvres*. Il y avait aussi une autre statue monolythe, représentant séparément la mère de ce roi, haute de vingt coudées, portant trois diadèmes sur la tête, pour indiquer qu'elle avait été fille, femme et mère de rois. Après le second pylone, on trouvait un autre péristyle plus remarquable que le premier; il était orné de di-

verses sculptures figurant la guerre que ce roi avait soutenue contre les Bactriens révoltés. Il avait marché contre eux à la tête de quatre cent mille hommes de pied, et de vingt mille cavaliers, après avoir partagé toute son armée en quatre corps, commandés par les princes ses fils.

« Sur le premier mur de ce péristyle était représenté Osymandias, assiégeant une forteresse entourée d'un fleuve, s'exposant aux coups des ennemis, et accompagné d'un lion terrible qui lui servait d'auxiliaire dans les combats. Parmi ceux qui expliquent ces sculptures, les uns disent que c'était un lion véritable, apprivoisé, nourri des mains du roi, et habitué à attaquer et à poursuivre avec lui ses ennemis; les autres soutiennent que ce roi, renommé entre tous par sa vaillance et sa force, a voulu faire son propre éloge, en symbolisant ses qualités par l'image d'un lion.... Enfin à l'extrémité du monument se trouvait, au milieu d'une série d'appartements, la bibliothèque sacrée, désignée par cette inscription : *Officine de l'âme.* »

Au commencement de ce siècle Volney avait déjà déclaré, avec l'intuition du génie, que tous ces détails désignaient trop clairement Sésostris pour qu'on vît dans le nom donné par l'historien grec autre chose qu'un surnom épithétique. Vingt ans



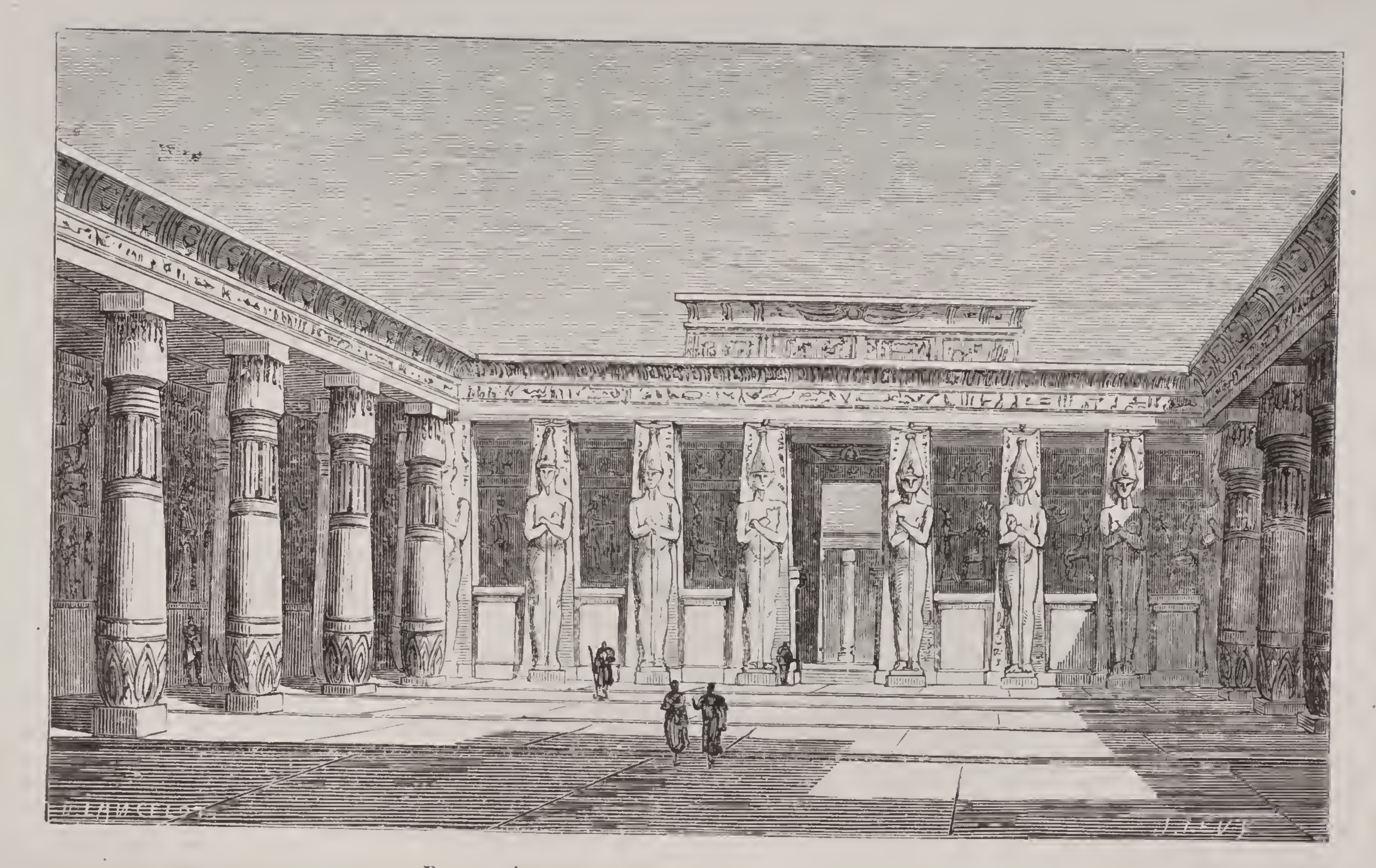
Ramesséum. — Salle du colosse.

plus tard Champollion, appliquant la description de Diodore aux ruines du Ramesséum, recomposa avec leurs débris, si frustes qu'ils soient, le prétendu tombeau d'Osymandias. Aux dimensions près, exagérées comme toujours par la classique antiquité, il retrouva tout : les doubles pylones, la cour du colosse ; les énormes fragments de celui-ci qui devait mesurer jadis treize mètres de hauteur ; la salle des cariatides, les galeries, les colonnades donnant accès aux appartements de l'intérieur, et même la bibliothèque avec sa voûte d'outremer, constellée d'étoiles d'or, et décorée d'un tableau astronomique ; enfin il put constater dans les peintures murales une grande concordance avec le poëme de Pen-ta-our et déchiffrer sur plusieurs légendes dédicatoires au grand Dieu Ammon-ra, ces mots caractéristiques : habitation de Ramsès-Meïamoun dans l'Oph de Thèbes [1].

1. Les restaurations publiées par la grande commission d'Égypte nous permettent d'offrir à nos lecteurs différents aspects de ce monument, le plus beau, peut-être, dont s'enorgueillit Thèbes à l'époque de sa grandeur, et l'un des plus délabrés que contienne aujourd'hui son enceinte de ruines.

IX

Aux expéditions lointaines de ses guerriers, à des communications plus ou moins forcées avec les autres groupes de la race humaine, l'Égypte ne dut pas seulement une accumulation de forces et de richesses, une plus active impulsion vers les arts, le commerce et l'industrie; M. de Rougé, dont nous ne saurions trop invoquer ici l'autorité, a prouvé qu'un grand développement intellectuel, une sorte de cycle littéraire, avait été comme la conséquence naturelle de la gloire des armes et de l'extension de la puissance égyptienne sur le monde. Ni le poëme, ni la personnalité de Pen-ta-our ne sont des phénomènes isolés de cette époque. Les papyrus exhumés des tombeaux contiennent de nombreux et remarquables fragments de cette littérature, florissante à la cour des Pharaons plus de quinze siècles avant notre ère; ils nous ont même conservé les noms d'auteurs égyptiens, vivant au-



Ramesséum. — Salle des cariatides.

tour de Ramsès, ou de ses successeurs immédiats et dont les compositions théologiques, philosophiques, historiques, romanesques ou poétiques, propagées et multipliées par les officines calligraphiques, ou colléges de scribes, ne furent ni sans retentissement parmi leurs contemporains, ni sans influence sur le courant général de l'esprit humain. Ce mouvement ascensionnel de l'intelligence sur les bords du Nil semble correspondre dans le temps, au travail de même nature qui signala sur les bords de l'Indus et du Gange supérieur l'âge héroïque des tribus Aryanes de langue sanskrite. L'Asie antérieure avait sans doute aussi, dès lors, ses écrivains et ses artistes. Mais la domination égyptienne s'exerça dans cette région pendant trop de siècles pour que les mœurs, les institutions, les croyances n'y aient pas gardé l'empreinte profonde du cachet des conquérants. Ainsi, le style des plus anciennes inscriptions cunéiformes diffère peu de celui des hiéroglyphes gravés et des papyrus égyptiens. Bien plus, une stèle, trouvée dans les ruines d'un temple thébain, véritable *ex voto* de ces temps éloignés, nous montre un souverain d'au delà du Tigre, beau-père et vassal d'un Pharaon de la vingtième dynastie, envoyant une ambassade solennelle à son gendre pour

en obtenir la cession temporaire ou le prêt d'une idole égyptienne en renom qui pût exorciser une de ses filles, possédée d'un esprit malin.

« Quatre siècles de relations de paix ou de guerre avaient multiplié les rapports intimes entre les Égyptiens et les nations asiatiques. Les uns faisaient des voyages en Mésopotamie : c'étaient des officiers envoyés par le prince pour gouverner les provinces, surveiller les stations établies et commander les garnisons mises dans les places fortes. Les autres venaient jusqu'en Égypte, soit pour faire le commerce, soit pour consulter les médecins égyptiens, dont le savoir était déjà renommé, probablement les magiciens qui luttèrent avec Moïse. Les coupes de métal trouvées dans les ruines assyriennes sont couvertes de symboles égyptiens, et les rois de Tyr portaient un diadème calqué sur le pschent des Pharaons.

« Nous retrouvons aussi l'influence des formes littéraires usitées en Égypte chez un peuple dont les premiers pas excitent partout un vif intérêt. La Bible nous montre, à cette époque, les fils de Jacob, dont la protection divine avait fait une nation nouvelle, épuisant leurs forces à construire dans le Delta une ville à laquelle le livre saint donne le nom de Ramsès. Souvent mentionnée dans nos papyrus, cette



Esclaves, sous la 18e dynastie, fabriquant de la brique.

place y porte le nom de Ramsès-Meïamoun, et les cartouches (une statue même) du grand conquérant se sont retrouvés dans ses ruines. Ramsès II fut donc le persécuteur de la famille israélite, dont le nombre croissant devenait un sujet d'alarmes pour sa politique. Ce roi ne pouvait oublier qu'à plusieurs reprises les peuples nomades de l'Asie, remplissant la basse Égypte, en avaient expulsé les Pharaons.

« C'est alors que Moïse, sauvé par la fille du souverain, fut élevé dans son palais et instruit dans toutes les sciences de l'Égypte. La concordance des époques et les particularités du récit ne permettent pas d'attribuer ces événements à un autre Pharaon. Ramsès est le seul qui, par son règne de soixante-huit ans, présente le temps nécessaire pour la longue retraite de Moïse dans les solitudes de l'Arabie. Le livre de l'*Exode* nous apprend, en effet, que le roi dont Moïse avait excité la colère, *mourut après un très-long temps*, et qu'alors seulement le prophète osa revenir en Égypte....

« Moïse fut donc élevé dans un pays qui avait porté à un très-haut degré les arts et l'industrie, et dans un moment où sa littérature jetait un plus vif éclat. Il est facile de reconnaître, dans les textes égyptiens, la coupe particulière des versets et le paral-

lélisme des idées ou des expressions qui forment le caractère spécial des poésies hébraïques; les premiers écrivains sacrés ont même emprunté directement aux hiérogrammates des expressions dont l'énergie et la beauté ont été depuis longtemps admirées, et ce n'est pas une médiocre gloire pour le poëte Pen-ta-our et pour les autres lettrés réunis à la cour de Ramsès-Meïamoun que d'avoir eu la plus grande part dans l'éducation littéraire du législateur des Hébreux[1]. »

X

Avant d'aller plus loin, nous devons faire remarquer que la politique cruelle, déployée par Ramsès à l'égard des Hébreux, ne lui appartient pas en propre. Elle avait été celle de tous ses prédécesseurs. Une peinture très-curieuse, découverte à Thèbes, sur les parois d'une chapelle funéraire, attribuée à Thoutmès III, nous montre des prison-

1. Vicomte E. de Rougé, mémoire cité.



Captifs bâtissant un temple, d'après une peinture murale. (18e dynastie.)

niers de guerre occupés à pétrir la terre, à mouler des briques et à construire les murailles d'un temple d'Ammon, sous la surveillance d'intendants ou *gardes-chiourmes* égyptiens armés de bâtons. Les inscriptions nous apprennent que ces *forçats* « sont des captifs pris par Sa Sainteté pour tra- « vailler au temple de son père Ammon. » Reproduite par la gravure, cette scène ne semble-t-elle pas comme une illustration de ce passage de l'Exode : « Et les Égyptiens faisaient servir les « enfants d'Israël avec rigueur, tellement qu'ils « leur rendirent la vie amère par une dure servi- « tude, en les obligeant à faire du mortier, des « briques et toute sorte d'ouvrage qui se fait aux « champs[1] ? »

L'histoire peut apporter à l'appui du texte biblique un témoignage encore plus formel que le précédent. On lit sur le verso d'un papyrus hiératique, malheureusement très-mutilé, mais qui peut être rapporté à la dix-neuvième dynastie, ces lignes caractéristiques : « .... Que pendant douze ans, ces « hommes chargés de la fabrication des briques « soient maintenus et surveillés dans les ateliers, « de manière qu'ils livrent exactement le nombre

1. Exode, ch. 1er, v.

« de briques qu'ils sont tenus de faire, *sans trêve et « sans repos !* » (Papyrus de la collection Anastasi, n° 3, page 3.)

L'exploitation du vaincu et de l'esclave, poussée jusqu'à ses dernières limites, — la mutilation et la mort, — était *le droit des gens* d'un âge historique, qui n'a pris fin chez les peuples les plus civilisés qu'après l'avénement et le triomphe du christianisme : droit des gens dont, bien longtemps après Ramsès, les monarques assyriens, les républiques doriennes de la Grèce et le patriciat romain devaient faire des applications bien autrement sauvages, et qui, à l'heure où nous écrivons, enlace encore de ses racines vivaces la moitié orientale de l'Europe moderne et toutes les contrées soumises aux *tard-venus* de la barbarie nomade.

XI

A Thèbes, comme dans toutes les grandes cités de la vallée du Nil, les édifices sacrés renfermaient

dans leur enceinte, entre le pronaos et le sanctuaire des dieux, une vaste salle qui, des nombreuses colonnes, supports de son massif plafond de granit sculpté et colorié, reçut des Grecs le nom d'hypostyle. Celle que Séti I[er] fit construire dans le temple de Karnac est célèbre entre toutes par ses dimensions (cent mètres sur cinquante) et ses cent trente-quatre colonnes encore debout, dont une douzaine soutenaient la partie centrale du plafond, à soixante-dix pieds du sol, sur des chapiteaux de vingt mètres de circonférence. Les dimensions de ces salles, à défaut d'autres indices, témoigneraient de leur destination. A l'ombre de ces forêts de colonnes, où des jours ménagés dans le haut des corniches, des fenêtres taillées en plein granit, ne laissaient pénétrer qu'une chaleur mitigée, et qu'autant de lumière qu'il en fallait pour éclairer les reliefs et le coloris des grandes scènes murales, le monarque, siégeant sur un trône splendide, entre les souvenirs de ses ancêtres et les images de ses dieux, présidait les réunions du sacerdoce et des hauts dignitaires de l'empire, donnait audience aux envoyés des peuples étrangers, aux députations des provinces vassales ou des nomes, jugeait en dernier ressort les différends des cités ou des particuliers, écoutait les réclamations de ses peuples ou le cri de

leurs besoins, tenait enfin les grands jours de la royauté.

Des scribes, fonctionnaires fort occupés, dont la savante corporation se recrutait dans les collèges de prêtres, dressaient, séance tenante, les procès-verbaux de ces assises du pouvoir absolu; plus tard, lorsque l'importance du sujet traité l'exigeait, la série de tous les ordres, de toutes les mesures administratives qui s'y rattachaient était récapitulée sur une stèle monumentale, destinée à rappeler aux populations intéressées la vigilance et la sollicitude du prince. Et certes, ces *pierres de témoignage*, venues jusqu'à nous, ne sont pas les moins instructifs des monuments qui mettront la science moderne à même de reconstituer la véritable histoire des temps égyptiens, dont, plus fidèlement que les autres peut-être, ils représentent l'aspect réel, les traits caractéristiques, la vie intime.

C'est à ce titre que nous ne croyons pas pouvoir omettre dans cette étude sur Ramsès et son époque quelques passages d'un document de ce genre, datant du commencement du règne de ce prince. Nous les empruntons aux interprétations conférées de l'orientaliste anglais Birch et de notre docte compatriote M. Lenormand.

Salle hypostyle d'un grand temple.

XII

« .... Lorsqu'il eut dompté la terre d'Éthiopie, foulé les Lybiens sous ses sandales, et enraciné son sceptre au milieu d'eux; après que la terreur eut dompté Wentnowre et les Akars, le dieu vivant et vivificateur, le représentant de Seth et d'Ammon, le roi soleil, gardien de la vérité, approuvé de Phra, le directeur et le défenseur de la terre de Kémi, l'enfant des dieux, le chéri d'Ammon, Ramsès, vivificateur éternel, descendit à Memphis, pour accomplir, envers la triade divine de cette ville, des cérémonies d'actions de grâces.

« Le vingt-quatrième jour du mois de paoni, l'an trois de son règne, comme il était assis sur son trône de l'or le plus pur, et que, la tête ornée de deux plumes d'autruche, symbole de la justice, il faisait enregistrer sous ses yeux les noms des contrées d'où l'on tirait de l'or, et donnait des ordres pour que les routes privées d'eau qui y conduisaient

fussent munies de puits jaillissants, on vint à citer entre autres le pays d'Okaou, contrée où l'or abondait, mais dont la route était absolument dénuée d'eau. On fit part à Sa Majesté des doléances des ouvriers employés à l'extraction et au lavage du minerai, et dont plusieurs avaient péri de soif sur ce chemin, avec les ânes qu'ils y conduisaient. La situation était telle qu'elle ne pouvait se prolonger plus longtemps sans entraîner l'abandon de cette riche exploitation.

« En ce moment, l'officier du palais chargé d'amener les étrangers au pied du trône, prenant la parole, annonça à Ramsès que les chefs mêmes du pays d'Okaou étaient présents, attendant humblement la faveur d'une audience :

« Les voici, ô roi, les bras élevés vers ton trône, « s'approchant avec respect pour contempler tes « traits sacrés, pour t'exposer l'état déplorable de « leur pays, et solliciter de ta toute-puissance d'y « mettre un terme. »

« Et la parole étant donnée aux chefs d'Okaou, ils ont dit :

« Ta puissance n'a pas de bornes, elle est comme « celle de Mandou et d'Ammon, dont tu es le dépo- « sitaire ici-bas : si tu commandais à la nuit, la lu- « mière se ferait aussitôt. Nous venons donc en

« toute hâte implorer Ta Majesté en faveur de ces « mines d'or, puisque c'est elle qui brille à présent « sur le trône du monde. Tu ne repousseras pas nos « prières, toi qui n'as qu'à dire à la source du ro- « cher de jaillir pour voir paraître, à ta voix, l'a- « bîme des eaux du ciel ; car tu es le soleil *fait chair*, « dont tous les ordres sont remplis, toutes les paro- « les obéies, ô toi, notre seigneur et notre maître !... »

« Ainsi dirent les chefs d'Okaou ; puis un grand dignitaire, le second de l'empire, le vice-roi d'Éthiopie, vint prêter à leur demande l'appui de son opinion.

« Il n'est que trop vrai, dit le royal fils de Koush, « dans leur pays l'herbe est brûlée depuis le règne « des dieux, et tous les Pharaons tes prédécesseurs « ont désiré qu'un puits fût creusé sur le parcours « du chemin qui y conduit ; mais ils l'ont désiré en « vain. Par les commandements de Séti, de glorieuse « mémoire, on a cherché jusqu'à la profondeur de « cent vingt coudées la nappe d'eau destinée à ar- « roser le sol ; elle n'en a pas atteint la surface. Mais « toi, si tu disais à Hapi-Mooû, ton père et le père « des dieux : *Fais que l'eau recouvre la face du dé-* « *sert !* il en serait de cela comme de toutes tes pa- « roles, de tous tes ordres qui s'accomplissent en « notre présence. S'ils s'effectuent instantanément,

« n'est-ce pas parce que tu es cher aux dieux tes
« ancêtres, par-dessus tous les monarques qui ont
« régné depuis le soleil?... »

« Au royal fils de Koush, aux chefs du pays d'Okaou, Ramsès répondit : « Votre demande est
« juste; ainsi que vous le dites, il n'y a point eu de
« puits creusé sur cette route depuis le règne des
« dieux. En conséquence, *je veux* qu'un puits y soit
« exécuté, qui y déverse l'eau sans interruption,
« comme si elle jaillissait du sein inépuisable du
« Nil. Les dieux, qui me comblent de leurs bien-
« faits et qui ont inondé mon cœur de joie, m'as-
« sisteront encore dans cette circonstance. Sous
« leurs auspices tutélaires, je proclame donc l'ordre
« de percer un puits jaillissant, dans une des stations
« intermédiaires du chemin qui va du Nil à Okaou.
« Que cet ordre, transcrit par les grammates de
« service, soit reproduit et publié par les soins du
« chef des écritures, dans ma double demeure de
« lumière, et qu'une copie en soit remise au royal
« fils de ma terre de Koush, qui demeure chargé
« de son exécution. »

« Et le prince de Nubie, *surintendant de la terre de Koush*, ayant réuni les ouvriers nécessaires, a repris les travaux commencés sous Séti, et les a fait poursuivre avec tant d'activité, *que rien de semblable n'a-*

vait été fait depuis qu'il y a des rois en Égypte. Aux éboulements du sol, à l'infiltration des sables dans le tube du puits, on a opposé avec succès des parois serrées de roseaux, tressés en nattes ou entrelacés en fascines[1]; si bien qu'après un certain temps le vice-roi a pu mander à Meïamoun que l'eau jaillissait de quatre coudées au-dessus du sol, mais que pour l'élever à douze, ainsi que Sa Majesté l'avait ordonné de sa propre bouche, l'envoi d'un ouvrier habile était encore indispensable.... Peu après, la parole souveraine de Ramsès a eu son plein effet : « Le roi des eaux a exaucé celui de la terre, le puits est heureusement terminé, et de son orifice des flots abondants jaillissent, et vont au loin féconder la surface du désert et abreuver le voyageur altéré. » Par un dernier décret, Ramsès, ami d'Ammon, a voulu que cet ouvrage d'utilité publique portât son nom, et qu'une stèle commémorative de ces actes fût placée dans l'enceinte du temple élevé à Toth Trismégiste (*surintendant céleste de la Nubie pour les dieux suprêmes*), sur la rive droite du Nil, vis-à-vis

1. Nous donnons cette interprétation sous notre propre responsabilité; elle semble indiquée par M. Lenormand. Quant à M. Birch, le texte lui semble ici faire allusion à des oiseaux aquatiques se jouant dans les roseaux.

la ville de Pselkis. Et c'est là, à l'entrée du ouaday, qui mène du fleuve au canton moderne d'Olaki, qu'elle a été retrouvée de nos jours.

XIII

L'appellation de terre de Koush, qui, devant les envahissements graduels des rameaux jaunes ou rouges du tronc humain, avait reculé des plaines méridionales de l'Asie jusque dans le haut bassin du Nil, descendait encore au temps de Meïamoun des hauteurs inconnues de l'Afrique jusqu'aux cataractes de Syène, couvrant ainsi tout ce que les Grecs ont depuis nommé Éthiopie, et les modernes Sennaar et Nubie. L'importance de ces provinces dans la monarchie des Ramsès était telle, que le titre de leur surintendant ou vice-roi paraît avoir été, sous plusieurs dynasties, l'un des premiers que revêtait en naissant l'héritier présomptif de l'empire, et une longue communauté d'intérêts et de gloire les avait tellement liées à l'Égypte qu'il n'a pas échappé à

Champollion que les Pharaons, pleins de confiance dans les indigènes de l'Éthiopie, leur abandonnaient tous les emplois administratifs, et jusqu'au commandement des troupes de ce pays. Le savant égyptologue a cité et déchiffré à l'appui de son assertion un grand nombre d'inscriptions encore existantes entre la première et la seconde cataracte[1].

Meïamoun, dont cette contrée paraît avoir été l'apanage du vivant de son père Séti, semble aussi, à en juger par les monuments dont il la dota, lui avoir conservé une affection toute particulière durant le cours de sa longue existence.

En effet, depuis Philæ jusqu'au mont Barkal, à plus de deux cents lieues de Thèbes, à quatre cents de la Méditerranée, il est bien peu de ruines, de stèles, ou de temples souterrains qui ne gardent quelque souvenir, le cartouche, ou même les traits du grand Ramsès.

C'est aux arts graphiques, c'est à l'archéologie pure, qu'il appartient spécialement de retracer une à une toutes les étapes de ce long parcours ; mais ce n'est pas sortir du cercle borné de cette esquisse même, où l'on cherche à s'inspirer de la philoso-

1. Champollion le jeune, *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie*, p. 131.

phie de l'histoire, que de citer celles de ces localités dont l'examen peut profiter à l'étude des mœurs et des institutions antiques.

XIV

A Essebouah s'élevait un temple-palais dont l'avenue était formée par une double rangée de lions, symboles du courage à l'œil toujours ouvert. Elle aboutissait à deux magnifiques pylones, étayés par huit statues gigantesques de Ramsès. Un bas-relief représentant les quatorze filles de ce monarque fait penser que ce monument est d'une époque avancée de son règne et de sa vie. Il semble d'ailleurs avoir été bouleversé comme à plaisir à quelque époque de réaction sauvage ou d'invasion barbare, et les huit colosses renversés dans le sable font songer involontairement *aux Titans foudroyés*[1].

Dans le spéos, ou temple souterrain taillé dans

1. Ampère, *Correspondance d'Égypte et de Nubie*, 9e lettre.



Vue actuelle d'Ibrim.

les rochers de Derr par ordre du conquérant, on voit son image assise au fond du sanctuaire entre celles des trois grands ancêtres du Panthéon égyptien : Phtah, Ammon et Phra ; et les légendes des parois montrent le même Ramsès prenant part comme divinité à l'hommage religieux qu'il offre comme mortel, prêtre et dieu tout à la fois.

A Ibrim, qui, sous le nom de Primis, fut la borne de l'empire romain au temps de sa plus grande extension vers le sud, un autre spéos a été creusé en l'honneur du Pharaon et sous l'invocation de Toth et de Saté, les divinités locales, par les soins d'un *royal fils de Koush*, le même sans doute dont il est question dans la stèle relative au puits d'Okaou. Sur les parois ciselées et peintes du souterrain, « ce même personnage est représenté rendant ses respectueux hommages à Ramsès, à la tête de tous les fonctionnaires de son gouvernement. »

Champollion a fait remarquer que la seule présence de la femme du prince éthiopien, figurant dans cette cérémonie à côté de son mari et en avant de tous les autres fonctionnaires, constate une différence essentielle entre la civilisation égyptienne et celle du *reste de l'Orient*[1]. Si à cette dernière ex-

1. Champollion, *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie*, p. 141.

pression l'illustre hiérogrammate français eût substitué celle de *l'Orient moderne*, il se fût tenu plus près de l'exacte vérité. Ce que nous savons de l'Inde à l'époque du second Rama nous dispense d'insister sur ce point. Entre le sentiment exquis qui révéla à l'antique poëte Valmiki la fraîche et pure création de Sita, et celui qui porta Ramsès à construire tout à côté de l'édifice le plus commémoratif de sa vie, une sorte de chapelle votive à la Vénus égyptienne pour l'usage de *Nofré-Ari*, *la royale épouse qu'il aima*[1], n'y a-t-il pas comme un lien de contemporanéité ou d'origine?

On comprend que nous voulons parler du spéos d'Athor à Ibsamboul, *grotte de la pureté* et de l'amour, aux détails pleins d'intérêt et de charmes, où, depuis la façade gigantesque fouillée dans le rocher jusqu'aux ornements des piliers qui supportent la voûte des trois salles creusées dans ses flancs, jusqu'aux moindres décors des parois ciselées et enluminées, tout révèle comme une tendre et religieuse

1. Cette inscription est celle de la grande façade. « En revanche, dans la dédicace gravée sur l'architrave, dans l'intérieur du temple, à la suite de la légende ordinaire de Ramsès, on lit cette ligne dont les hiéroglyphes nous révèlent la tendresse de la reine pour Ramsès : *Sa royale épouse qui l'aime, Nofré-Ari, la grande mère, a construit cette demeure dans la grotte de la pureté.* » Ampère, *loc. cit.*

Le spéos d'Athor à Ibsamboul (façade restaurée).

association de pensée entre Ramsès et la belle compagne de sa jeunesse, tout porte l'empreinte d'un sentiment d'harmonie et d'égalité conjugale [1].

Lorsque, au temps de nos pères [2], le célèbre voyageur Burckhardt découvrit la façade de ce monument et mesura ses cariatides, hautes de trente-six pieds, il crut avoir touché à ce que l'art égyptien avait créé de plus grandiose. Quel ne fut donc pas son étonnement quand, au détour d'un angle de cette falaise de rocher, il se trouva en face de quatre colosses de dimension double, taillés dans une seconde montagne, élevant leur front ceint du pschent et leurs vastes épaules au-dessus de l'avalanche de sable que le vent de Lybie roule incessamment du haut de la paroi dont ils font partie, et qui semblaient attendre dans le silence du désert qu'un représentant de la civilisation moderne vînt les tirer de l'oubli où, depuis trente-deux siècles, la renommée les laissait dormir.

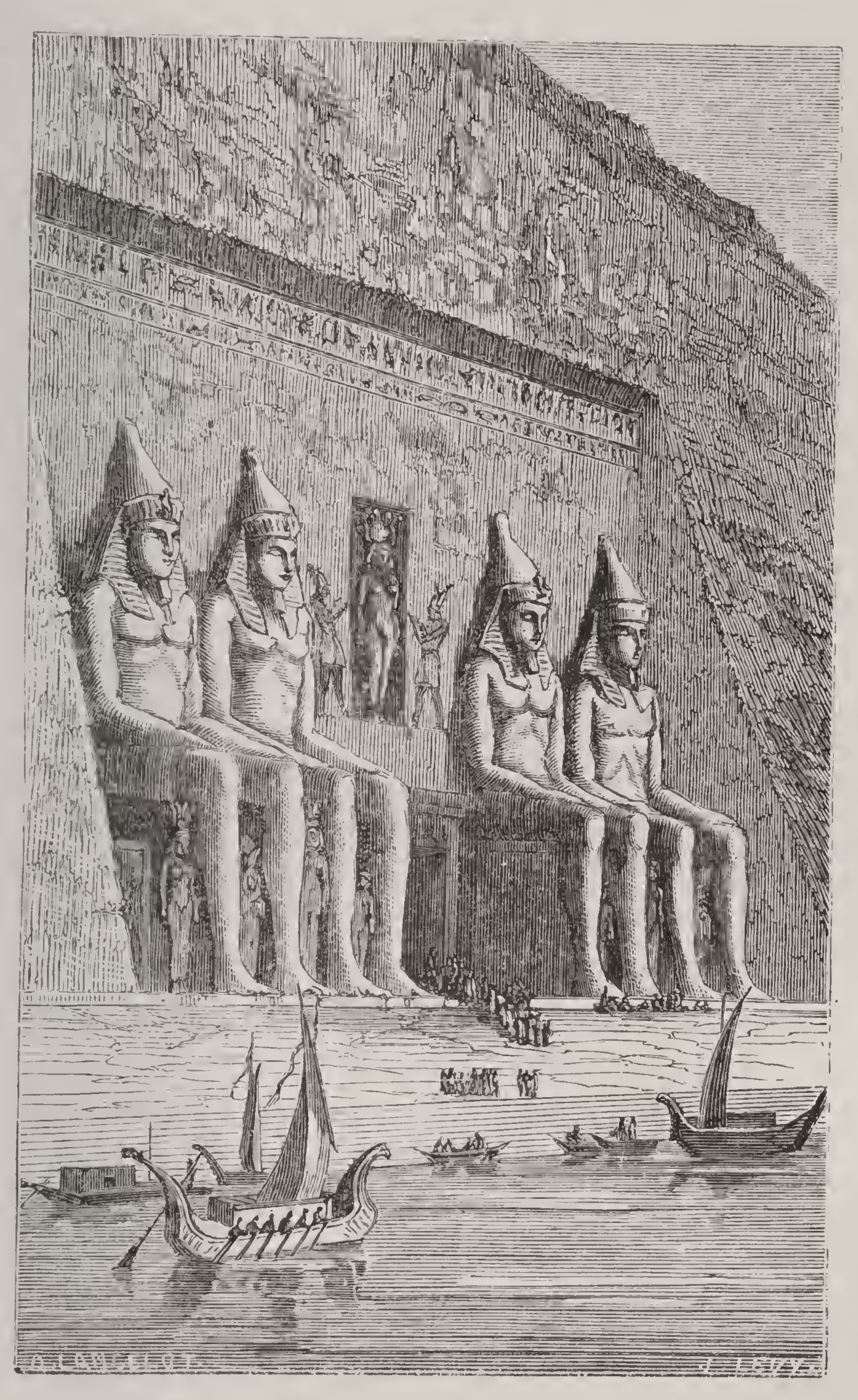
1. Ampère, *loc. cit*, — La reine est charmante, dit le voyageur, et l'on ne se lasse pas plus de retrouver partout son image, que le Pharaon ne s'est lassé de la reproduire.

2. En 1817. Voy. les *Voyages de Burckhardt*. Traduct. franç., tome Ier.

XV

Depuis Burckhardt, de nombreux visiteurs se sont succédés à leurs pieds, et le grand temple d'Ibsamboul est devenu comme le but final des nombreux touristes que l'Europe envoie chaque jour sur les rives du Nil. Dans les quatre géants de pierres, qui n'ont d'analogues dans le monde que ces deux colosses de Bamian, qui, depuis une date inconnue, rappellent aux populations du Paropanise les traits sans noms d'un *roi* et d'une *reine* du midi [1], on a retrouvé, même avant d'être aidé par l'interprétation des cartouches, le galbe pur et fin, la placidité majestueuse qui caractérisent tous les portraits de Ramsès-Meïamoun. Le portique du spéos, déblayé du sable séculaire qui l'obstruait, a livré à l'étude et à l'admiration des explorateurs un vrai musée historique dont Ramsès est le héros. Seize salles,

1. Alex. Burnes. *Voyage à Samarcande*, etc.



Spéos de Phra à Ibsamboul (façade restaurée).

évidées dans les flancs de la montagne par le ciseau des sculpteurs de l'antique Égypte, ne sont consacrées qu'à reproduire ses actions et glorifier sa mémoire. Sur leurs parois il combat et triomphe en guerrier, administre et trône en roi, officie comme pontife; ses statues debout, les bras croisés sur la poitrine, tiennent lieu de piliers pour soutenir la montagne; enfin, dans le sanctuaire, il siége entre Ammon, le dieu suprême, et Phra, le soleil divinisé.

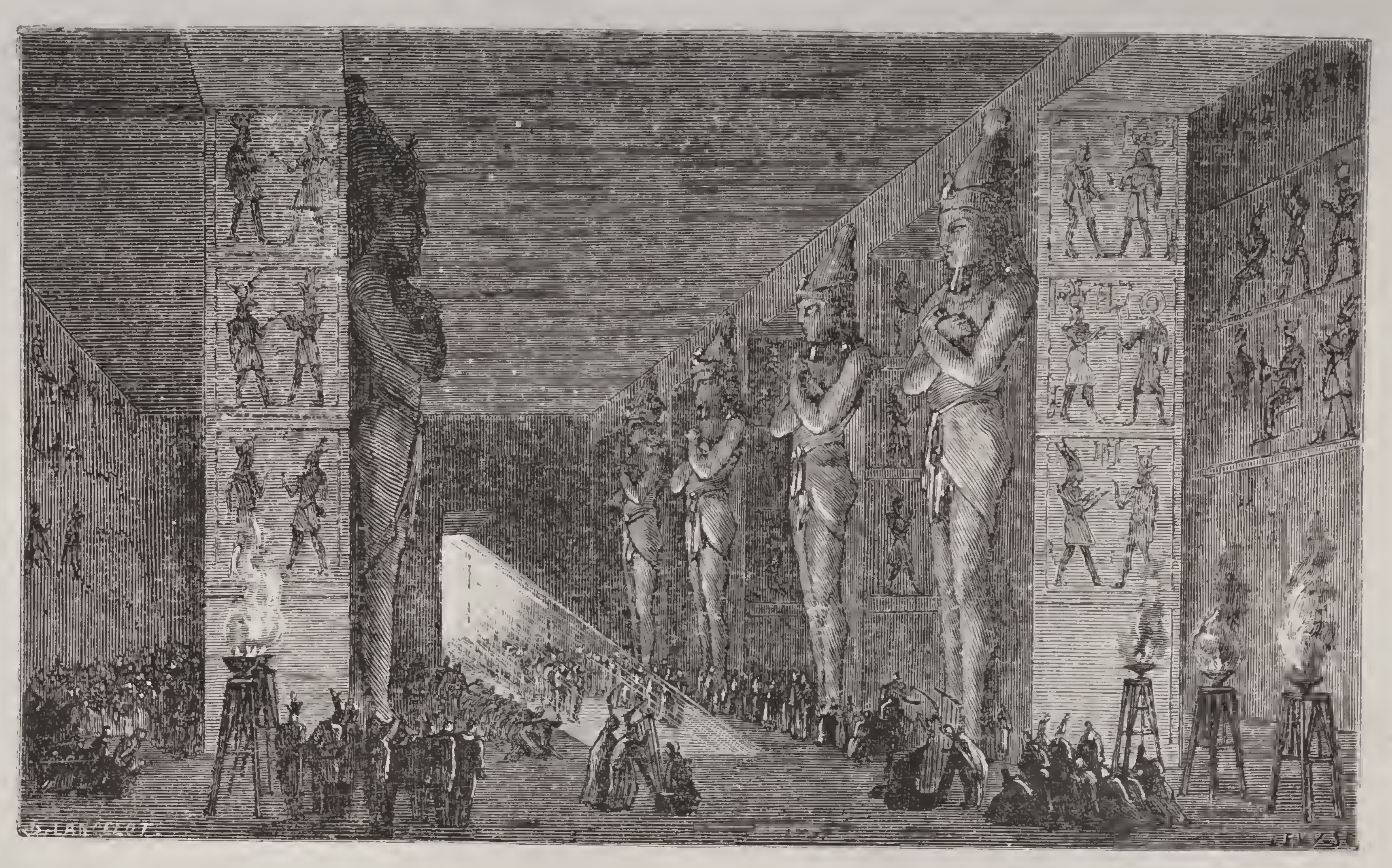
Combien de temps les membres de cette étrange triade réunirent-ils les mêmes adorateurs, reçurent-ils le même encens? Depuis deux mille ans Ammon ne rend plus d'oracles, le soleil n'est plus, même pour le noir Nubien, la source éternelle de la vie, et les échos du Nil ont oublié jusqu'au nom de Ramsès. Cependant encore maintenant, lorsque l'astre du jour, émergeant de l'horizon d'Arabie, projette à travers l'étroit portique du grand spéos d'Ibsamboul un rayon matinal, et vient entourer d'une auréole fugitive les fronts mutilés des trois antiques idoles, il semble au passant le plus indifférent, au fils le plus sceptique de notre Europe railleuse, qu'un mystère religieux s'accomplit dans le sein du rocher [1]. Quelle ne dut donc pas être sur les

1. Ampère, *loc. cit.* — Voir dans les œuvres de Fontenelle ce

imaginations des époques de foi ou d'ignorance crédule l'action de ce phénomène quotidien, habilement ménagé par les prêtres du spéos, alors qu'à l'opposite de celui-ci un centre considérable de population, de culture et de commerce couvrait la rive orientale du fleuve, aujourd'hui déserte? Il semble que, lors de la tourmente sociale que dirigea Moïse et qui, peu après Meïamoun, força les Pharaons et leur cour à chercher, comme au temps des Hycsos, un asile en Nubie, cette hospitalière contrée ne put leur offrir une retraite plus capable que celle-ci de retremper leur résolution. A quelle école l'héritier, orphelin et banni, du sceptre de Ramsès, le jeune *Haq-an*, qui fut ensuite Ramsès III[1], voulant s'inspirer de l'âme de son bisaïeul pour reprendre son œuvre et la consolider, aurait-il puisé d'aussi hauts enseignements que ceux qu'exhalaient pour lui les souterrains d'Ibsamboul?

qu'il rapporte d'après Ruffin, sur une ouverture pratiquée par les prêtres dans le temple de Sérapis, et par laquelle, à un instant donné, un rayon de soleil venait tomber sur les lèvres du dieu.

1. Manethon, dans Josèphe contre Appion. — Il est évident que le Céthos de ce fragment est bien Ramsès III, fils de Séti II, fils de Ménephtah, fils de Ramsès le Grand.



Intérieur du Spéos de Phra à Ibsamboul (salle du centre).

XVI

Les siècles et la barbarie ont tellement respecté les tableaux bas-reliefs du grand temple, leur coloris est encore si frais que, selon l'expression naïve des Arabes, il semble que les ouvriers chargés de ces travaux n'ont pas eu le temps de se laver les mains depuis qu'ils sont terminés[1].»

Toutes ces merveilles de l'art égyptien à son apogée, offrent à l'étude des matériaux d'autant plus précieux que la plupart se rapportent évidemment à une époque de la vie de Ramsès que les historiens de l'antiquité n'ont pas plus connue, qu'ils n'ont connu les monuments qui nous occupent.

D'après l'opinion légendaire suivie par Hérodote, Diodore et Josèphe, Ramsès II, dès la dixième année de son règne, aurait clos sa carrière de luttes et de conquêtes, et les destins amis ne lui auraient

1. Ampère, *loc. cit.*

dès lors imposé d'autre soin que de jouir en paix du fruit des exploits de sa jeunesse. — Les parois d'Ibsamboul, au contraire, d'accord avec les inscriptions que l'on a pu relever dans les ruines des deux Ramesséums de Thèbes, les plus frustes des monuments du grand roi, ainsi qu'un des bas-reliefs de Beït-el-Oually, nous le montrent dans son âge mûr, entouré de fils nombreux, et combattant avec eux les mêmes ennemis contre lesquels il avait dirigé les expéditions de sa jeunesse : les noires tribus du midi et les hordes blanches ou jaunes du septentrion.

Le tableau de la grande salle d'Ibsamboul, inscrit par Champollion sous le n° 1, offre à cet égard, avec celui que le même savant a copié sur le pylone à demi écroulé du Ramesséum occidental, de telles analogies de détails, qu'on ne peut guère considérer l'un que comme la reproduction de l'autre. Dans tous les deux Ramsès, accompagné de trois de ses fils, hommes faits déjà, montés comme lui sur des chars de guerre, poursuit à toutes brides une armée d'ennemis dont les lourds vêtements recouverts de manteaux, la chevelure relevée en une seule mèche au milieu du crâne et le teint pâle, indiqueraient suffisamment l'origine transoxienne, lors même que les légendes de ces pages historiques ne leur



Les spéos d'Ibsamboul (façades déblayées, vues de la rive droite du Nil).

donneraient pas la qualification de Chétas. A Thèbes comme à Ibsamboul on voit ces opiniâtres adversaires de Ramsès chercher un refuge dans une place forte dont quatre princes égyptiens, autres fils du conquérant, viennent assaillir les murailles. Nous ignorons si on a retrouvé à Ibsamboul le nom de la ville assiégée, nom dont les ruines du monument thébain n'ont conservé que la dernière moitié. Mais cette terminaison est assez significative, elle se lit : *apour*. Or ce seul ethnique sanskrit transporte le lieu de la scène bien avant dans l'Orient.

XVII

Aux hommes qui ont été appelés à peser sur le monde à la veille de bouleversements profonds dans les couches sociales ou dans l'esprit humain, il n'a pas été donné, que nous sachions, de trouver le repos ailleurs que dans la mort. Tout nous porte donc à croire que, contrairement aux assertions des anciens, Ramsès dut passer les longues années de son

règne à veiller, à lutter, les armes à la main, pour maintenir au dehors le prestige de son nom et l'intégrité de ses conquêtes. Plus d'une fois sans doute il fut obligé, comme depuis notre Charlemagne, de courir en cheveux blancs, de ses frontières du midi toujours menacées par la sauvage barbarie des Nahazis, à celles du nord, toujours ébranlées par les mouvements des populations aryanes, poussant devant elles les Sémites et les Pélasges sur toutes les routes de l'Occident. Plus heureux que le fils de Pépin, la vision des tempêtes qui devaient emporter avec sa dynastie l'œuvre de sa vie, lui fut-elle épargnée? Et, si son organisme de fer lui valut l'honneur, si envié des Pharaons, de célébrer jusqu'à deux fois la panégyrie trentenaire de son couronnement, porta-t-il dans cette jouissance sénile son sceptre et sa harpe au niveau de son orgueil? Nul ne peut le dire; l'histoire et les monuments sont muets à cet égard. La première lui accorde soixante-six ou soixante-huit années de règne, mais à dater de la soixante-deuxième les seconds gardent un silence funèbre sur ce grand nom[1].

1. La dernière date relevée à Ibsamboul est de la 38e année. Les rochers de Silsilis mentionnent la 40e et la 44e; les parois du Sérapéum la 55e. Enfin une stèle du musée de Florence est datée de la 62e.

Comme les patriarches, ses contemporains, Ramsès vit naître et grandir autour de lui une nombreuse famille. Les inscriptions monumentales nous ont fait connaître les noms de vingt-trois princes, ses fils, et de treize de ses filles, dont cinq sont qualifiées du titre de reines, et dont une, portant le nom peu euphonique pour nous de Baunt-Ant, semble avoir été la Benjamine de ses vieux jours.

Mais il vit aussi s'éteindre un à un autour de lui la plupart de ses enfants, et tous ceux de ses fils qui avaient pris part aux luttes, aux combats, aux triomphes de son âge mûr. Il survécut treize ans à celui qu'entre tous, ses peuples et lui regardaient comme le plus digne de lui succéder, le prince Scha-em-Djom, et il dut laisser son sceptre entre des mains débiles. Alors, comme devait le reconnaître plus tard le bon roi Priam, il dut avouer qu'une longue lignée n'est pas toujours pour un père et pour un roi une garantie de bonheur et de stabilité, que la vieillesse est rarement une bénédiction et que ceux qui sont aimés des dieux meurent jeunes [1].

Le prince Scha-em-Djom, populaire parmi ses contemporains, et dont l'Égypte, sous le règne trou-

1. Homère, Iliade, ch. 24, et Ménandre, *Fragments*.

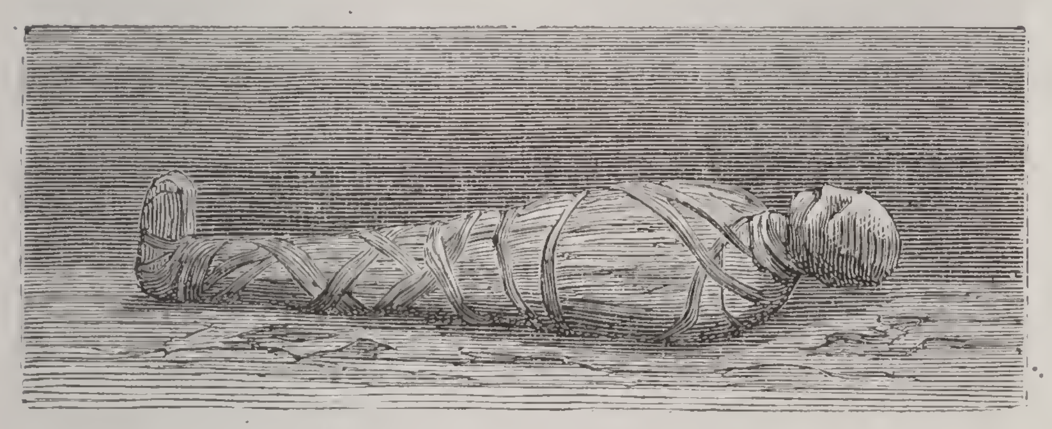
blé de son frère Ménephtah, ressentit doublement la perte, a laissé des souvenirs sur un grand nombre de monuments, notamment à Memphis, dont il était gouverneur ou vice-roi. Les inscriptions lapidaires nous le montrent présidant, à ce titre, dès la trentième année du règne de son père, les grandes panégyries qui se célébraient tous les quatre ans dans cette ville en l'honneur du dieu Phtah.

Notre savant compatriote, M. Mariette, auquel on doit le déchiffrement de ces inscriptions, en a retrouvé un grand nombre d'autres, consacrées au même prince au fond du Sérapéum de Memphis, cette étrange nécropole, peuplée d'Apis ou taureaux fétiches, dont les procès-verbaux mortuaires ont permis à l'infatigable épigraphiste de contrôler par des chiffres réels les dates hypothétiques d'une portion notable de la chronologie égyptienne et d'apporter, à l'appui ou au discrédit de l'existence de dynasties royales et de monarques fils des dieux, le témoignage irrécusable d'humbles ruminants.

Selon toute apparence, Scha-em-Djom a été inhumé dans le Sérapéum, où, après trente-trois siècles, M. Mariette croit avoir découvert ses restes momifiés. Nous ne pouvons mieux faire que de transcrire ici les termes mêmes du rapport que le

célèbre érudit a adressé sur ce sujet à ses confrères d'Europe.

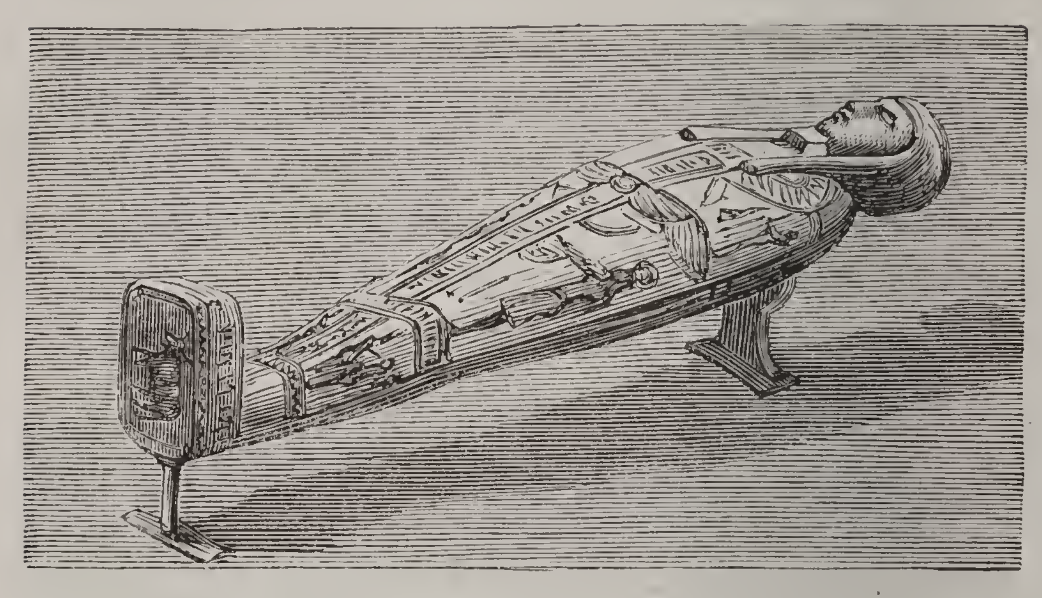
« Trois des cinq Apis morts pendant la seconde moitié du règne de Ramsès II ont été ensevelis dans les chambres numéros 2, 3 et 4 des petits souterrains. Les deux autres avaient été déposés dans un même caveau, dont une paroi porte la date de l'an 55 du grand roi. L'un mourut lorsque le prince



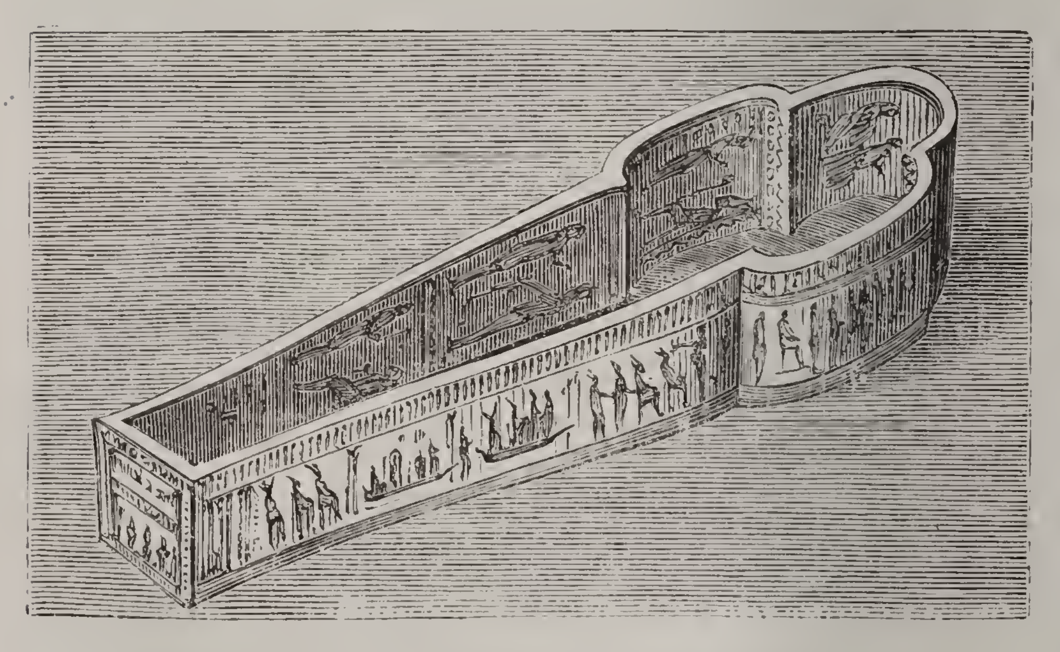
Momie avec ses bandelettes.

Ménephtah, qui plus tard devait succéder à son père Ramsès II, eut remplacé Scha-em-Djom dans le gouvernement de Memphis, et par la position de la momie, je ne pense pas que ce soit à cet Apis que se rapporte la date écrite sur le mur. L'autre est mort par conséquent en l'an 55, et cette remarque a de l'intérêt si, comme il pourrait se faire, la momie dont j'ai recueilli les débris, au lieu d'être celle d'un Apis, était celle du prince Scha-

em-Djom lui-même. Ce point nouveau mériterait de



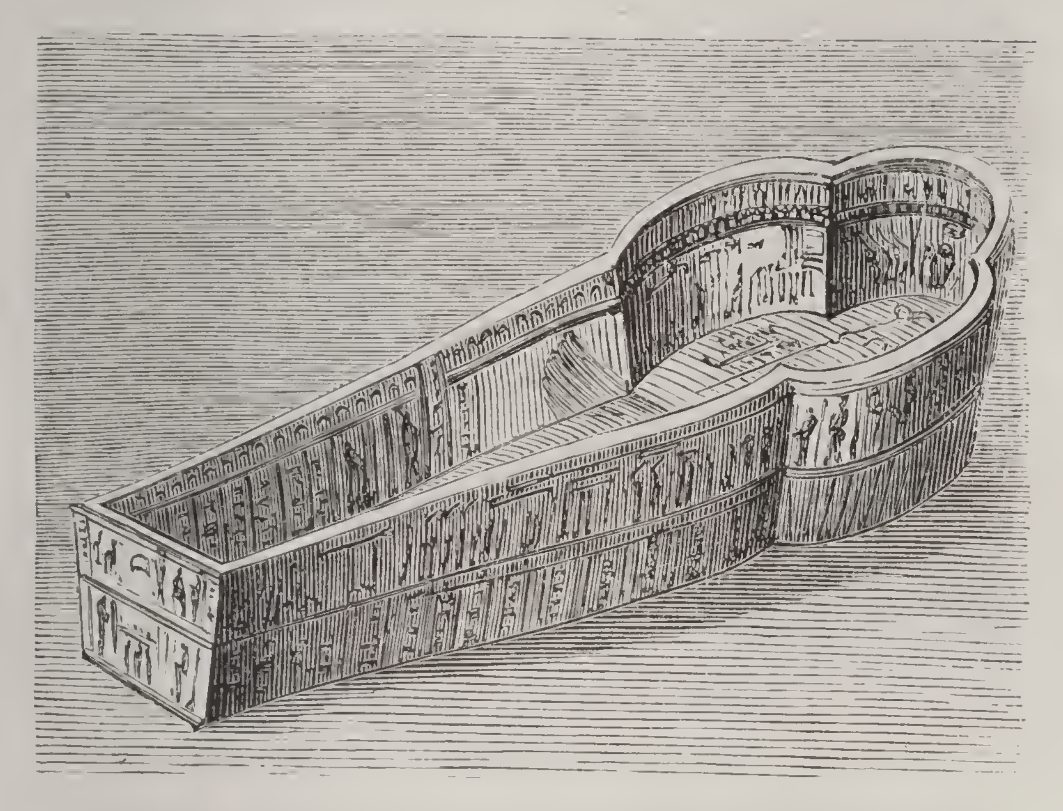
Étui contenant la momie.



Cercueil renfermant l'étui.

longues explications. Qu'on se figure une momie de

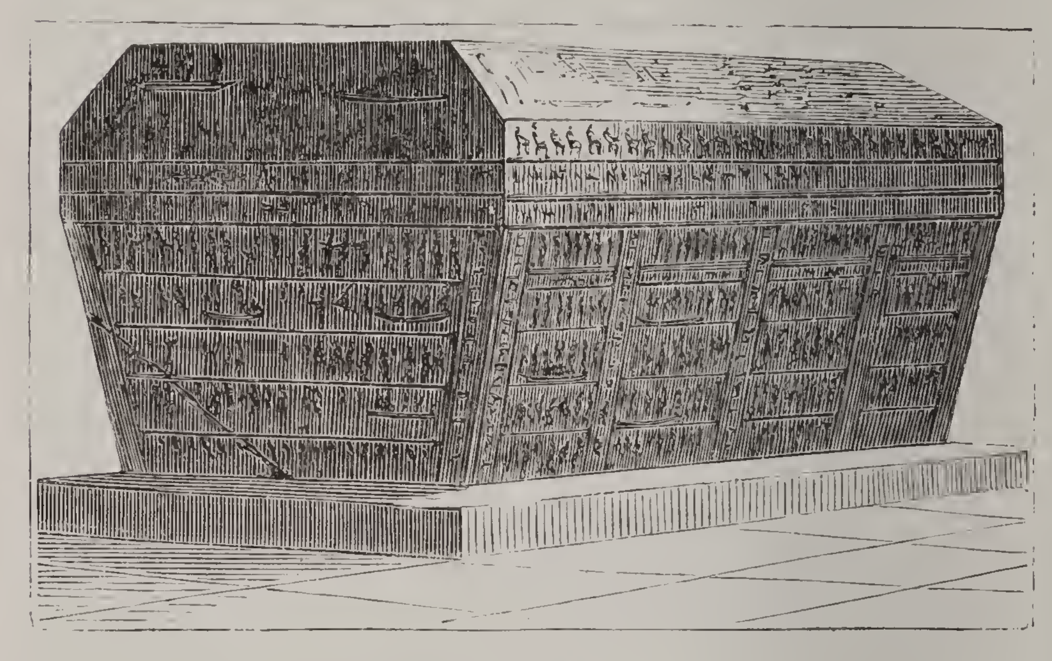
forme humaine, détruite dans toute sa partie inférieure à partir de la poitrine. Un épais masque d'or, aujourd'hui au Louvre, couvrait le visage. Au cou étaient passées deux chaînes également en or à l'une desquelles trois amulettes étaient suspendues. Quant



Cercueil extérieur contenant le premier cercueil et l'étui.

à l'intérieur, *il ne présentait plus qu'une masse de bitume odorant, mêlée d'ossements sans forme au milieu desquels étaient enfouis deux ou trois bijoux à cloisons d'or, remplies de plaquettes de verre*. Enfin, auprès de ce singulier monument, je ramassai un gros scara-

bée en stéatite grisâtre, une colonnette en feldspath vert et une vingtaine de statuettes funéraires de forme humaine. Voilà notre Apis, et on aura la mesure de l'embarras dans lequel cette découverte doit nous mettre quand on saura que, tandis que tous les monuments trouvés sur la momie n'indiquent



Sarcophage[1].

que le titre et le nom de Scha-em-Djom, tous ceux au contraire trouvés dans les environs mentionnent le nom et les qualifications habituelles d'Osorapis. Est-ce là un Apis ? est-ce là la momie de Scha-em-

1. Ces sarcophages, en porphyre, en basalte, ou en albâtre, formaient la quatrième et dernière enveloppe des momies de haut rang.

Djom qui, mort en l'an 55 du règne de son père, aura tenu à être enterré dans la plus belle des tombes qui ornaient le cimetière de la ville dont il était le gouverneur, à l'exemple des autres grands de l'Égypte qui se faisaient ensevelir à Abydos près de la tombe d'Osiris? »

En résumé, cette trouvaille funèbre, ce magma décomposé, sont-ils les restes du fils bien-aimé de Ramsès, de l'héritier désigné de son immense empire, ou simplement ceux d'un bœuf engraissé dans une étable sacerdotable? N'y a-t-il pas dans ce doute, une raillerie de la renommée et de la mort, aussi amère qu'aucune de celles que l'histoire a jamais recueillies dans les tombeaux?

Nous avons signalé ailleurs les rapports qui existaient entre la durée des règnes des Pharaons et la splendeur de leurs tombes. Celle de Ramsès dut par conséquent surpasser toutes les autres en magnificence. C'était la troisième à droite dans la vallée des tombeaux. Il n'en reste aujourd'hui que d'informes décombres. Toutes *les demeures funéraires de la montagne sainte* de l'occident ayant été violées et bouleversées par les Perses lors de l'invasion de Cambyse, ces vainqueurs barbares s'acharnèrent spécialement sur la tombe de l'homme en qui s'était surtout incarnée la nationalité égyptienne dans ses

luttes contre les hommes du nord, qu'ils regardaient avec raison comme leurs ancêtres. Cependant, bien avant cette époque de vengeance soldatesque, la réaction sacerdotale, qui avait mis fin à la dynastie des Ramsèsides, qui avait identifié le dieu patron de cette famille guerrière avec Tiphon le génie du mal, qui avait poursuivi les images de Seth jusque dans les cartouches du grand roi, cette réaction avait-elle bien respecté sa mémoire et son cercueil ?

XVIII

Quelles qu'aient été les causes de la révolution qui arracha aux descendants de Ramsès le sceptre de l'Égypte et le fit passer dans la famille du prêtre Péhor, on ne peut la considérer comme une revendication de la dignité humaine outragée par l'orgueil sans bornes des Pharaons des dix-huitième, dix-neuvième et vingtième dynasties. Simple déplacement de priviléges et de vices, elle ne profita mo-

mentanément au sacerdoce qu'au détriment des forces vitales de la nation, dont elle précipita la décadence. Ce n'est jamais impunément qu'on apprend à un peuple à maudire ce qu'il adorait naguère. Sous l'anathème qui frappait l'esprit militaire et l'énergie guerrière, l'Égypte se replia sur elle-même, comme ses sphynx de granit aux abords de ses temples. Concentrant désormais dans l'adoration des phénomènes de la nature une activité qui n'avait plus d'issue, elle s'efforça de relier aux subtilités de la métaphysique naissante les conceptions grossières de son panthéon primitif, et subalternisa tout à ce vain labeur : hommes et choses, principes et faits, art, industrie, intelligence. Chez elle, toute idée passa à l'état de symbole, tout symbole devint pierre; et, pétrifiée comme les objets de son culte, elle ne vit pas les flots du genre humain qui montaient autour d'elle.

Dès lors aussi, sur ce sol frappé d'une atonie qui dure encore, un souvenir seul resta vivant, couvrant du nom de Ramsès, comme d'une égide protectrice, ce cadavre de nation. Un jour Darius, entrant en maître dans Memphis, pénétra dans le temple de Phtah, et ordonna que l'on plaçât sa propre statue en avant de celle des rois indigènes, en avant du colosse de Ramsès-Meïamoun. Mais à ce commande-

ment de victorieux, le prophète du temple s'opposa en ces termes : « Tu n'as pas fait, ô roi, tout ce qu'a fait Ramsès, puisque ce dernier non-seulement a subjugué autant de peuples que toi, mais de plus a dompté les Scythes, que tes Perses n'ont pu soumettre. Il n'est donc pas juste que ton image soit placée au-dessus de celle de Ramsès, dès que tu ne l'as pas surpassé par tes actions. »

Devant la parole de ce vieux prêtre, inspiré d'une réminiscence patriotique comme d'un souffle de son dieu, Darius, souverain incontesté de vingt satrapies dont les chefs avaient des rois pour vassaux, courba la tête en silence et abandonna son orgueilleux dessein.



Cartouche royal
de Ramsès-Meïamoun.

APPENDICE.

APPENDICE.

I

LES KOUSHITES (page 15).

....L'idiome copte, débris du vieux égyptien, est, sans contredit, un des plus curieux, quoique un des plus chétifs fragments des langues de l'antiquité. On lui a trouvé une parenté originelle avec les idiomes sémitiques; car partout les dialectes sémitiques ont pénétré le vieux fond koushite des langues humaines....

Quoique le copte soit aux antipodes du sanskrit, mille raisons me semblent, toutefois, conspirer pour nous faire rechercher dans le bassin de l'Indus le siége de la primitive civilisation, transportée dans la vallée du Nil à une époque antérieure aux jours où l'Asie méridionale fut conquise sur les Koushites par les races aryanes et sémitiques. Si nous trouvons dans les cultes populaires de l'Inde, dont l'opposition est si tranchée avec les croyances des Védas, une ressemblance fortement prononcée avec les cultes de l'Égypte, faut-il s'é-

tonner de rencontrer dans le copte quelques mots dont l'équivalent se retrouve dans le sanskrit?... Il y a une chose qu'il ne faut jamais perdre de vue dans toute question relative à ces temps éloignés. Il est absurde de dire : ceci est originairement indien et ceci originairement égyptien, car les influences ont suivi le flot des migrations des peuples. Ainsi, tout en admettant l'influence des croyances aryanes et sémitiques sur les cultes de l'Égypte, on ne peut méconnaître, dans certaines parties des Védas, un caractère commun avec la religion de l'Égypte. La cause de ces coïncidences doit être cherchée dans l'extension primitive de la race de Koush et de Cham dans des régions situées dans le voisinage immédiat des tribus aryanes. (Baron d'Eckstein, *Recherches sur l'humanité primitive.*)

II

TEMPLE DE DENDÉRAH (page 29).

La grande célébrité que l'on a faite à ce monument, depuis l'expédition française de 1798, tient à une erreur archéologique sur la date d'un planisphère sculpté au plafond du temple, et aux spéculations fantastiques

de Dupuis et de son école sur cette antiquité prétendue; néanmoins les restes de *Tentyris*, dont le misérable village de Dendérah garde le nom sous son altération arabe, ont par eux-mêmes un réel intérêt, principalement à cause de l'état de conservation du temple.

Mais si ce temple est un des mieux conservés de l'Égypte, il est aussi un des plus récents. Commencé sous les derniers Ptolémées, il ne fut terminé que sous Néron. Les noms les plus anciens qui figurent dans les inscriptions hiéroglyphiques sont ceux de Cléopâtre et de son fils Ptolémée Césarion; le plus récent est celui de Néron. Une inscription grecque qui se lit à la partie supérieure du portique, sur la saillie de la corniche, est au nom de Tibère et datée de la 21e année de son principat. Les empereurs Caligula et Claude contribuèrent aussi aux embellissements de l'édifice. Près de l'inscription hiéroglyphique où se lit le nom de Cléopâtre et du fils qu'elle avait donné à César, à la partie extérieure du mur de derrière du temple, on a sculpté le portrait de cette reine fameuse; ce portrait fait médiocrement honneur au ciseau de l'artiste. Tout le travail sculptural accuse, au surplus, une époque de décadence. Les hiéroglyphes, comme les ornements, sont d'une mauvaise exécution, ainsi que dans bien d'autres monuments des mêmes époques. Mais l'architecture s'était mieux maintenue au milieu de cette corruption de l'art. Ici, notamment, l'effet général, malgré le mauvais goût et la lourdeur des détails, ne

manque ni de grandeur ni de majesté, et le temple, même dans son état actuel, produit encore une vive impression sur le voyageur.

Le portique ou pronaos, ouvrage de Tibère, est supporté par 24 colonnes en quatre rangées de 6 colonnes chacune. Un mur d'entre-colonnement à hauteur d'appui, ferme la partie inférieure de la 1re rangée. Le plafond, qui s'y est conservé entier, est décoré du célèbre zodiaque qui a été l'objet de tant de dissertations et d'hypothèses. Au portique, succèdent trois salles de grandeur inégale, la première, ornée de colonnes, les deux autres accompagnées de chambres latérales. Au plafond d'une de ces chambres était fixé un petit planisphère qui est maintenant à Paris. Le naos ou sanctuaire, qui termine cette suite de salles, est isolé par un passage circulaire des six chambres qui l'entourent. La longueur totale du temple est de 81 mètres, et sa largeur de 34. Celle du portique, qui déborde le corps du temple, de manière à donner à l'ensemble la forme d'un T, est de 43 m., sur 18 m. d'élévation intérieure. Le temple était précédé de son dromos, s'étendant sur une longueur de 110 pas jusqu'à un pylone isolé qui porte les noms de Domitien et de Trajan.

Le temple était dédié à la déesse Hathor, dont la ville, selon toute apparence, avait pris son nom (*Thanathor*, « habitation d'Hator »). Dans les inscriptions répandues en diverses parties du temple, la déesse

porte entre autres titres celui de reine de Tenathyr, mot d'où avec le temps on a fait *Tentyris* dégénéré lui-même en Dendérah.

M. de Rougé, dans une de ses leçons au collége de France (cours de 1865), a bien voulu communiquer à ses auditeurs une lettre de M. Mariette, annonçant la découverte que ce dernier venait de faire, sous le temple de Dendérah, d'une chapelle souterraine, dont l'infatigable explorateur croit pouvoir faire remonter la construction jusqu'à Chéops (Chouffou), le fondateur de la grande pyramide. Quelles que soient, devant cette appréciation, la foi à accorder ou les réserves à faire, toujours est-il que la découverte en elle-même, n'affecte en rien les dates, relativement modernes, du temple supérieur et de son zodiaque; tout au plus pourrait-elle donner un crédit nouveau à l'hypothèse (abandonnée nn peu vite par les savants de nos jours) d'après laquelle les premiers monuments religieux de l'Égypte auraient été des temples souterrains.

III

ANCIEN LIT DU NIL. (Page 32.)

A l'ouest du Delta, parallèlement à sa ligne d'inclinaison et à cinq ou six myriamètres de distance, court une vallée qui débouche dans la mer Méditerranée, non loin du cap des Arabes. Le nom de *Bahr-béla-mâ* que les nomades donnent à cette vallée signifie le *fleuve sans eau;* elle se prolonge très-loin dans le sud et envoie plusieurs embranchements sur le Nil au-dessous de de Gizèh (le Bahr-el-Farigh) et vers le Fayoum. C'est un des traits singuliers de la configuration physique du N. E. de l'Afrique. Une simple crête la sépare du *wadi-Natroun* ou vallée des lacs Natron, qui ne fut sans doute qu'une de ses branches à l'époque où les eaux roulaient à pleins bords entre ses berges espacées de 12 000 mètres. Le Bahr-béla-mâ est encombré de sable. On n'y voit ni végétation, ni sources; mais, en revanche, on y trouve une grande quantité de ces troncs d'arbres pétrifiés qu'on rencontre entre le Mokattam et la mer Rouge. Quelques troncs changés en pierre ont jusqu'à huit et dix mètres de longueur. On y a observé

aussi des empreintes de poissons fossiles, et l'on a constaté que les galets qu'on y ramasse appartiennent aux montagnes primitives de la haute Égypte et des plateaux éthiopiens. Les pétrifications se trouvent aussi dans le Bahr-el-Farigh.

En remontant vers le sud à travers le Fayoum, la petite oasis, l'oasis intérieure et celle de Khargéh, on peut suivre les traces du Bahr-béla-mâ au sein des déserts de Nubie, jusque dans ces ouadeys qui, traversés par les routes du Darfour entre le 20e et le 22e degré de latitude, semblent venir se souder aux angles les plus saillants du lit actuel du Nil au nord de Dongola. Le Bahr-bala-mâ ne serait donc autre chose que l'ancien chenal suivi par les eaux des plateaux éthiopiens avant que les convulsions de l'écorce terrestre leur eussent ouvert un débouché vers le golfe primitif qui devint l'Égypte, grâce à leurs atterrissements.

IV

LE ROI PASTEUR APAPJAS ET LE DIEU SOUTECH. (Page 40.)

On lit dans Strabon : « qu'à Héliopolis et Memphis il y avait des édifices d'un ordre barbare, à plusieurs

rangées de colonnes, sans ornements ni dessins. » Le temple élevé à Soutech, *dieu unique*, par le Sémite iconoclaste Apapjas, n'est-il pas un de ces édifices ? Est-il autre que ce monument sans ornement, sans sculpture, sans une lettre, découvert par M. Mariette à une vingtaine de mètres du grand Sphinx de Gizeh, et dans lequel un puits comblé de statues de dieux et de rois de la quatrième dynastie, témoigne de la haine du fondateur pour les idoles et les fétiches des générations antérieures?

V

LES NOMS DE RAMSÈS II.

(Note de M. de Rougé.)

Si le témoignage de Tacite rendait inattaquable la lecture du nom de Ramsès, cela n'aidait pas à comprerdre comment les Grecs avaient écrit un nom aussi différent. L'état où les listes royales, extraites de Manéthon, nous sont parvenues, augmentait encore l'embarras. Dans la dix-neuvième dynastie, on n'avait trouvé dans ces listes que le véritable nom égyptien *Ramsès Meiamoun*. Les chronologistes grecs qui nous ont transmis ces listes ne crurent pas pouvoir se dis-

penser d'y introduire quelque part le Sésostris d'Hérodote. Une liste de rois égyptiens où l'on n'eût pas nommé Sésostris, devait leur paraître quelque chose d'aussi monstrueux qu'une histoire de la Grèce d'où l'on eût banni le nom d'Alexandre. Or ces faiseurs d'extraits trouvèrent dans Manéthon, à la douzième dynastie, un roi dont le nom, *Sésortasen*, présentait quelque analogie avec celui de *Sésostris*. De plus, c'était un conquérant. Ses monuments encore existants aujourd'hui montrent qu'il a reculé les frontières de l'Égypte du côté de la Nubie, et que sa mémoire fut en assez grand honneur pour qu'on lui élevât encore des temples plusieurs siècles après sa mort. Sans doute il y avait dans les premiers extraits de Manéthon, après ce nom royal comme après plusieurs autres, quelques mots d'éloge qui, joints à la ressemblance des noms, auront décidé les chronologistes à placer en cet endroit le Sésostris des Grecs. La légende qui l'accompagne est d'ailleurs trop clairement précisée pour être acceptée comme le véritable texte de Manéthon.

Ce n'est donc pas le Sésostris d'Hérodote qu'on rencontrait à la douzième dynastie; c'était, à la vérité, un roi victorieux sur ses frontières, mais ses armées n'avaient jamais pénétré en Asie, et cette fausse attribution de la légende de Sésostris peut avoir été causée par l'absence complète de ce nom fameux dans les véritables listes de Manéthon.

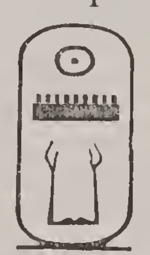
Depuis que le Musée britannique a publié sa belle

collection des papyrus, tous les égyptologues ont remarqué dans les textes historiques de la dix-neuvième dynastie, un singulier cartouche royal qui se lit *Sesou*, Le même nom s'est aussi retrouvé à Thèbes sur une inscription murale. Il semblait impossible de trouver une place particulière pour ce roi *Sesou*, et l'analogie de ce nom avec *Sésostris* était si tentante qu'elle s'est sans doute présentée à l'esprit de plus d'un archéologue; mais il s'agissait de trouver quelque renseignement décisif pour classer le roi désigné par ce cartouche. Je crois avoir eu le bonheur de rencontrer la preuve désirée dans la collection égyptienne du Musée impérial de Vienne.

Ce musée possède une petite pyramide solide en pierre calcaire ; ses quatre faces sont couvertes de gravures d'une belle exécution. J'ai décrit, dans le catalogue du Louvre, la décoration ordinaire de ce petit monument : elle est, pour ainsi dire, orientée, et se compose toujours d'invocations au soleil dans ses diverses positions. La pyramide de Vienne ne manque pas de remplir ce programme, et ces diverses invocations ont fourni l'occasion de répéter plusieurs fois le nom du dédicateur. Le personnage se nommait comme le grand roi, *Ramsès-Meiamoun*, Sauf le cartouche qui entourait le nom royal, ce sont

exactement les mêmes signes. Or, deux fois sur la pyramide, le même Égyptien est nommé simplement *Ses*, (écrit sans voyelle). Une troisième fois, son nom est écrit *Ses-Meiamoun*, , de manière à nous faire parfaitement comprendre que *Ses* est une abréviation populaire de *Ramsès*. Ce nom royal, dans sa forme la plus complète, celle qui était usitée particulièrement sous Ramsès I, se lisait : *Ramesesou*. De cette forme dérivent diverses abréviations ; on trouve dans les papyrus historiques les cartouches  *Sesou*,  *Sesesou*, et *Ra-Sesesou*, tous usités indifféremment pour désigner Ramsès II : j'y trouve même la variante , *Sesou-Meiamoun*, identique avec celle qu'on lit une fois sur la pyramide de Vienne, où le surnom de *Meiamoun* accompagne l'abréviation du nom propre.

Il est donc certain qu'il existait une abréviation po-

pulaire *Sesou*, tellement usitée pour désigner le grand Ramsès, qu'on a pu l'employer indifféremment pour écrire le nom d'un de ses homonymes. La forme des papyrus, *Sesesou*, est très-exactement celle qu'a transcrite Diodore, *Sesoosis*. Ce n'est pas que je regarde la forme *Sésostris* comme moins correcte, elle peut dériver du cartouche *Ra-Sesesou*. Les Égyptiens avaient eu une quantité de rois dont les noms finissaient par le mot *ra*, soleil (prononcé *ri* par iotacisme, suivant toutes les transcriptions grecques, dans les terminaisons). Quoique l'on traçât le signe *soleil* ⊙ au commencement du cartouche par un motif d'honneur, la construction grammaticale l'amenait très-souvent à la fin du nom. C'est ainsi que le nom du roi Ménkérès, écrit invariablement  *Re men ke*, devenait, dans la prononciation, [hiéroglyphes] ⊙, et c'est de cette dernière

Men ke re

manière que je l'ai trouvé écrit pour le nom propre d'un simple fonctionnaire saïte. Il me semble très-probable que par suite de cette habitude, l'abréviation [cartouche] sera devenue, dans la bouche du peuple, *Sesesou-ri*, et que c'est ainsi que l'on aura ré-

pété devant Hérodote le nom qui a produit la forme grecque Sésostris.

(Extrait de l'*Athæneum français*. 1856.)

VI

LES IMAGES DES ANCÊTRES. (Page 81.)

Les statuettes des ancêtres et prédécesseurs de Ramsès II, que les peintures murales font figurer à la panégyrie de son couronnement ne sont qu'au nombre de treize. Ce sont, outre celles de son père Séti, de son aïeul Ramsès Ier, celles des neuf rois légitimes de la 18e dynastie : Aâhmès, Aménoph Ier, Touthmès Ier, Touthmès II, Touthmès III, Aménoph II, Touthmès IV, Aménoph III et Horemheb. Ces souverains historiques sont précédés d'un Mentou-Hotep VI, de la 11e dynastie, qui n'a laissé aucune trace de sa personnalité dans les monuments, et du légendaire Ména; deux personnages seulement, et problématiques encore, pour représenter l'immense série de siècles attribués à l'histoire d'Égypte par delà les Hycsos !.... N'est-ce pas comme si, dans une galerie de portraits de la race des Bourbons, on ne trouvait à placer, au delà d'Henri IV,

que les images de Robert le Fort et de Francus fils d'Hector?

Ceci nous conduit naturellement à quelques réflexions sur les tables ou listes de rois égyptiens découvertes et publiées depuis peu.

TABLES D'ABYDOS ET DE MEMPHIS.

Au mois de septembre 1863, M. Mariette, qui venait de faire avec un grand succès des fouilles dans le grand emplacement funéraire de Sakkara, près de Memphis, publia, dans la *Revue archéologique*, une table monumentale contenant, par ordre, les noms des cinquante-trois Pharaons : Séti Ier, de la 19e dynastie, compris lui-même dans la table, y est représenté faisant les offrandes prescrites par les rites funéraires, à ses prédécesseurs déïfiés. Bien que les scribes égyptiens auxquels fut confiée la tâche de rappeler leurs noms aient interverti l'ordre des rois de la 12e dynastie, soit par inadvertance, soit par suite de quelque insondable dessein, de manière à remonter au lieu de descendre l'échelle des temps; bien que cette table contienne, parmi les rois des premières dynasties, quelques noms inconnus jusqu'alors; telle quelle, elle était, pourtant en son genre, lors de sa publication au mois de septembre 1863, le document le plus important qu'on eût mis au jour depuis la découverte de la fa-

meuse table d'Abydos, possédée par le Musée Britannique; mais la gloire de cette découverte n'a pas tardé à être éclipsée par une autre plus importante encore de l'infatigable explorateur français. M. Mariette, au printemps dernier, a été assez heureux pour retrouver une portion considérable d'un temple enseveli dans le sol, et dédié à Osiris, au sein de la cité sainte d'Abydos, cette même ville d'où provient la table du Musée Britannique. Sur une des murailles de ce temple il a trouvé la représentation des offrandes faites par Séti Ier et par son fils (qui fut depuis Ramsès le Grand), à leurs ancêtres décédés, qui ne sont pas moins de soixante-seize, depuis le premier dynaste, Ména, jusqu'à Séthi lui-même. Cette découverte, qu'un docteur allemand, savant par état et voleur par mission, attaché aux pas de M. Mariette a voulu dérober à notre compatriote, est d'une grande valeur sans doute, mais peut-être l'a-t-on trop surfaite au point de vue historique. Une petite remarque suffira pour le prouver. La première partie de la vieille table d'Abydos ayant été détruite, on ne sait si cette table commençait, ou non, par Ména; la table de Sakkara ne contient pas ce nom, qui se trouve, en revanche, sur la nouvelle liste d'Abydos. Ces trois listes sont à peu près de la même époque; la première datant de Ramsès le Grand, contient 49 rois; la seconde et la troisième, sont du règne de Séti, et cependant, ne présentent pas le même nombre de noms. La table de Memphis en a cin-

quante-deux, celle d'Abydos soixante-quinze, tous prédécesseurs de ce même Séti. Il faut donc que les prêtres égyptiens qui les ont dressées aient eu le privilége de choisir les rois dont ils voulaient conserver les noms, choix dont les motifs ont dû souvent varier, puisque les deux tables de la même ville, Abydos, composées à deux époques très-voisines l'une de l'autre, diffèrent de nombre et de noms.

Mais on conviendra que le choix fait par un historien de certains rois, recommandables par leurs vertus ou odieux par leurs vices, n'a de raison que quand on connaît les motifs déterminants de l'adoption ou de l'exclusion, et tout devient mystère à qui n'a pas le fil conducteur du labyrinthe. D'autre part, des monuments isolés et la liste de la chambre royale de Karnac, nous ont révélé l'existence, en haute Égypte, des dynasties des Nantefs et des Sévékhoteps, antérieures à la 12e dynastie; quoique localisées, peut-être, dans la haute Égypte, elles ont été puissantes, mais les noms de tous leurs rois sont omis sur les trois tables dont nous nous occupons.

Un soigneux examen comparatif de ces divers documents projette pourtant sur ces ténèbres un rayon de lumière. Nous y voyons qu'il fut une époque où les prêtres n'eurent pas le privilége de choisir entre les noms des rois; il y a, en effet, une période dans l'histoire de l'Égypte où les diverses tables s'accordent entre elles, comme elles s'accordent avec les listes de

l'historien Manéthon ; cette époque est le commencement de la fameuse 12e dynastie des Sésortasens et des Aménemhas. En remontant de Ramsès II à Aménemha Ier, tout est clair, tout se succède dans le même ordre sur les divers documents ; mais à partir de ce dernier, tout devient doute et confusion, excepté à l'époque, comparativement dégagée de ténèbres, des Pharaons constructeurs des grandes pyramides. On peut en conclure que les savants hiérogramarates des colléges de Thèbes et de Memphis ont composé, au quatorzième siècle avant l'ère chrétienne, une histoire d'Égypte, où toute la période antérieure à la 12e dynastie n'est que fables, légendes, traditions ramenées à la forme historique, — quelque chose comme l'histoire d'Angleterre écrite, au neuvième et au dixième siècle, par des moines et traduite en latin par Geoffroy de Monmouth. Le Papyrus de Turin est un recueil de ce genre, avec ses rois mythiques, ses dynasties divines, ses législateurs et ses conquérants légendaires ; l'histoire de Manéthon n'est peut-être qu'un abrégé ou qu'une amplification de ces traditions ; aussi ces compilations du quatorzième siècle avant notre ère n'apportent-elles aucun appui à l'histoire de Manéthon pour tout ce qui concerne les époques antérieures au commencement de la 12e dynastie. Et, de fait, c'est avec cette période que Manéthon lui-même ouvre le second livre de son histoire et sort de l'ère confuse des dynasties mal connues et des rois sans nom pour

entrer dans la série historiquement et monumentalement constatée des rois de la 12e dynastie.

La conclusion de tout ceci se tire d'elle-même; l'histoire des rois égyptiens des monarchies unies de Thèbes et de Memphis commence avec la 12e dynastie; dès son avénement, le flot de l'histoire égyptienne s'éclaircit; les prêtres conservent sans difficulté la mémoire des monarques qui ont gouverné tout le pays, tandis que, auparavant, ils avaient devant eux une foule de souverains locaux, de petits chefs de cités, de roitelets indépendants les uns des autres : foule confuse où ils choisissaient qui bon leur semblait, selon les différents degrés de renommée que ces principicules avaient pu acquérir dans les divers grands centres du pouvoir théocratique. Quelques-uns de ces Pharaons, les plus célèbres, par exemple, de ceux qui ont fait élever les pyramides et le vieux roi Papi, sont à la fois inscrits sur les listes de la haute et de la basse Égypte; mais l'inscription du nom de Ménès, fondateur légendaire de l'empire, sur la liste thébaine d'Abydos et son exclusion de la liste memphienne de Sakkara confirment cette opinion que nous devons ce que nous avons de l'histoire égyptienne en forme aux travaux des écrivains thébains du grand âge de la littérature égyptienne, l'âge des Pharaons de la dynastie de Ramsès.

VII

ARMÉE DE RAMSÈS II. — CASTE MILITAIRE. (Page 100.)

Les chiffres donnés par Diodore (liv. I, ch. 54), pour l'armée de Sésoosis (Ramsès) sont : 600 000 hommes de pied, 24 000 cavaliers et 27 000 chars. Or, on sait que l'Égypte des Pharaons n'a jamais eu de *cavaliers*, dans le sens actuel de ce mot. Le seul spécimen d'*équitation* qu'on ait découvert sur tous les monuments explorés de la vieille Égypte, de Memphis aux Cataractes, est une vraie caricature : un fuyard effaré se tordant sur le dos d'un cheval emporté. — Diodore dit ailleurs (liv. I, ch. 31) que de son temps la population de l'Égypte se montait à 3 millions d'âmes, et qu'elle avait été de 7 millions sous les Ptolémées. Ce dernier chiffre, sans être impossible, paraît bien fort si on le rapproche de la superficie cultivable du pays, même en la mettant au plus haut. Le chiffre actuel de 2 900 000 dépasse déjà la proportion moyenne de la population de la France par rapport à l'étendue de son territoire, Il est vrai qu'au temps des Pharaons et des Ptolémées,

la surface cultivée de l'Égypte a pu être double au moins de ce qu'elle est aujourd'hui, ce qui conduit, toute proportion gardée, au chiffre de 6 000 000 d'âmes. Dans les *Mémoires dictés de Sainte-Hélène*, l'ancien général de l'armée d'Orient prétend que, sous une bonne administration, alors que des canaux d'irrigation s'étendaient de la vallée du Nil jusqu'aux oasis de Libye, ce chiffre a pu monter jusqu'à 10 millions. Mais la base de cette hypothèse a-t-elle jamais existé ?

Quoi qu'il en soit, voici ce qu'Hérodote nous a appris de la caste militaire en Égypte :

Euterpe. CLXIV. . . . Les guerriers reçoivent de leurs compatriotes les noms de Calasiries et Hermotybies ; ils habitent les nomes ci-après énumérés, et l'Égypte entière est divisée en nomes.

CLXV. Voici ceux des Hermotybies : Busiris, Saïs, Chemnis, Paprémis, l'île de Prosopitis et la moitié de Natho ; les Hermotybies ont leurs domaines sur ces nomes ; leur nombre est de cent soixante mille hommes, quand ils sont au grand complet. Nul d'eux n'a jamais rien appris des arts mécaniques, mais ils se consacrent au métier des armes.

CLXVI. Voici les nomes des Calasiries : Thèbes, Bubaste, Aphris, Thanis, Mendès, Sébennys, Athribis, Pharbétis, Thmuis, Onuphis, Anysis, Myecphoris ; ce dernier nome occupe une île en face Bubaste ; les Calasiries ont leurs domaines sur ces nomes. Leur nombre est de deux cent cinquante mille quand ils sont

au grand complet. Il ne leur est permis de cultiver aucun art mécanique, mais ils exercent les arts de la guerre et se les transmettent de père en fils.

CLXVII. Je ne puis juger avec certitude si les Grecs ont reçu ces usages des Égyptiens, puisque je vois les Thraces, les Scythes, les Perses, les Lydiens, et presque tous les barbares, mettre au dernier rang dans leur estime ceux des citoyens qui ont appris les arts mécaniques, ainsi que leurs descendants, et considérer comme plus nobles les hommes qui s'affranchissent du travail manuel, notamment ceux qui s'adonnent à la guerre. Ces idées sont celles de tous les Grecs, surtout des Lacédémoniens; les Corinthiens sont ceux qui méprisent le moins les artisans.

CLXVIII. Les priviléges suivants sont attachés aux guerriers, et, hormis les prêtres, ils sont les seuls des Égyptiens à qui rien de semblable soit accordé: chacun d'eux possède, exempts d'impôts, douze arpents d'excellente terre; l'arpent d'Égypte équivaut à un carré de cent coudées de côté, la coudée étant la même que celle de Samos. Tels sont leurs priviléges. Ils jouissent tour à tour, et jamais les mêmes, de ces autres avantages : tous les ans, mille Calasiries et autant d'Hermotybies forment la garde du roi; à ceux-ci, outre leurs terres, on donne, chaque jour, cinq mines de pain cuit, deux mines de chair de bœuf et quatre coupes de vin.

VIII

LES ROBOUS. (Page 129.)

Nous n'ignorons pas que le docteur Brugsch, et avec lui plusieurs autres égyptologues, font de ce peuple une tribu du nord de l'Afrique, pour eux *Robous* égalant *Libous* ou *Libyens*. Mais en dépit de l'autorité scientifique de ces érudits, nous ne croyons pas que jamais pasteurs libyens aient porté le double vêtement et la longue tunique que les peintures murales attribuent aux Robous, conjointement à un teint clair, à des yeux bleus et à une barbe blonde. Nous n'admettons pas davantage qu'une confédération quelconque de nomades à l'occident du Nil, ait jamais été assez importante pour abandonner aux soldats égyptiens sur un champ de bataille, 12 à 13 000 cadavres à mutiler, comme les inscriptions de Médinet-Abou le prétendent des Robous.

Par tous ces motifs, il demeure évident pour nous, comme il le fut pour Champollion et pour Wilkinson, qu'il faut ranger les Robous parmi les peuples orientaux, et qu'ils occupaient en Asie une contrée fort

éloignée de l'Égypte et jouissant d'un climat de beaucoup plus tempéré que celui des bords du Nil.

IX

MOEURS ET COUTUMES DES ÉGYPTIENS.

(Extraits d'*Hérodote.*)

XXXV. . . . Les Égyptiens vivent sous un ciel à eux propre; leur contrée est arrosée par un fleuve dont la nature diffère de celle de tous les autres fleuves; enfin ils ont établi des coutumes et des lois opposées pour la plupart à celles du reste des humains. Chez eux, les femmes vont au marché et trafiquent; les hommes restent au logis et tissent. Partout ailleurs les tisserands poussent en haut la trame, les Égyptiens la font passer en bas. Les hommes portent les fardeaux sur la tête, les femmes sur les épaules. Nulle femme n'a le sacerdoce d'une divinité de l'un ou de l'autre sexe; les hommes seuls peuvent être prêtres. Les garçons ne sont jamais contraints de nourrir leurs parents, si telle n'est pas leur volonté; les filles y sont obligées, quand même elles ne le voudraient pas.

XXXVI. Ailleurs les prêtres des dieux portent une longue chevelure; en Égypte, ils se rasent; chez les autres hommes, la coutume est de se couper les cheveux au moment où l'on prend le deuil de ses proches parents; les Égyptiens, en l'honneur des morts, laissent pousser, sur la tête et sous le menton, les cheveux et la barbe qu'auparavant ils rasaient. Les autres hommes vivent séparés des bêtes, les Égyptiens vivent pêle-mêle avec elles. Ailleurs on se nourrit de froment et d'orge; c'est une grande honte chez les Égyptiens de se mettre à ce régime; ils font usage du dourah. Ils pétrissent la pâte avec les pieds, l'argile avec les mains; ils enlèvent à pleines mains le fumier.... Chaque homme porte deux vêtements, la femme n'en a qu'un seul. Les autres attachent en dedans les anneaux et les câbles des voiles, les Égyptiens les attachent en dehors. Les Grecs écrivent leurs lettres et comptent en allant de gauche à droite; les Égyptiens vont de droite à gauche, et en faisant ainsi, ils prétendent que ce sont eux qui écrivent à droite et que les Grecs écrivent à gauche. Ils ont deux sortes de caractères : les caractères sacrés et les vulgaires [1].

XXXVII. Comme ils sont observateurs des rites plus que tous les autres hommes, ils pratiquent les coutumes suivantes : ils boivent dans une coupe d'airain qu'ils nettoient tous les jours; et cela ne se fait pas

1. Les hiéroglyphes et les caractères démotiques.

seulement chez quelques-uns, mais chez tous. Ils portent des vêtements de lin et ils ont soin qu'ils soient toujours fraîchement blanchis. Ils.... estiment qu'il vaut mieux être propre que beau. Tous les trois jours les prêtres se rasent le corps entier, afin qu'aucune vermine ne les souille pendant qu'ils servent les dieux. Ils ne portent que des vêtements de lin et que des chaussures d'écorce de papyrus; il ne leur est point permis d'en prendre d'autres. Ils se lavent à l'eau fraîche, deux fois par jour et deux fois chaque nuit. Ils accomplissent d'autres rits, on peut dire innombrables; mais ils jouissent d'avantages non médiocres. Ils n'usent ni ne dépensent ce qui leur appartient; des aliments sacrés cuisent pour eux; il arrive chaque jour à chacun d'eux abondance de chair de bœufs et d'oies; on leur distribue du vin de raisin; toutefois ils ne peuvent manger de poisson. Dans toute l'Égypte on ne sème point de fèves; et, s'il en vient, on ne les mange ni crues ni cuites. Les prêtres n'en peuvent supporter l'aspect, car ils considèrent ce légume comme impur. Chaque dieu n'est pas servi par un seul prêtre, mais par plusieurs, dont l'un est grand prêtre; lorsqu'il vient à mourir, son fils lui succède.

.... XLVII. Les Égyptiens regardent le porc comme un animal impur; en conséquence, si l'un d'eux en passant près d'un porc est touché par lui, on le fait descendre tout habillé dans le fleuve, et on le baigne avec ses vêtements; d'autre part, seuls de tout le peuple, les

porchers des Égyptiens, n'entrent dans aucun temple de la contrée. On ne leur donne point de filles en mariage et nul n'épouse leurs filles ; ils ne peuvent se marier qu'entre eux. Les Égyptiens ne croient point convenable de sacrifier un porc à d'autres dieux que la lune et Bacchus[1] ; à eux seuls ils en sacrifient, au même moment, pendant la pleine lune, et ils mangent les chairs de la victime. Voici comment se fait ce sacrifice des porcs : dès que la victime est immolée, on réunit l'extrémité de la queue, la rate et le gras-double ; on les enveloppe de toute la graisse qu'on a trouvée dans le ventre, et on les brûle sur l'autel. Le reste des chairs est mangé pendant ce même jour à la suite du sacrifice ; en un autre jour on n'en goûterait plus.

XLVIII. Au repas du soir, la veille de la fête de Bacchus (Asiri), chacun devant sa porte, ayant égorgé un jeune porc, le donne à emporter au pâtre même qui l'a vendu. Les Égyptiens, à la musique et aux chants près, célèbrent comme les Grecs le reste de la fête.

.... L. Presque tous les noms des dieux sont venus d'Egypte en Grèce; mes recherches me prouvent que nous les tenons de contrées barbares, et je pense qu'ils proviennent surtout d'Égypte. Hormis Neptune et les Dioscures, dont j'ai déjà parlé, hormis Junon, Vesta, Thémis, les Grâces et les Néréides, les noms de tous les autres dieux ont toujours existé chez les Égyptiens. Je

1. Isis et Asiri?

répète ici ce qu'eux-mêmes m'ont déclaré. Les divinités dont ils disent ne pas connaître les noms me paraissent avoir été nommées par les Pélasges, sauf Neptune (Posseïdon). Ce sont les Libyens qui nous ont révélé cette dernière divinité ; nul avant eux n'avait prononcé son nom, et ils l'ont toujours honoré comme un dieu. Les Égyptiens ne rendent pas de culte aux héros.

LI. Les Grecs ont appris des Égyptiens les coutumes que j'ai dites, et d'autres dont je parlerai ultérieurement....

LII. Primitivement, les Pélasges, en priant, faisaient aux dieux des offrandes de toutes choses, comme on me l'a affirmé à Dodone, mais ils ne donnaient à aucun d'eux ni nom ni surnom ; car ils ne leur en avaient jamais entendu donner. Ils les appelaient les dieux, pour cette seule raison, qu'après avoir mis l'univers en ordre, ils en maintenaient toutes les lois. Ensuite, bien du temps s'étant écoulé, ils apprirent de l'Égypte les noms des dieux autres que Bacchus, et beaucoup plus tard ce dernier. Au sujet de ces noms, ils consultèrent l'oracle de Dodone, celui que chez les Grecs on regarde comme le plus ancien, et l'unique alors. Quand les Pélasges eurent demandé s'ils prendraient des noms provenant des barbares, l'oracle leur répondit : « Prends. » Ils sacrifièrent donc aux dieux sous ces noms, dont ils firent dès lors usage, et que finalement les Grecs reçurent d'eux.

LIII. D'où est venu chacun des dieux? Ont-ils tous

toujours existé? Quelle est leur forme? On n'en a rien su, à proprement parler, jusqu'à une époque très récente. Car je crois Hésiode et Homère plus anciens que moi de quatre cents ans, pas davantage. Or, ce sont eux qui ont fait la théogonie des Grecs, qui ont donné aux dieux des noms, qui leur ont distribué les honneurs et les attributions, qui ont décrit leur forme; et, à ce qu'il me semble, les poëtes que l'on dit antérieurs à ces deux hommes sont nés après eux....

LVIII. L'oracle de Thèbes d'Égypte et celui de Dodone rendent leurs réponses à peu près de la même manière. L'art de prophétiser par l'inspection des victimes est venu aussi d'Égypte. Les Égyptiens ont, les premiers de tous les hommes, fait des fêtes solennelles, des processions, des offrandes, et c'est d'eux que les Grecs ont appris ces cérémonies. Voici, pour moi, la preuve de cefait : en Égypte, il est visible qu'elles sont très-anciennes; en Grèce, qu'elles sont récemment établies.

LIX. Les Égyptiens ne se bornent pas, chaque année, à une seule fête solennelle; ces grandes réunions sont fréquentes; la première, celle où l'on se rend avec le plus de zèle, se fait à Bubaste, enl'honneur de Diane; la seconde, à Busiris, en l'honneur d'Isis : car en cette ville est le plus grand temple d'Isis. La ville elle-même a été bâtie au milieu du Delta; or, Isis, dans la langue des Grecs, est Cérès. La troisième réunion est à Saïs, en l'honneur de Minerve; la qua-

trième à Héliopolis, en l'honneur du Soleil; la cinquième à Buto, en l'honneur de Latone; la sixième à Papremis, en l'honneur de Mars.

LX. Voici comment ils se rendent en la ville de Bubaste : car les hommes avec les femmes y vont de toutes parts en grande multitude, chaque famille dans sa barque. Quelques-unes des femmes ont des castagnettes et les font retentir; de leur côté, pendant tout le voyage, des hommes jouent de la flûte; le reste, hommes et femmes, chantent en battant des mains. Lorsqu'en naviguant ils abordent vers une des villes qui se trouvent sur la route, ils amarrent la barque et font ce que je vais dire : parmi les femmes, les unes continuent leurs chants ou leur bruit de castagnettes, d'autres insultent à grands cris les femmes de la ville, d'autres dansent. . . . . A chaque ville riveraine du fleuve, elles se comportent de la même manière. Arrivés à Bubaste, les passagers se mettent en fête et offrent de grands sacrifices; et, dans cette solennité, ils consomment plus de vin de raisin que dans tout le reste de l'année. Sans compter les enfants, sept cent mille hommes et femmes, au rapport des habitants, s'y réunissent. Voilà ce qui se passe à Bubaste.

LXI. . . . . Après les sacrifices, les hommes et les femmes, agglomérés en une multitude innombrable, se portent des coups: pour quel dieu ils se frappent, ce serait de ma part une impiété de le dire. Les Cariens établis en Égypte font cela et plus encore; ils se donnent

au front des coups de couteau; par là, ils montrent qu'ils sont étrangers, et non Égyptiens.

LXII. Lorsque ces derniers sont rassemblés pour faire des sacrifices en la ville de Saïs, pendant une certaine nuit, ils allument tous en plein air autour des maisons un grand nombre de lampes remplies de sel et d'huile; la mèche flottant à la surface. Elle brûle toute la nuit, et cette fête a le nom de fête des lampes. Ceux des Égyptiens qui ne sont point venus à la réunion, observent la nuit du sacrifice, allument tous aussi des lampes, de sorte que ce n'est pas seulement la ville de Saïs qui est illuminée, mais l'Égypte tout entière. Pour quel motif cette nuit a-t-elle sa part de lumières et d'honneurs? On le raconte en une légende sacrée.

LXIII. A Héliopolis, à Buto, les assistants se bornent à immoler des victimes. A Papremis, on offre les mêmes sacrifices, on observe les mêmes cérémonies que dans les autres villes; de plus, lorsque le soleil commence à décliner, quelques prêtres sont occupés autour de la statue; les autres, en beaucoup plus grand nombre, armés de bâtons, se tiennent à l'entrée du temple; le peuple, c'est-à-dire plusieurs milliers de personnes, accomplissant leurs vœux, pareillement armés, sont rassemblés du côté opposé. Or, la veille, on a transporté du temple, en une autre station, la statue, que renferme une petite chapelle de bois doré; les prêtres, que l'on a placés auprès de la statue, se met-

tent à tirer un char à quatre roues pour reconduire au grand temple la chapelle de bois et la statue qu'elle contient; mais ceux qui sont sous le portique leur en refusent l'entrée. La foule des dévots, accourant au secours du dieu, les frappe; ils se défendent; un violent combat à coups de bâtons s'ensuit, et mainte tête est fracassée. Je présume qu'un grand nombre meurent de leurs blessures; cependant, les Égyptiens affirment que jamais personne n'a été tué.

.... LXV. Mais les Égyptiens observent avec une extrême attention toutes les prescriptions religieuses, et en particulier celles que je vais rapporter. Quoique limitrophe de la Libye, leur contrée n'est point infestée de bêtes farouches; les animaux qu'ils connaissent sont tous réputés sacrés, tant ceux qui vivent avec les hommes que ceux qui n'y vivent pas. Si je disais pourquoi ils les consacrent, je pénétrerais en mon récit jusqu'aux choses divines, dont j'évite surtout de rien raconter : car, s'il m'est arrivé de les effleurer, je ne l'ai point fait sans être contraint par la nécessité. Il existe, au sujet des animaux, une coutume que je vais exposer : des gardiens des deux sexes sont désignés pour nourrir chaque espèce séparément; le fils succède au père dans cette fonction honorifique. Les habitants des villes accomplissent leurs vœux par l'entremise de ces gardiens; lorsqu'ils ont fait un vœu à la divinité à laquelle appartient l'un des animaux, ils rasent soit la tête entière, soit la moitié, soit le tiers de la tête de leurs fils;

ils mettent dans les plateaux d'une balance, d'un côté les cheveux, de l'autre leur poids en argent; quel que soit ce poids, ils le donnent à la gardienne de l'animal; celle-ci, en échange, coupe par morceaux des poissons et les jette à ses bêtes pour leur servir de pâture : telle est la nourriture qui leur est offerte. Si quelqu'un tue l'une de ces bêtes volontairement, il est mis à mort; s'il la tue involontairement, il est puni d'une amende que fixent les prêtres. Celui qui tuerait volontairement ou involontairement un ibis ou un épervier serait infailliblement immolé.

LXVI. Quel que soit le nombre des animaux nourris avec les hommes, il serait beaucoup plus considérable encore, si, dans l'espèce des chats, les mâles ne détruisaient beaucoup de petits par instinct sauvage, ou si les fréquents incendies ne faisaient périr un grand nombre de ces animaux. En de tels accidents, une douleur profonde s'empare des Égyptiens. Lorsque, dans quelque maison, un chat meurt de sa belle mort, les habitants se rasent seulement les sourcils; mais si c'est un chien qui meurt, ils se rasent le corps et la tête.

LXVII. On transporte en des maisons consacrées les chats morts ; ensuite, après les avoir embaumés, on les inhume à Bubaste. Les chiens sont inhumés, chacun dans sa ville, en des chambres consacrées, les ichneumons de même. Les musaraignes, les éperviers sont conduits à Buto, les ibis à Hermopolis. Les ours, qui

sont très-rares, et les loups (chacals), dont la taille n'excède guère celle des renards, sont enterrés au lieu où on les a trouvés étendus.

LXVIII. Le crocodile, ... pendant les quatre mois les plus froids, ne mange rien; quoique quadrupède, il vit à la fois sur terre et dans l'eau; il pond ses œufs à terre et les y fait éclore. Il passe sur le rivage la plus grande part du jour, et toute la nuit dans le fleuve, car l'eau est plus chaude que le serein et la rosée. De tous les êtres mortels que nous connaissons, celui-ci, de la moindre taille parvient à la plus grande; ses œufs ne sont guère plus gros que ceux d'une oie; le petit naît de la longueur de l'œuf, et il s'accroît jusqu'à dix-sept coudées, quelquefois plus. Il a des yeux de porc, de grandes dents et des écailles en saillie, tout le long de l'épine dorsale. Il est le seul des animaux qui n'ait point de langue. Sa mâchoire inférieure est immobile, et il rabat sur elle sa mâchoire supérieure, en quoi il est encore unique parmi les créatures. Il a de fortes griffes, et sur le dos des écailles qu'il est impossible d'entamer. Aveugle dans l'eau, à terre sa vue est très-perçante; or, comme il passe la plupart du temps dans le fleuve, sa bouche est remplie d'insectes qui lui sucent le sang. Bêtes et oiseaux le fuient; mais avec lui le trochyle vit en paix, parce que cet oiseau lui rend service. En effet, lorsque le crocodile sort de l'eau et monte à terre, son premier besoin est d'aspirer le souffle du zéphyr; il y arrive donc la gueule béante; alors le

trochyle y pénètre et le délivre des insectes qu'il avale. Le crocodile reçoit ce service avec joie et ne fait jamais de mal au trochyle.

LXIX. Pour tels des Égyptiens, le crocodile est sacré; pour tels autres, il ne l'est pas; ceux-ci le traitent en ennemi. Autour de Thèbes et du lac Mœris, les habitants estiment qu'il est sacré. Chacun d'eux élève un crocodile que l'éducation apprivoise; ils lui passent dans les oreilles des pendants et des boucles de cristal et d'or; ils entourent de bracelets ses pattes de devant; ils lui donnent des aliments choisis provenant des sacrifices. Enfin, vivant, ils le soignent de leur mieux; mort, ils l'embaument et l'inhument dans les sépultures consacrées. Au contraire, ceux qui habitent le territoire d'Éléphantine mangent des crocodiles, ne les croyant en aucune façon sacrés. Le nom égyptien de cet animal n'est pas crocodile, mais *champse*. Les Ioniens l'ont appelé crocodile, lui trouvant par sa forme de la ressemblance avec les lézards (κροκόδειλος) qui naissent dans les murs de clôture.

.... LXXVII. Les Égyptiens qui habitent la partie cultivée du pays, se plaisant à orner leur mémoire, sont les plus doctes de tous les hommes que j'aie abordés et étudiés. Voici leur régime : très-attentifs à conserver leur santé, chaque mois, trois jours de suite, ils se purgent avec des vomitifs et des clystères, car ils pensent que toutes les maladies de l'homme proviennent des aliments. Indépendamment de ces précautions,

les Egyptiens sont, après les Libyens, les mieux portants de tous les mortels, selon moi, à cause de la constance des saisons; en effet, les maladies nous arrivent à la suite des changements de toutes choses, et surtout des saisons. Ils se nourrissent de pains qu'ils font avec le dourah; ils boivent un vin qu'ils fabriquent avec de l'orge, dans les districts où il n'y a point de vignes. Ils mangent des poissons, les uns séchés au soleil et crus, les autres salés dans des séchoirs au sortir de la mer; ils mangent, parmi les oiseaux, des cailles et des canards, et, en outre, de petits oiseaux crus, qu'ils ont fait sécher. Tous les autres oiseaux et les poissons qu'ils ont chez eux, hormis ceux qu'ils reconnaissent comme sacrés, font partie de leurs aliments, rôtis ou bouillis.

LXXVIII. Aux banquets des riches, quand le repas est achevé, un homme apporte, dans un cercueil, l'image en bois d'un corps mort imité parfaitement par le sculpteur et le peintre, et long d'une ou de deux coudées. Cet homme, le montrant à chacun des convives, dit : « Vois celui-ci, bois et tiens-toi joyeux; tel tu seras après ta mort. »

.... LXXX. Avec les Lacédémoniens seuls, les Égyptiens sont d'accord sur cet autre usage : les jeunes gens, lorsqu'ils rencontrent leurs anciens, cèdent le pas, et font un détour; à leur approche, ils se lèvent de leurs siéges. Mais sur celui qui suit, ils ne se rapportent à aucune nation hellénique : au lieu de se saluer de la voix

dans les rues, ils se saluent en laissant tomber leur main jusqu'au genou.

LXXXI. Ils sont vêtus de tuniques de lin, avec des franges autour des jambes ; ils donnent à ces franges le nom de calasiris, et, par-dessus la tunique, ils portent des manteaux de laine blanche. Toutefois on n'entre point dans les temples avec de la laine ; on n'en laisse pas à ceux qu'on ensevelit : ce serait une impiété. A cet égard, ils sont d'accord avec les traditions orphiques qu'on appelle aussi bachiques, et qui sont observées à la fois par les Égyptiens et par les Pythagoriciens. Car, chez ces derniers, c'est une impiété d'ensevelir dans des tissus de laine celui qui est initié aux mystères. On donne à cet usage un motif religieux.

.... LXXXIV. La médecine en Égypte est partagée en spécialités : chaque médecin s'occupe d'une seule espèce de maladie et non de plusieurs. Les médecins, en tous lieux, foisonnent : les uns pour les yeux, d'autres pour la tête, d'autres pour les dents, d'autres pour le ventre, d'autres pour les maux internes.

LXXXV. Voici quels sont leurs deuils et leurs funérailles : lorsqu'ils perdent un parent dont ils faisaient grande estime, toutes les femmes de la famille, après s'être souillées de fange la tête et la figure, laissent le corps à la maison, s'en vont çà et là par la ville, se frappent la poitrine découverte et les seins nus, en compagnie de toutes celles qui ont avec elles des relations d'amitié. D'un autre côté, les hommes, la poitrine découverte

aussi, se frappent pareillement ; cela fait, ils emportent le corps pour le faire embaumer.

LXXXVI. Il y a des personnes préposées à ce soin ; c'est leur profession. Lorsque le mort leur a été apporté, les embaumeurs montrent aux parents des modèles de cadavres en bois, imités par la peinture, et ils indiquent celui qu'ils disent le plus digne d'attention, dont je ne crois pas convenable de donner le nom ici[1]; ils font voir après celui-là le second, qui est d'un prix moins élevé ; et enfin le troisième, le moins coûteux. Après quoi, ils demandent comment on désire qu'ils opèrent à l'égard du défunt. Aussitôt qu'ils sont tombés d'accord sur le mode et le salaire, les parents s'en vont. Les opérateurs, restés seuls chez eux, procèdent de cette manière à l'embaumement de première classe. D'abord, avec un fer courbé, ils extraient la cervelle par les narines, du moins la plus grande part, et le reste par l'injection de substances dissolvantes. Ensuite, avec une pierre d'Éthiopie aiguisée, ils incisent le flanc du mort, font sortir tous les intestins de l'abdomen, le lavent avec du vin de palmier, le saupoudrent de parfums broyés, et finalement le recousent après l'avoir rempli de myrrhe pure concassée, de cannelle et d'autres parfums, dont l'encens seul est exclu. Ces choses faites, ils sèchent le corps dans du natron, et l'y laissent plongé pendant soixante-dix jours, pas

1. Asiri.

davantage; ce n'est point permis. Au bout de ces soixante-dix jours, ils lavent le corps et l'enveloppent tout entier de bandelettes du lin le plus fin, enduites de gomme, dont les Égyptiens font un grand usage au lieu de colle. Les parents reprennent alors le cadavre, le renferment dans un coffre de bois à forme humaine, et le déposent debout contre le mur dans la chambre sépulcrale. Tel est l'embaumement le plus coûteux.

LXXXVII. Pour ceux qui préfèrent l'embaumement moyen et veulent éviter une grande dépense, les embaumeurs procèdent de la manière suivante: au moyen de seringues, ils injectent de l'huile de cèdre, dans l'abdomen du mort, sans l'ouvrir ni en retirer les entrailles, et ils ont soin de retenir le liquide, de telle sorte qu'il ne puisse s'échapper. Ensuite, ils plongent le corps dans le natron et l'y laissent le temps prescrit, puis ils font sortir des cavités l'huile de cèdre, que d'abord ils y ont introduite. Or elle a assez de force pour emporter avec elle intestins et viscères; elle a tout liquéfié. Extérieurement le natron a desséché les chairs, et il ne reste du mort que la peau et les os; ces choses faites, ils le rendent en cet état et ne s'en occupent plus.

LXXXVIII. Voici le troisième embaumement à l'usage de la classe pauvre: les embaumeurs font dans les intestins une injection de raifort et ils sèchent le corps dans le natron, pendant les soixante-dix jours; ensuite ils le rendent pour qu'on l'emporte.

XC. Quiconque, Égyptien ou étranger indistinctement, est trouvé mort, après avoir été saisi par un crocodile ou entraîné par le fleuve, quelle que soit la ville où son corps ait abordé, a droit à une sépulture sacrée par les soins des habitants. Ce sont eux qui font ses funérailles de la manière la plus coûteuse et qui le déposent dans leurs chambres sépulcrales. Il n'est permis ni à ses amis, ni à ses proches, de le toucher, mais les prêtres du Nil s'en emparent et l'ensevelissent comme un corps plus qu'humain.

(Hérodote, liv. II. *Traduction de M. Giguet.*)

Les renseignements précédents ont été pris par l'historien d'Halicarnasse au milieu de la société Égyptienne vieillie et en pleine décadence; on peut les compléter par les inductions tirées des peintures murales dont abondent les monuments que cette même société a élevés aux jours de sa jeunesse et de son développement : A cet égard quoi de plus curieux, de plus saisissant au point de vue de la vie privée et civile des Égyptiens primitifs que les grottes sépulcrales de Beni-Hassam, creusées sur la rive droite du Nil, non loin de l'ancienne Artémidos? Voici, d'après Champollion l'énumération des sujets représentés sur les parois de ces hypogées.

« I. *Agriculture*. Dessins représentant le labourage avec les bœufs ou à bras d'hommes; le semage, le foulage des terres par les béliers, et non par les porcs ,

comme le dit Hérodote; cinq sortes de charrue; le piochage, la moisson du blé et du lin; la mise en gerbe de ces deux espèces de plantes; la mise en meule, le battage, le mesurage, le dépôt en grenier; deux dessins de grands greniers sur des plans différents; le lin transporté par des ânes; une foule d'autres travaux agricoles, et entre autres la récolte du lotus; la culture de la vigne, la vendange, son transport, l'égrenage, le pressoir de deux espèces, l'un à force de bras et l'autre à mécanique, la mise en bouteilles ou jarres, et le transport à la cave; la fabrication du vin cuit, etc.; la culture du jardin, la cueillette des fruits; la culture de l'oignon, l'arrosage, etc.; le tout, comme tous les tableaux suivants, avec légendes hiéroglyphiques explicatives; plus l'intendant de la maison des champs et ses scribes.

II. *Arts et métiers*. Collection de tableaux, pour la plupart coloriés, afin de bien déterminer la nature des objets, et représentant : le sculpteur en pierre, le sculpteur sur bois, le peintre de statues, le peintre d'objets d'architecture; meubles et menuiserie; le peintre peignant un tableau, avec son chevalet; des scribes et commis aux écritures de toute espèce; les ouvriers des carrières transportant des blocs de pierre; l'art du potier avec toutes les opérations; des ouvriers pétrissant la terre avec les pieds, d'autres avec les mains; la mise de l'argile en cône, le cône placé sur le tour; le potier faisant la panse, le goulot du vase, etc.;

la première cuite au four, la seconde au séchoir, etc.: la coupe du bois; les fabricants de cannes, d'avirons et de rames; le charpentier, le menuisier; le fabricant de meubles; les scieurs de bois; les corroyeurs; le coloriage des cuirs ou maroquins; le cordonnier; la filature; le tissage des toiles à divers métiers; le verrier et toutes ses opérations; l'orfévre, le bijoutier, le forgeron.

« III. *Caste militaire.* L'éducation de la caste militaire et tous ses exercices gymnastiques, représentés en plus de 200 tableaux, où sont retracées toutes les poses et attitudes que peuvent prendre deux habiles lutteurs, attaquant, se défendant, reculant, avançant, debout, renversés, etc.; on verra par là si l'art égyptien se contentait de figures de profil, les jambes unies et les bras collés contre les hanches. J'ai copié toute cette curieuse série de militaires nus, luttant ensemble; plus, une soixantaine de figures représentant des soldats de toute arme, de tout rang, la petite guerre, un siége, la tortue et le bélier, les punitions militaires, un champ de bataille, et les préparatifs d'un repas militaire; enfin la fabrication des lances, javelots, arcs, flèches, massues, haches d'armes, etc.

« IV. *Chant, musique et danse.* Un tableau représentant un concert vocal et instrumental; un chanteur, qu'un musicien accompagne sur la harpe, est secondé par deux chœurs, l'un de quatre hommes, l'autre de cinq femmes, et celles-ci battent la mesure avec leurs

mains : c'est un opéra tout entier; des joueurs de harpe de tout sexe, des joueurs de flûte traversière, de flageolet, d'une sorte de conque, etc.; des danseurs faisant diverses figures, avec les noms des pas qu'ils dansent; enfin, une collection très-curieuse de dessins représentant les danseuses (ou *almées* de l'ancienne Égypte), dansant, chantant, jouant à la paume, faisant divers tours de force et d'adresse.

« V. Un nombre considérable de dessins représentant *l'éducation des bestiaux;* les bouviers, les bœufs de toute espèce, les vaches, les veaux, le tirage du lait; la fabrication du fromage et du beurre; les chevriers, les gardeurs d'ânes, les bergers et leurs moutons; des scènes relatives à l'art vétérinaire; enfin la basse-cour, comprenant l'éducation d'une foule d'espèces d'oies et de canards, et celle d'une variété de cigogne qui était domestique dans l'ancienne Égypte.

« VII. Dessins relatifs aux *jeux, exercices et divertissements.* On y remarque la mourre, le jeu de la paille, une sorte de main-chaude, le mail, le jeu de piquets plantés en terre, divers jeux de force; la chasse à la bête fauve, un tableau représentant une grande chasse dans le désert, et où sont figurées 15 à 20 espèces de quadrupèdes; tableaux représentant le retour de la chasse; le gibier est porté mort ou conduit vivant; plusieurs tableaux représentant la chasse des oiseaux au filet; un de ces tableaux est de grande dimension et gouaché avec toutes les couleurs et le faire de l'o-

riginal; enfin, le dessin en grand des divers piéges pour prendre les oiseaux; ces instruments de chasse sont peints isolément dans quelques hypogées; plusieurs tableaux relatifs à la pêche; la pêche à la ligne; à la ligne avec canne; au trident ou au bident; au filet; plus la préparation des poissons, etc.

« VIII. *Justice domestique.* J'ai réuni sous ce titre une quinzaine de dessins de bas-reliefs représentant des délits commis par des domestiques; l'arrestation du prévenu, son accusation, sa défense, son jugement par les intendants de la maison; sa condamnation et l'exécution, qui se borne à la bastonnade, dont procès-verbal est remis, avec le corps du procès, entre les mains du maître par l'intendant de la maison.

« IX. *Le ménage.* J'ai réuni dans cette série, déjà fort nombreuse, tout ce qui se rapporte à la vie privée ou intérieure. Ces dessins fort curieux représentent: 1° diverses maisons égyptiennes, plus ou moins somptueuses; 2° les vases de diverses formes, ustensiles et meubles, le tout colorié, parce que les couleurs indiquent invariablement la matière; 3° un superbe palanquin; 4° des espèces de chambre à portes battantes, portées sur un traîneau et qui ont servi de voitures aux anciens grands personnages de l'Egypte; 5° les singes, chats et chiens qui faisaient partie de la maison, ainsi que des nains et autres individus mal conformés, qui, 1500 ans et plus avant J.-C., servaient à désopiler la rate des seigneurs égyptiens, aussi bien que,

1500 ans après, celle de nos vieux barons d'Europe; 6° les officiers d'une grande maison, intendants, scribes, etc; 7° les domestiques portant les provisions de bouche de toute espèce; les servantes apportant aussi divers comestibles, 8° la manière de tuer les bœufs et de les dépecer pour le service de la maison; 9° une suite de dessins représentant des cuisiniers préparant des mets de diverses sortes; 10° enfin, les domestiques portant les mets préparés à la table du maître.

« XII. *Navigation*. Recueil de dessins représentant la construction des bâtiments et barques de diverses espèces, et les jeux des mariniers, tout à fait analogues aux joutes qui ont lieu sur la Seine dans les grands jours de fête. (Champollion, *Lettres d'Egypte et de Nubie*.)

Dans une crypte de l'étrange nécropole qui a fourni ces détails, les restes mortels d'un gouverneur du nom de Sâh, avaient été *scellés pour l'éternité*. Le défunt nous apprend par l'histoire de sa vie, relatée sur les parois de *sa demeure éternelle*, quels étaient à cette époque reculée les devoirs et actes d'un haut fonctionnaire de la caste militaire.... Comme général il a accompagné le roi (un Ousourtassen de la douzième dynastie) dans la terre de Koush et a *pénétré jusqu'aux extrémités de la terre*. Plus tard, à la tête d'une troupe

de 400 hommes, il a ramené des mines de la presqu'île de Sinaï un convoi d'or jusqu'à la ville de Keft (Coptos). Comme nomarque, il a mérité les louanges du souverain et la gratitude de ses administrés.

« Moi, dit-il, j'étais un maître plein de bonté et « d'amabilité, un gouverneur aimant son pays. Pen- « dant des années, j'ai exercé mon pouvoir dans le « nome de *Săh*. Tous les travaux pour la maison royale « furent exécutés par mes soins. Des remercîments me « furent donnés de la part de la maison royale, pour le « tribut amené en gros bétail. J'ai apporté le fruit de « tous mes travaux à la maison royale. Rien ne me « fut volé dans tous mes ateliers. J'ai travaillé et le « nome entier était en pleine activité. Jamais petit en- « fant ne fut affligé par moi ; jamais veuve ne fut mal- « traitée par moi ; jamais je n'ai troublé pêcheur « sur les eaux ou pasteur dans les pâturages. Jamais « n'exista pentarque dont j'ai détourné les hommes de « leurs travaux. Jamais disette ne fut de mon temps, « jamais affamé sous mon gouvernement, s'il y eut des « années de famine. Car voici, j'avais labouré tous les « champs du nome de *Săh* jusqu'à ses frontières au sud « et au nord. Je fis vivre ses habitants de ses produc- « tions, et ainsi il n'y eut pas d'affamés en lui. J'ai « donné également à la veuve et à la femme mariée et « je n'ai pas préféré le grand au petit dans mes distri- « butions. Et voici que le Nil fut en grande inondation, « les propriétaires des champs et les propriétaires des

« vergers étant en bonne espérance pour l'année fertile, « je n'ai pas coupé les branches du canal, etc., etc. »

La dernière partie de cette curieuse inscription où le nomarque, se reportant à une famine qui eut lieu pendant les années de son gouvernement, se fait un panégyrique d'avoir prévenu, par sa bienveillante impartialité pour chacun, les malheurs de la disette, a semblé à plusieurs observateurs comme un pendant de l'histoire de Joseph en Égypte, et des sept fameuses années de famine de ce pays.

Une scène murale du même tombeau rappelle encore plus la légende biblique. Elle représente l'arrivée en Égypte d'une famille de la race sémitique des *Aäm* ou Ammonites. Forcés par des raisons inconnues, par une famine peut-être, ils ont, de même que les fils de Jacob, abandonné leur patrie; ils se présentent, au nombre de trente-sept personnes, hommes, femmes et enfants, devant le gouverneur du nome de *Säh*, *Chnoumhotep*, pour lui demander un asile ou des secours. Un basilicogrammate appelé *Neferhotep*, offre au nomarque une feuille de papyrus couverte d'une inscription portant en tête la date de l'an six d'*Ousertésen II*, et le nombre des étrangers. Le chef ou le *scheikh* de la petite tribu, nommé *Abou-sa*, s'approche respectueusement le premier de la personne de *Chnoumhotep*, et lui offre comme cadeau un bouquetin. Derrière lui sont ses compagnons armés de lances, de massues et d'arcs; leurs femmes, vêtues de tuniques ri-



Nomades d'Asie, venant en Égypte demander asile à un gouverneur de province.

chement coloriées, et enfin leurs enfants portés dans des couffins sur des baudets. Le barde du clan ferme la marche en jouant d'une sorte de lyre.

Ne sont-ce pas là des éclaireurs, ou si l'on aime mieux des enfants perdus de l'avant-garde de ces hordes nomades, qui devaient, un peu plus tard, inonder la vallée du Nil ?

X

Les détails recueillis par Hérodote sur la vie civile et privée des Égyptiens sont postérieurs de neuf siècles à l'époque de Ramsès Meïamoun ; ceux que fournissent les grottes de Beni-Hassan se rapportent à des générations antérieures de beaucoup à ce conquérant. Néanmoins le temps ne semble pas avoir mis entre eux de dissemblances sensibles. Nous croyons devoir les compléter par des notions sur les rapports de temples à temples et les relations diplomatiques de souverains à souverains, à une période de l'histoire où le sceptre de l'Égypte était encore tenu par des Pharaons du nom et du sang de Ramsès.

Ces renseignements nous sont donnés par une stèle trouvée à Thèbes, dans les ruines d'un temple de

Khons, divinité qui paraît avoir été, sous la vingtième dynastie, l'objet d'un culte spécial et d'une renommée, propagée jusqu'au centre de l'Asie.

STÈLE DU TEMPLE DE KHONS.

.... Sa Majesté Ramsès XII étant allé en Naharina (Mésopotamie) pour percevoir le tribut annuel de cette région, les princes et les chefs de chaque province vinrent se prosterner devant sa face, et les indigènes de rang inférieur, pliant sous des charges d'or, de lapis-lazuli, de cuivre, de bois précieux venaient les déposer à ses pieds.

Le roi de Bouchten (Echatane, selon le Dr Brugsch), vint à son tour pour adorer Sa Majesté et lui demander la paix. Il avait avec lui sa fille aînée, jeune et belle femme, que le cœur de Ramsès prisa sur-le-champ plus que toute autre chose. Sa Majesté lui donna le titre de grande reine, le nom de Ra-Neferou, et l'emmena en Égypte, où elle fut reçue avec une pompe souveraine.

L'an quinzième de son règne, Sa Majesté célébrant à Thèbes, la métropole et la dominatrice des nations, la grande panégyrie de son père Ammon, le soleil, dispensateur des trônes, voici qu'on annonça à Sa Majesté l'arrivée d'un messager du roi de Bouchten, apportant de riches présents pour la reine.

Admis en présence de Ramsès XII, l'envoyé salua Sa Majesté en ces termes : « Gloire à toi, soleil des neuf peuples ; accorde-nous les souffles de la vie ! » Puis s'étant prosterné, il ajouta : « Le roi mon maître m'en-
« voie auprès de Ta Sainteté, à cause de Benten-rest,
« la jeune sœur de la reine Râ-Neferou. Un mal secret
« la consume ; veuille Ta Sainteté envoyer auprès
« d'elle un de ces hommes sachant toutes choses comme
« il y en a autour de toi. »

Le roi dit alors : qu'on réunisse devant moi le collége des hiérogrammates et les docteurs des mystères.

Dès qu'ils furent accourus et rangés devant Sa Majesté, elle leur dit : « « Je vous ai convoqués pour en-
« tendre et obéir. Désignez-moi celui de vous tous que
» vous reconnaissez comme le plus ferme de cœur, le
« plus vif d'intelligence et le plus habile de la main. »

Le basilicogrammate Toth-em-hebi sortit des rangs et s'inclina devant Sa Majesté. Il reçut immédiatement l'ordre de se rendre au pays de Bouchten avec le messager royal.

Mais lorsque ce maître de la sagesse et de la science fut arrivé à Bouchten, et qu'il fut mis en présence de l'esprit qui obsédait la princesse Benten-rest, il se trouva son inférieur et n'osa engager la lutte avec lui.

Le roi de Bouchten envoya alors un nouveau messager auprès du Pharaon, disant : « Souverain sei-
« gneur, ô mon maître ! veuille ordonner qu'un dieu

« soit apporté au pays de Bouchten pour combattre cet « esprit funeste. »

Sa Sainteté se trouvait encore alors à Thèbes, célébrant dans la vingt-sixième année de son règne la panégyrie d'Ammon. Elle se rendit dans le temple du dieu thébain Khons-Neferhotep et lui dit : « O mon bon seigneur ! Je viens à toi à cause de la fille du roi de Bouchten. Si tu voulais ordonner à Khonsou le conseiller, dieu puissant, qui dompte les rebelles, d'aller au pays de Bouchten, en le douant de ta vertu divine, je ferais porter ce dieu jusque-là, pour sauver la fille du roi, mon beau-père. »

Khons-Neferhotep, patron de Thèbes, acquiesça aux vœux de Sa Majesté et, à quatre reprises, doua de sa vertu divine le dieu Khonsou-Pa-ar-secher, qui, enfermé dans un brillant naos, placé lui-même sur une grande *bari*, s'achemina sur un char vers le pays de Bouchten, escorté de nombreux cavaliers, marchant à droite et à gauche.

Lorsqu'au bout d'une année et cinq mois, le dieu Khonsou-Pa-ar-secher atteignit le pays de Bouchten, le roi, accompagné de ses chefs et de ses soldats, vint au-devant de lui, et, se prosternant devant la bari sacrée, s'écria, le front dans la poussière : « Salut à toi, qui viens à nous, par l'ordre du roi Ramsès. »

Lorsque le dieu fut arrivé à l'endroit où se trouvait la princesse Benten-rest, l'esprit qui l'obsédait s'humilia devant Khonsou-Pa-ar-secher et lui dit : « Sois le bien

« venu, dieu grand, dompteur des rebelles ! La ville « forte de Bouchten est ton domaine, ses habitants te « sont soumis, moi-même je suis ton esclave ; je ne « serai pas un obstacle au but de ton voyage et je vais « retourner aux lieux d'où je suis venu. Ordonne seu- « lement au roi de Bouchten d'offrir un sacrifice en « mon honneur. »

Alors Khonsou-Pa-ar-secher de Thèbes dit gracieusement à son prophète : « Que le roi de Bouchten fasse « une offrande honorable à cet esprit. »

Pendant que le dieu Khonsou et l'esprit s'entretenaient ainsi, le roi de Bouchten, pénétré d'un saint effroi, tremblait au milieu de ses soldats. Il célébra une grande fête en l'honneur de Khonsou et de l'esprit, leur fit de riches offrandes et sa fille Benten-rest fut guérie à l'instant et l'esprit se retira où il voulut.

Alors le roi de Bouchten fut saisi d'une extrême joie de même que tous ses sujets. Puis il se dit : « Il fau- « drait que ce dieu pût rester au pays de Bouchten ; « je ne le laisserai pas retourner en Égypte. » Ainsi Khonsou-Pa-ar-secher fut retenu trois ans et neuf mois à Bouchten ; mais au bout de ce temps, voici que le roi de Bouchten, couché sur son lit, aperçut ce dieu quittant son naos sous la forme d'un épervier d'or, et étendant ses ailes pour voler vers l'Égypte. Et le roi se réveillant, fut attaqué d'un mal intérieur. Il dit alors au prêtre de Khonsou-Pa-ar-secher : « Qu'il nous quitte rapidement et retourne en Égypte ; faites préparer son char ! »

Lorsque le roi de Bouchten fit partir ce dieu pour l'Égypte, il lui donna de nombreux et riches présents et des soldats et des chevaux en grande quantité. Et lorsque le dieu Khonsou-Pa-ar-secher fut arrivé au temple de Khons-Neferhotep, il lui offrit les présents que le roi de Bouchten lui avait donnés en toutes sortes de bonnes choses, et n'en retint rien pour lui-même. Khonsou-Pa-ar-secher de Thèbes rentra ainsi dans son temple en paix l'an 33, le dix-neuvième jour du mois de Méchir du roi Ramsès XII régnant éternellement comme le soleil.



CANON CHRONOLOGIQUE

ou

TABLEAU DES DYNASTIES ET DES ROIS D'ÉGYPTE

Depuis Ména jusqu'à Cambyse, d'après Manéthon et Jules l'Africain.

NOMS DANS MANÉTHON.	NOMS MONUMENTAUX.	Années attribuées.	SYNCHRONISMES ET OBSERVATIONS.
Ire Dynastie. Thinite.			
Ménès	*Ména.*	253	Ména, successeur en Égypte d'Asiri (le soleil et dieu des morts), se rattache à la première tradition védique, comme le Manou sanskrit, fils du Soleil et frère de l'Asura Yama, le dieu des morts; comme le Manès de Lydie, fils de Kronos; comme le Ménos crétois, fils de Zeus; le Minyas d'Iolcos, fils d'un Titan, et le Manus de Germanie, fils du Chaos.
Athotis	*A.-Tauud.*		Le nom d'Athot ou AT-aud, signifie, suivant Erathosthène, le savant bibliothécaire d'Alexandrie, *descendant ou fils* de Mercure
Kenchenès	0 0 0		
Ouénéphès	0 0 0		
Ousaphaès	0 0 0		
Miébis.	0 0 0		
Sémempsès	0 0 0		
Biénéchès	0 0 0		

NOMS DANS MANÉTHON.	NOMS MONUMENTAUX.	Années attribuées.	SYNCHRONISMES ET OBSERVATIONS.
IIe Dynastie. Thinite.			
Boéthos	*Baou*....	302	Est-ce par un simple effet du hasard que trois noms de cette dynastie renferment le radical *kaï* ou *kè*, qui signifie *grand* ou *géant* en pehlvi et en arménien ancien? Ne serait-ce pas plutôt une marque d'origine. Le même flot d'émigration touranienne qui déposa les *Kaïans* en Bactriane et en Médie, n'en aurait-il pas porté jusque sur les bords du Nil, avec leur dieu primitif, le feu?
Kaiéchos	....(*kaï-i-kaï*).		
Binothris	0 0 0		
Tlas	0 0 0		
Sethenès	*Send*.		
Chairès	....(*kaï-ra*).		
Népherchérès	0 0 0		
Sésochris	0 0 0		Suivant Manéthon le roi Sésochris dépassait cinq coudées en hauteur et trois en largeur!... (2 mètres 60 cent. sur 1 mèt. 45 c.!!!)
Chénérès	....(*kaï-n-ra*).		
IIIe Dynastie. Memphite.			
Néchérop	0 0 0	214	
Tosorthros	0 0 0		
Tyris	0 0 0		
Mésochris	0 0 0		
Soyphis	0 0 0		
Tosertasis	0 0 0		
Achès	0 0 0		
Séphouris*	(*Snéfrou?*)......	...	* Ce roi, le premier dont l'épigraphie ait retrouvé des traces certaines, paraît avoir régné sur la Basse-Égypte et la presqu'île de Sinaï. Il doit être reporté en tête de la IVe dynastie. (Premier double emploi constaté dans les listes.)
Kerphérès	0 0 0		

NOMS DANS MANÉTHON	NOMS MONUMENTAUX.	Années attribuées.	SYNCHRONISMES ET OBSERVATIONS.
IVe Dynastie. Memphite.		284	
Soris	*Snéfrou.*	29	1° Les trois premiers règnes de cette dynastie présentent un total de 158 ans. Combien faut-il rabattre de ce chiffre pour le faire concorder avec une inscription d'un tombeau de Gizéh qui montre la reine *Méri-tefs* vivant sous ces trois règnes successifs?
Souphis Ier, ou (Chéops)	*Chouffaou, Chnoum-Choufrou.*	63	
Souphis II	*Chafra (Chpéhren).*	66	2° D'après Manéthon, Hérodote et Diodore, les trois rois constructeurs des grandes pyramides, ne forment que deux générations, Chafra étant le frère, et Meu-ka ra le fils de Chouffou (ou Chéops); de combien faut-il diminuer, pour la rendre acceptable par l'histoire sérieuse, la somme de 192 ans qui leur est attribuée ci-contre?
Menchérès	*Men-ka-ra.*	63	
Ratoisès	*Ratuf.*		
Bichérès	0 0 0 } *Azeskaf?*		
Séberchérès	0 0 0 } *Azeskaf?*		
Thamphthis	0 0 0 } *Azeskaf?*		
Ve Dynastie. Éléphantine.			Manéthon fait venir à cette dynastie et la suivante d'Éléphantine et leur attribue pour centre de puissance l'extrémité méridionale de l'Égypte. M. Brugsch les tranporte toutes les deux à Memphis, parce que les rois qu'elles comprennent ont leur tombeau dans la nécropole de cette ville. C'est là, une question de principe fort discutable. A cette époque première de réglementation de la société égyptienne, alors que toutes les créatures fétiches des clans égyptiens: chats, chiens, chaca's, ibis, igneumons, bœufs et crocodiles, avaient leurs sépultures marquées en unlieu déterminé de la vallée du Nil, pourquoi les rois, princes et principicules de cette même vallée, n'auraient-ils pas été tenus de se faire enterrer sur un même point, consacré par des motifs traditionnels ou religieux?
Ouserchérès	*Ouser-kaf*		
Sephrès	*Sahou-ra*		
Népherchérès	*Nefer-ar-ka-ra.*		
Sisirès	*Alitès.*		
Chérès	0 0 0	198	
Rathourès	*Kanouser.*		
Menchérès	*Menkahor.*		
Tatchérès	*Tatkrara.*		
Onnos	*Ounas.*		

NOMS DANS MANÉTHON.	NOMS MONUMENTAUX.	Années attribuées.	SYNCHRONISMES ET OBSERVATIONS.
VI[e] Dynastie. Memphite.		203	Cette dynastie est des plus curieuses à étudier. 1° Elle s'ouvre par un roi tué par ses gardes pour cause de tyrannie ; 2° elle renferme deux noms : Mentou-Hotep, appartenant à la XI[e] dynastie, dont la contemporanéité est prouvée par ce seul fait; 3° une stèle relative à un grand dignitaire nommé Una qui vécut sous les rois Téta, Papi et Raméri, prouve surabondamment que ces rois se succédèrent sans discontinuité et quelle foi on doit ajouter aux 100 ans de règne du second d'entre eux. Nous ne parlerions pas de la reine Nitocris, si Hérodote ne la mentionnait pas comme venant de Babylone, ce qui indiquerait une intrusion des Asiatiques en Égypte dès cette époque.
Othoes Phios	*Teta.*	36	
Méthousouphis	*Mentou-hotep.*	53	
Phiops	*Pepi.*	100	
Menthésouphis	*Rameri.*	»	
Nitocris	*Nit-aqer.*	12	
0 0 0	*Nefer-ka.*		
0 0 0	*Neferes.*		
0 0 0	0 0 0		
VII[e] Dynastie. Memphite.			
70 rois en 70 jours!!!			
VIII[e] Dynastie. Memphite.			
9 rois	*Inconnus.*	146	Ces dynasties et la suivante ont régné parallèlement dans différentes provinces de l'Égypte. L'épigraphie veut bien faire cette concession à l'histoire.
IX[e] Dynastie. Héracléopolite ou du Fayoum.			
4 rois		100	

NOMS DANS MANÉTHON.	NOMS MONUMENTAUX.	Années attribuées.	SYNCHRONISMES ET OBSERVATIONS.
Xe Dynastie. Héracléopolite.			
19 rois	*Inconnus.*	185	
XIe Dynastie. Thébaine.			
6 rois	*Selon le canon de Turin.*	43	Selon les monuments, c'est dans cette dynastie qu'il faut ranger les Mentou-Hotep, portés par Manéthon dans la VIe.
XIIe Dynastie. Thébaine.			
1. [Amménémès]	*Amenemha Ier.*	213	On place cette dynastie à Thèbes, cependant la plupart des monuments qu'elle a laissés se rencontrent dans le Fayoum.
2. Sésonchis	*Ousertesen Ier.*		
3. Ammanémès	*Amenemha II.*		
4. Sésostris	*Ousertesen II.*		
5. Lamarès	*Ousertesen III.*		
6. Amérès	*Amenemha III.*		
7. Aménémès	*Amenemha IV.*		
8. Skémiophris	*Ra-sebek-nefrou.*		

NOMS DANS MANÉTHON.	NOMS MONUMENTAUX.	Années attribuées.	SYNCHRONISMES ET OBSERVATIONS.
XIIIe Dynasite. Thébaine.			
60 rois	*parmi eux;* *Sebek-hotep Ier.* ⋮ *Sebek-hotep II.* ⋮ *Sebek-hotep III.* *Sebek-hotep IV.* ⋮ *Sebek-hotep V.* *Nefer-hotep Ier.* ⋮ *Sebek-hotep VI.* *Sebek-hotep VII.* ⋮ *Sébek-hotep VIII.*	353	L'unité territoriale tentée par la XIIe dynastie échoue sous les dynasties suivantes, où une anarchie féodale prévaut dans la Haute et Basse-Égypte, dont elle facilite l'invasion et la conquête par les nomades de l'Est.
XIVe Dynastie. Xoïte.			
76 rois dans la Basse-Égypte.		484	Dynastie contemporaine de la précédente et de l'invasion des Hycsos.

NOMS DANS MANÉTHON.	NOMS MONUMENTAUX.	Années attribuées.	SYNCHRONISMES ET OBSERVATIONS.
XVe Dynastie. / **XVIe Dynastie.**	**Thébaines.**	»	Ces deux dynasties, chassées de l'Égypte par une invasion asiatique, ont vécu parallèlement à la suivante, composée de conquérants étrangers.
XVIIe Dynastie. Hycsos.		260	
1. Salatis			
2. Béon			
3. Apachnas	*Apapjas.*		
4. Apophis			
5. Jannas			
6. Assis	*Asseth ?*		
XVIIIe Dynastie. Thébaine.			
Amosis	*Aahmès.*		Vainqueur et expulseur des Hycsos.
Chebron	*Néfrou-ari.*		Sa veuve régente sous le règne suivant.
Aménophis	*Amenoph Ier.*		
Amessès	*Touthmès Ier.* / *Touthmès II.*	242	Thoutmès Ier régna conjointement avec sa sœur la reine Ahmense-Hatasou, régente sous Thoutmès II et jusqu'à la 22e année de Thoutmès III. Pour le temps écoulé entre Aâhmès et Thoutmès III, on possède un document précieux dans la stèle biographique d'Aâhmès, chef des nautoniers, lequel, (né sous le prince Rasekenen, prince ou *hag* de la Haute-Égypte avant l'expulsion des Hycsos),

(Voy. *la suite de la XVIIIe dynastie à la page suivante.*)

NOMS DANS MANÉTHON.	NOMS MONUMENTAUX.	Années attribuées.	SYNCHRONISMES ET OBSERVATIONS.
XVIIIe Dynastie (*Suite.*)			a vécu et servi successivement sous les quatre premiers rois de la XVIIIe dynastie.
Méphrès	*Touthmès III.*		
Méphramouthosis	*Amenoph II.*		
Thmosis	*Touthmès IV.*		
Aménophi	*Aménoph III.*	242	Aménoph III est le Memnon des Grecs. Les réformes qu'il veut introduire dans le culte suscitent une révolte et quatre rois usurpateurs règnent sur l'Égypte en même temps qu'Horembeh. La XVIIIe dynastie finit au milieu de troubles civils et religieux.
Horus	*Horemheb.*		
Akenchérès Rathothis Akenchérès Akenchérès	*Rois usurpateurs et contemporains d'Horemheb.*		*Nota.* Sur l'île d'Éléphantine, le roi Touthmès III avait fait élever, au dieu des cataractes, Chnoum, un temple dont il ne reste plus que quelques pierres détachées ; sur l'une d'elles on lit très-clairement l'inscription suivante : « Le 28e jour du mois Epiphi, jour de l'apparition de l'étoile Sopd (Sothis) : fête. » L'illustre astronome français Biot, à qui toute l'importance historique de cette

date n'a pu échapper, l'avait soumise au calcul astronomique. D'après lui ce lever de Sirius aurait eu lieu l'an **1444** avant l'ère chrétienne. Cette date admise, toute la chronologie de la XVIIIe dynastie serait en plein désaccord avec la détermination astronomique. Mais nous devons remarquer que, d'après les observations de M. Lepsius qui a fixé l'époque de Tothmosis de **1603** à **1565**, le sculpteur égyptien, chargé de graver la date en question sur la pierre susdite, aurait commis une grave erreur, en ajoutant une troisième petite ligne qui indiquerait, au lieu du second mois de la tétraménie de la chaleur, le troisième mois ; ce qui changerait le mois d'Epiphi en Paoni et la date de 1444 en celle de 1580 ou 1574 av J. C. Cette supposition est très-ingénieuse sans doute ; mais elle n'a pour base qu'une ligne bien mince !... Cependant nous ne voyons pas comment, sans l'hypothèse du savant Prussien, on pourrait aligner logiquement en moins d'un siècle et demi tous les noms et tous les faits compris entre Thoutmès III et la XXe dynastie, qui commence avec l'an 1300.

NOMS DANS MANÉTHON.	NOMS MONUMENTAUX.	Années attribuées.	SYNCHRONISMES ET OBSERVATIONS.
XIXe Dynastie. Thébaine.			
Ramsès	*Ramessou Ier.*		Héritier légitime de la XVIIIe dynastie.
Séthos	*Séti Ier.*		
Rampsès	*Ramessou II.*		Ramsès, Meïamoun ou Sésostris (1400-1339 av. J. C.).
Ménephthès	*Merneptah Ier.*		
[Séthos]	*Seti II.* *Merneptah II.*	170	Troubles religieux et civils. Époque de Moïse ; les descendants de Ramsès sont obligés de se refugier en Nubie pendant 13 ans.
Amenemès	*Amenmesès.*		
Thouoris	*Siptah et sa femme. Taouser.*		
XXe Dynastie. Diospolite.			
	1. *Ramsès III*		La date de l'an 1300 av. J. C., calculée par Biot, tombe sous ce roi (première date certaine de l'histoire égyptienne).
	2. *Ramsès IV.*		
	3. *Ramsès V.*	178	
	4. *Ramsès VI.*		L'an 1240 av. J. C 2e date certaine, calculée par Biot, appartient à ce règne.
	5. *Ramsès VII.*		

Voy. *la suite de la XXe dynastie à la page suivante.*)

NOMS DANS MANÉTHON.	NOMS MONUMENTAUX.	Années attribuées.	SYNCHRONISMES ET OBSERVATIONS.
XXe Dynastie (*Suite*).			
	6. *Ramsès VIII.*		
	7. *Toum-merj.*		
	8. *Ramsès IX.*	178	
	9. *Ramsès X.*		
	10. *Ramsès XI.*		
	11. *Ramsès XII.*		Avec cette dynastie finit la suprématie de l'Égypte sur la Mésopotamie; — époque probable de la fondation de Ninive et du règne du Ninus de l'histoire classique. (1200-1150 av. J. C.)
	12. *Ramsès XIII.*		
XXIe Dynastie. Tanite.			Dynastie rivale des grands prêtres de Thèbes :
Smendès	*Ba-n-ded* (?)		Pe-hor.
Psousennès			Paï-hanch.
Népherchérès	(*Nefer-ka-ra*).	130	Paï-n-Tchen.
Aménophthis	(*Meri-n-ptah*).		Ba-men-cheper.
Osorcho	*Ouasorkan.*		
Psinachès	*P seb-n-cha.*		
Psousennès	(*Sasanq*, régent.)		

NOMS DANS MANÉTHON	NOMS MONUMENTAUX.	Années attribuées.	SYNCHRONISMES ET OBSERVATIONS.
XXIIe Dynastie. Bubastite.			
Sésonchoris	*Sasanq Ier.*		Prend Jérusalem et met le roi Roboam à rançon vers l'an 974 av. J. C.
Osorthon.	*Ouasorkan Ier.*		On s'accorde généralement à identifier Oua-sork-an avec le *Sérak*, qui, suivant les chroniques des *Rois*, ch. XIV, fut battu, près Marésa, par Asa, roi de Juda, vers l'an 950 av. J. C
	Tekelot Ier.		
Rois anonymes	*Ouasorkan II.*		
	Sasanq II.	120	
Takelothis	*Tekelot II.*		Sous cette dynastie et la suivante, la décadence de l'Égypte se précipite rapidement, les peuples vassaux secouent le joug, et une puissance rivale s'élève en Éthiopie.
	Sasanq III.		
Rois anonymes	*Pachj.*		
	Sasanq IV.		
XXIIIe Dynastie. Tanite.			
Petoubastès	*Petsabast.*		Pendant que les Égyptiens manquaient d'une ère fixe à laquelle ils pussent rattacher les dates de chaque règne, les Grecs contemporains de Petsabast fondent l'ère des Olympiades (776 av. J.-C.)
Osorchon	*Ouasorkan.*	89	
Psammus	*Psamout.*		
Zet (Tnephachthus?	0 0 0		Ère de la fondation de Rome 754. Ère chaldéenne de Nabonatzar 747.
XXIVe Dynastie. Saïte.			
Bocchoris.	*Bek-n-renf.*	6	Est détrôné et brûlé vif par les Éthiopiens.

NOMS DANS MANÉTHON.	NOMS MONUMENTAUX.	Années attribuées.	SYNCHRONISMES ET OBSERVATIONS.
XXVe Dynastie. Éthiopienne.			
Sabakon	*Sabaka.*	50	L'Égypte est conquise par les Éthiopiens vers l'an 715 av. J. C.
Sevikos	*Sabataqa.*		Osée, roi d'Israël, réclame le secours de Séva le Koushite (Sabataga) contre l'Assyrien Salmanatzar vers l'an 700.
Tarkos	*Tahalqa.*		Tahalqa repousse, vers 690, une attaque de Sennakerib.
XXVIe Dynastie. Saïte.			
Stephinatès	*Pianchi ?...*		
Néchepsos	0 0 0		
Néchao Ier	(*Nekaou I^eo*).		
Psammétichus Ier	*Psemtek Ier*		Psammetik Ier repousse une invasion des Scythes vers l'an 625.
Néchao II	*Nekaou II.*	138	Nékao II, marchant contre Ninive, est attaqué par Josias, roi de Jérusalem ; il le bat et le tue, à Mégiddo, en 610.
Psammétichus II	*Psemtek II.*		Il est lui-même défait par Nabukodonozor, à Karkemlsh (Circessium), vers l'an 606 av. J. C.
Ouapris	*Ouahhetpra.*		
Amosis	*Aahme.*		
Psammécheritès	*Psemtek III.*		

Conquête de l'Éypte par Cambyse, an 527 av. J. C. et fin de l'Égypte antique.

TABLE DES MATIÈRES.

L'ÉGYPTE AVANT RAMSÈS.

Le Nil, son bassin et ses premiers colons. — Races d'hommes connues en Égypte quinze siècles avant J. C. — Chronologie anté-historique de l'empire égyptien. — Ména, premier dynaste. — Désaccord entre l'épigraphie et la géologie. — Invasion des Hycsos. — Lutte et guerre nationales. — La dix-huitième dynastie .... Page 3

RAMSÈS II. — MEÏAMOUN LE GRAND
OU SÉSOSTRIS.

Les noms de Ramsès, son enfance, sa jeunesse, son couronnement. — Un sacre il y a trente-trois siècles. — Les rangs sociaux en Égypte, et le peuple à cette époque de l'histoire. 61

CAMPAGNES DE RAMSÈS LE GRAND.

Situation, richesses et population de l'Égypte à l'avénement de Ramsès. — Motifs plausibles de ses expéditions. — Campagne en Éthiopie. — Deux grazies à trente-trois siècles d'intervalle. — Départ de Ramsès pour l'Asie. — Son armée. — Témoignages de Tacite, d'Hérodote, de Strabon et des monuments. — Un bulletin de victoire et un poëte lau-

réat du quatorzième siècle avant notre ère. — Bataille d'Atesh. — Retour de Ramsès........................... 99

MONUMENTS DE RAMSÈS LE GRAND.

Témoignages d'Hérodote, de Diodore et de la Bible. — Memphis et Thèbes. — Les grands jours de la royauté. — Un puits artésien au temps de Ramsès. — La terre de Koush. — Les spéos d'Ibsamboul. — La vieillesse de Ramsès. — Squelettes de bœufs et squelettes de rois. — Darius et la statue de Ramsès.................................. 163

APPENDICE.

I. Les Koushites.................................. 253
II. Temple de Dendérah.............................. 254
III. Ancien lit du Nil.............................. 258
IV. Le roi pasteur Apapjas et le dieu Soutech........... 259
V. Les noms de Ramsès II............................ 260
VI. Les images des ancêtres......................... 265
VII. Armée de Ramsès II. — Caste militaire............. 271
VIII. Les Robous................................... 274
IX. Mœurs et coutumes des Égyptiens.................. 275
X. Stèle du dieu Khons.............................. 302
XI. Tableau ou canon chronologique des dynasties égyptiennes.................................. 307

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9.


EGYPTE ANCIENNE
Renvois. (EGYPTE INFÉRIEURE)
I NOME SÉBENNYTIQUE
II N. TANITE
III N. BUSIRITE
IV N. SÉTROÏTE
V N. PHACRORIOPOLITE
MER MÉDITERRANÉE
Bouches du Nil
ALEXANDRIA
Canopus
Naucratis
Hermopolis Parva
Saïs
Bubastus
Tanis
Pelusium
Cassio
Rhinocura
Magdolon
Héliopolis
Létopolis
Pyramides
Babylon
MEMPHIS
N. MEMPHITE
Héroopolis
Arsinoe ou Cleopatris
Clysma
Désert de Pharan
Aphroditopolis
Arsinoe ou Crocodilopolis
N. ARSINOÏTE
Lac Meris
Héracléopolis Magna
N. HÉRACLÉOPOLITE
HEPTANOMIDE
Oxyrhynchus
N. OXYRHYNCHITE
Cynopolis
Mts d'Albâtre
Monts Arabiques
Hermopolis Magna
N. HERMOPOLITE
Antinoe
Petite Oasis
DÉSERT DE LIBYE
GOLFE HÉROOPOLITE
Mt Sinaï
GOLFE ELANITE
Milles Romains
Kilomètres
Chef-lieu de Nôme
Fouilles d'Aug. Mariette
Lycopolis
N. LYCOPOLITE
Hypselae
N. HYPSÉLITE
Antæopolis
N. ANTÉOPOLITE
N. APHRODITOPOLITE
Chemmis ou Panopolis
N. PANOPOLITE
Ptolémaïs
Grande Oasis
This
Abydos
Diospolis Parva
Tentyris ou Tentyra (Denderah)
Coptos
THEBAIDE
THEBA ou Diospolis Magna
Hermonthis
Latopolis
N. LATOPOLITE
Elethyia
Apollinopolis Magna
N. APOLLINOPOLITE
Silsilis
Ombos
N. OMBITE
Syène
I. Eléphantine
Cataractes
I. Phylé
Myos Hormos
M. Smaragde
Désert
GOLFE ARABIQUE
MER ROUGE
Bérénice
ÉTHIOPIE
ALEXANDRIE
Phare
Pharos
Port d'Eunoste
Grand Port
Bruchium
Port Kibotos
Rhacotis
Nécropolis
Lac Maréotis
THÈBES
Nécropolis
Ruines de Karnak
Temple de Louqsor
THÈBES ou DIOSPOLIS MAGNA
Nil Fl.
Kilomètres
MEMPHIS et sa Nécropole
Pyramides de Gizeh
Pyramides d'Abousir
Pyramides de Sakkarah
Saklarah
Pyramides de Dashour
Dashour
Kilomètres
EMPIRE ÉGYPTIEN sous Toutmès III le Grand et sous Ramsès II Sésostris
Pont Euxin
ASIE MINEURE
Mer Méditerranée
Babylonie
ARABIE
Mer Rouge
Arabie Heureuse (Pount)
Méroe
TERRE DE KOUSCH
Gravé par Erhard, R. Bonaparte 42.
Librairie de L. HACHETTE et Cie à Paris.
Dessiné par A. Vuillemin.

PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. FORMAT IN-FOLIO.

Achard (Am.) : *Bade et ses environs.* Un magnifique vol. contenant 28 grandes lithographies et 29 grav. sur bois, rel. en percal. 100 »

Cervantès Saavedra (Miguel de) : *L'ingénieux Hidalgo don Quichotte de la Manche*, traduit par Louis Viardot. Édit. de grand luxe, contenant 376 dessins de Gustave Doré, gravés sur bois par Pisan. 2 magnifiques vol. cart. richement. 160 »

Chateaubriand (de) : *Atala*, édit. de grand luxe, avec 44 dessins de G. Doré (30 belles compositions tirées à part, et 14 autres belles grav. insérées dans le texte). Un magnifique vol. cart. richement. 50 »

Dante Alighieri : *L'Enfer*, édit. de grand luxe, contenant la traduction française de P. A. Fiorentino, le texte italien et 76 grandes compositions de G. Doré, gravées sur bois et tirées à part. Un magnifique vol. cartonné richement. 100 »

Le même ouvrage, texte italien seul, également illustré des 76 grandes compositions de G. Doré. Un magnifique vol. cart. rich. 150 »

Lallemand (Ch.) : *Les Paysans badois.* Un vol. contenant 16 grandes pl. coloriées et 12 vign. imprimées dans le texte, rel. en percaline. 12 »

Trémaux (P.) : *Voyage dans la Nigritie, au Soudan oriental et dans l'Afrique septentrionale.* Grand atlas de 51 planches, avec texte, cartes, etc. 120 »

(En outre, 2 vol. in-8 : *Égypte et Éthiopie :* prix, 6 fr.; *le Soudan*, prix, 6 fr.)

— *Parallèles des édifices anciens et modernes du continent africain.* Grand atlas de 82 planches en partie coloriées, avec texte, cartes, etc. 130 »

— *Exploration archéologique en Asie Mineure.*

Formera 43 liv. de 5 planches et texte. Les premières liv. sont en vente. Prix de chaque liv. 10 »

II. FORMAT IN-4.

Baric : *Martin Landor* ou *la Musique enseignée aux enfants*, par Kroknotzki. 1 vol., 16 pl. color. cart. 5 »

Bertall : *Les Infortunes de Touche-à-Tout*, hist. amusantes pour les petits enfants. 1 vol. (24 pl. col.) cart. 3 »

Bible populaire (la), histoire illustrée de l'Ancien et du Nouveau Testament, par M. l'abbé Drioux, 140 liv. de 8 pages, formant 2 vol. gr. in-8, ill. de 620 vignettes. Chaque vol. broché, 10 »

On peut se procurer l'ouvrage par livraisons à 15 c ou par volumes.

Chaque volume se vend séparément.

Delbrück (Jules) : *Les Récréations instructives*, sur les animaux, les arts, les sciences, accompagnées d'images, de rondes enfantines, musique avec piano pour petites mains 4 sér. formant chacune 1 vol. Chaque vol. sépar. 12 fr.

La reliure en percal. tr. jaspées se paye par série, 1 fr. 75; en percal. tr. dorées, 2 fr. 75; en percal. rouge, tr. dorées, 3 fr. 75.

Histoire populaire de la France. L'histoire populaire de la France, publiée en 212 livraisons à 10 cent. (de 8 pages chacune), forme 4 vol. grand in-8, illustrés de 1358 vign. Chaque volume broché. 6 fr.

On peut se procurer l'ouvrage par livraisons ou par volumes.

Chaque volume se vend séparément.

Lamartine (Alph. de) : *Graziella*, édition de grand luxe, avec 35 gravures, composition d'Alf. de Curzon et 9 vig. 1 vol. in-4, richem. cartonné. 25 »

Laujon (Léon de) : *Contes et Légendes*, ill. par G. Doré. 1 vol. br. 10 »

Le Foyer des Familles, mag. cath. ill. Les années 1860, 1861, 1862 et 1863 du *Foyer des Familles* forment chacune un beau volume de 416 pages, illustré de plus de 360 vignettes. Chaque volume se vend, broché, 5 fr. 50 c.; relié en percal., tr. jaspées, 7 fr.; tr. dorées, 7 fr. 50.

L'Épine (Ern.) : *Histoire du capitaine Castagnette.* Un vol. (43 vign.) 6 »
Le cartonn. en perc. gaufrée dorée se paye en sus 2 fr.
— *La Légende de Croque-Mitaine.* 1 vol. 120 vignettes. 15 »
Le cartonnage en percaline gaufrée se paye en sus 3 fr.
Le Tour du monde (voy. ci-après).
Trim : *Albums* pour les enfants de trois à six ans, coloriés et cartonnés :
ABC Trim, alphabet enchanté, illust. par Bertall. 3 »
La Journée de deux petits garçons ; Histoire du bon Toto et du méchant Tom, illustrée par Jundt. 3 »
Jean Bourreau, le bourreau des bêtes, illustré par Jundt. 3 »
La Poupée, illustrée par Jundt. 3 »
Le Calcul amusant, ill. par Bertall. 3 »
Les Défauts horribles, ill. par Jundt :
I. Gourmands et malpropres. 3 fr.
II. Menteurs, envieux, curieux, criards et trépignards. 3 fr.
III. Le Poltron. 3 fr.
Les Bêtes, cours d'histoire naturelle et de morale, ill. par Bertall. 3 »
Pierre l'ébouriffé, joyeuses histoires, trad. de l'allemand du d^r^ Hoffmann sur la 360e édit. 3 »
Histoire comique et terrible de Loustic l'espiègle, ill. par Bertall. 3 »
Histoire de Jean-Jean gros Pataud, ill. par Pelcoq. 3 »

III. FORMAT GRAND IN-8.

Le cartonnage, soit en percaline, soit en demi-reliure chagrin, tranches dorées, se paye 4 fr. en sus des prix ci-après indiqués.

About (Edm.) : *Le Roi des montagnes* (158 vign. par G. Doré). 1 vol. 5 »
Biard : *Deux ans au Brésil.* 1 vol. 20 »
Burton (le capit.) : *Voyage aux grands lacs de l'Afrique orientale*, trad. de l'anglais. 1 vol. (40 vign.) 10 »
Colart : *Histoire de France méthodique et comparée*, avec tableaux synoptiques et 77 grav. sur acier. Nouv. édit. 1 vol. gr. in-8 oblong. 13 50
Cartonné. 15 »
Delapalme, conseiller à la Cour de cassation : *Le Grand-Père*, contes à mes petits-enfants. 1 vol. pour chacune des pages duquel M. Giacometti a dessiné un riche encadrement reproduisant plusieurs scènes du texte. 10 »
Dufferin (lord) : *Lettres écrites des régions polaires*, et trad. (25 vign., 3 cartes). 1 vol. sur papier teinté. 5 »
Figuier (L.) : *La Terre avant le déluge* (358 vign.). 4e éd., augment. 1 v. 10 »
— *La Terre et les Mers*, ou description physique du globe. 1 vol. (190 vign.). 2e édit. 10 »
— *Histoire des Plantes.* 1 vol. (415 vig.). Broché. 10 »
— *La Vie et les Mœurs des animaux.* 1re série : *Zoophytes et Mollusques.* 1 vol., illustré de plus de 300 pl. 10 »
— *Le Savant du foyer*, ou notions scientifiques sur les objets usuels de la vie. 3e édit. 1 vol. 10 »
— *Les grandes Inventions scientifiques, industrielles et artistiques* des temps anciens et modernes. 3e édit. (220 gr.). 1 vol. 10 »
Frédol (Alfred) : *Le Monde de la mer.* 1 magifique vol. in-8 jésus, contenant 22 pl. gravées sur acier et tirées en couleur, et 198 grav. sur bois. 30 »
Gastineau (Benjamin) : *Chasses au lion et à la panthère en Afrique* (17 dessins par G. Doré). 1 vol. 3 »
Guillemin (Am.) : *Le Ciel*, simples notions d'astronomie. 3e édit. 1 magn. vol. in-8 jésus ill. de 11 pl. tirées en couleur et de 216 grav. sur bois. 20 »
Gumpert (Mme Thècle de) : *Le Monde des enfants*, contes moraux, trad. de l'allemand (125 vig.), 1 vol. tiré sur papier teinté. 5 »
Lamartine (Alph. de) : *Jocelyn*, édit. ill. de 150 vig. 1 vol. 10 »
Livingstone (le D^r^) : *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe*, trad. de l'anglais. 1 magnifique vol. (45 grav. et 2 cartes). 20 »
Nouveau magasin des enfants (le). Quatre series illustrées :
Première série : 8 contes, par Charles Nodier, Stahl, Octave Feuillet, Balzac, etc. 1 vol. 10 »
Deuxième série : 5 contes, par G. Sand, Alfred de Musset, etc. 1 vol. 10 »
Troisième série : 3 contes, par Alex. Dumas, P. de Musset et Ed. Ourliac. 1 vol. 10 »
Quatrième série : 2 contes, par Alex. Dumas et Alph. Karr. 1 vol. 10 »
Saintine (X.-B.) : *La mère Gigogne et ses trois filles*, causeries d'un bon papa sur l'histoire naturelle et sur les objets les plus usuels. 1 vol (171 vig.) 10 »

Saintine (X.-B.) : *La Mythologie du Rhin*, ill. par G. Doré. 1 vol. 5 »
—*Le Chemin des écoliers* (450 vig. par G. Doré, etc.). 1 vol. 10 »
Sand (George): *Les Romans champêtres.* 1re série : *La Mare au Diable ; François le Champi.* 1 vol. br. 10 »
2e série : *La petite Fadette ; André; La Fauvette du docteur.* 1 v. 10 »
Ségur (Mme la comtesse de) : *l'Évangile de la Grand'Mère*, illustré de 40 grav. sur bois dessinées d'après les croquis de Vetter. 10 »
Speke (le capitaine) : *Journal de la découverte des sources du Nil*, avec cartes et grav. d'après les dessins du capitaine Grant. 2e éd. 1 vol. 10 »
Taine (H.): *Voyage aux Pyrénées.* Magnifique vol., tiré sur papier teinté (350 vig. par G. Doré). 10 »
Trésor littéraire de la France (le), choix de morceaux remarquables empruntés à tous les grands écrivains de notre pays, et publié avec l'approbation de S.Ex le ministre de l'instr.publ. par la Société des gens de lettres. 1 vol., contenant les *Prosateurs*, ill. de 40 magnifiques grav. sur bois dessinées par Bayard et tirées à part. 23 »
Le même ouvrage sans les illustrations. 1 volume. 15 »
Le second vol., contenant les *Poëtes*, paraîtra l'an prochain.
Vambéry (Arminius): *Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale*, de Téhéran à Khiva, à Bokhara et à Samarcand à travers le grand désert Turcoman. Ouvr. trad. de l'anglais, par M. E.-D. Forgues et illustré de 43 gr. 1 vol. 10 fr.

IV. FORMAT IN-18 JÉSUS, A 2 FR. LE VOLUME.

La reliure en percaline, tranches jaspées, se paye en sus 75 cent.; en percaline, tranches dorées, 1 fr.

1° BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

1re Série. — POUR LES ENFANTS DE 4 A 8 ANS.

Anonymes : *Chien et Chat.* 1 v. (45 v.).
— *Douze histoires pour les enfants de quatre à huit ans*, par une mère de famille. 1 vol. imprimé en gros caractères (18 grandes vig.)
—*Les Enfants d'aujourd'hui*, par le même auteur. 1 vol. (40 vig.)
Carraud : *Historiettes véritables* pour les enfants de 4 à 8 ans. 1 vol. (94 vig.)
Fath (G.) : *La Sagesse des enfants*, proverbes. 1 vol. (100 vign.)
Pape-Carpantier (Mme) : *Histoires et leçons de choses pour les enfants.* 1 v. (80 vig.)
Ouvrage couronné par l'Académie.
Perrault, Mmes **d'Aulnoy** et **Prince de Beaumont** : *Contes de fées.* 1 vol. ill.
Porchat (J.) *Contes merveilleux.* 2e édit. 1 vol. (21 gr. vig.)
Ségur (Mme la comtesse de) : *Nouveaux contes de fées.* 1 vol.(46 vig.)

2e Série. — POUR LES ENFANTS DE 8 A 14 ANS.

Andersen : *Contes choisis*, trad. du danois. 1 vol. (40 vig.).
Anonyme : *Les Fêtes d'enfants*, scènes et dialogues, avec une préface de M. l'abbé Bautain. 1 vol. (41 vig.)
Barrau (Th. H.) : *Amour filial*, récits à la jeunesse. 1 v. (41 vig.)
Bawr (Mme de) : *Nouveaux contes.* 1 vol. (40 vig.) Ouvr. couronné par l'Acad.
Belèze : *Jeux des adolescents.* 1 vol. ill
Berquin : *Choix de petits drames et de contes.* 1 vol. (40 vig.)
Berthet (Élie) : *L'Enfant des bois.* 1 vol. (61 vign.)
Boiteau (P.) : *Légendes* recueillies pour les enfants. 1 vol. (42 vig.)
Carraud : *La petite Jeanne*, ou le Devoir. 1 vol. (20 vig.)
Carraud : *Les Métamorphoses d'une goutte d'eau*, suivies *des Aventures d'une fourmi*, etc. 1 vol. (50 vig.)
Castillon ( ) : *Les Récréations physiques.* 1 v. (36 vig.)
Chabreul (Mme de): *Jeux et exercices des jeunes filles.* 1 vol. (50 vig.)
Colet (Mme L.) : *Enfances célèbres.* 1 vol. (57 vig.)
Edgeworth (miss) : *Contes de l'adolescence*, trad. de l'anglais. 1 vol.(22 vig.)
— *Contes de l'enfance*, trad. 1 vol. (22 v
Fénelon : *Fables.* 1 vol. (20 vig.)
Foë (de) : *Vie et Aventures de Robinson Crusoé*, édit. abrégée. 1 vol. (40 vig.)
Genlis (Mme de) : *Contes moraux.* 1 vol. (41 vig.)

Gouraud (Mlle Julie) : *Lettres de deux poupées.* 1 vol. (59 vig.)
— *Mémoires d'un petit garçon.* 1 v. ill.
— *Mémoires d'un caniche.* 1 vol. ill.
Grimm (les frères) : *Contes choisis*, trad. de l'allemand. 1 vol. (40 vig.)
Hauff : *La Caravane.* 1 vol. (40 vig.)
— *L'Auberge du Spessart.* 1 vol. (61 vig.)
Hawthorne : *Le Livre des merveilles*, trad. de l'anglais. 2 vol.
1re série (20 vig.). 1 vol.
2e série (20 vig.). 1 vol.
Chaque série se vend séparément.
Isle (Mlle Henriette d') : *Histoire de deux âmes.* 1 vol. (53 vig.)
Mayne-Reid (le capitaine) : Ouvrages traduits de l'anglais.
— *A Fond de cale.* 1 vol. (12 gr. vig.)
— *A la mer.* 1 vol. (12 vig.)
— *Bruin, ou les chasseurs d'ours.* 1 vol. (8 grandes vig.)
— *Le Chasseur de plantes.* 1 v. (12 gr. vig.)
— *Les Exilés dans la forêt.* 1 v. (12 gr. vig.)
— *Les Grimpeurs de rochers.* 1 vol. (20 gr. vig.)
— *Les Peuples étranges.* 1 vol. (8 gr. vig.)
— *Les Vacances des jeunes Boërs.* 1 vol. (12 gr. vig.)
— *Les Veillées de chasse.* 1 vol. (43 vig.)
— *L'Habitation du désert*, ou aventures d'une famille perdue dans les solitudes de l'Amérique. 1 vol. (24 vign.)
Ségur (Mme la comtesse de) : *Drames et proverbes.* 1 vol. (80 vig.)
— *François le bossu.* 1 vol. (100 vign.)
— *Jean le bon et Jean le mauvais.* 1 vol. (80 vign.)
— *La sœur de Gribouille.* 1 v. (70 vig.)
— *L'Auberge de l'Ange-Gardien.* 1 vol. (75 vig.)
— *Le général Dourakine.* 1 vol. (108 vig.)
— *Les bons Enfants.* 1 vol. (70 vig.)
— *Les deux Nigauds.* 1 vol. (70 vig.)
— *Les Malheurs de Sophie.* 1 vol. (42 vig.)
— *Les petites Filles modèles.* 1 v. (21 vig.)
— *Les Vacances.* 1 vol. (40 vig.)
— *Mémoires d'un âne.* 1 vol. ill.
— *Pauvre Blaise.* 1 vol. (75 vig.)
— *Un bon Petit diable.* 1 vol. (100 vig.
Swift. *Voyage de Gulliver à Lilliput, à Brobdingnag et aux pays des Houyhnhnms*, trad. et abrégé à l'usage des enfants. 1 vol. (57 vig.)
Vimont (Ch.) : *Histoire d'un navire.* 1 vol. (40 vig.)

3e Série. — POUR LES ADOLESCENTS

ET POUR LES JEUNES FILLES DE 14 A 18 ANS.

Bernardin de Saint-Pierre : *Œuvres choisies.* 1 vol. (20 vig.)
Catlin : *La Vie chez les Indiens*, trad. de l'anglais. 1 vol. (20 vig.)
Cervantès : *Histoire de l'admirable don Quichotte de la Manche*, édition à l'usage des enfants. 1 vol. (54 vig.)
Hervé et de **Lanoye** : *Voyage dans les glaces du pôle arctique.* 1 vol. (40 vig.)
Homère : *L'Iliade et l'Odyssée*, édition abrégée. 1 vol. (30 vign.).
Lanoye (Ferd. de) : *Les grandes Scènes de la nature.* 1 vol. illustré.
— *La Mer polaire*, expédition à la recherche de Franklin. 1 vol. (26 vig.,
Lanoye (F. de) : *La Sibérie.* 1 vol. ill.
— *Ramsès le Grand* ou *l'Égypte il y a 3300 ans.* (40 vign.)
Le Sage : *Aventures de Gil Blas*, édit. destinée à l'adolescence. 1 v. (42 vig.)
Mac Intosch (miss) : *Contes américains* trad. par Mme Dionis. 2 vol. (120 vign.)
Chaque volume se vend séparément.
Maistre (Xavier de) : *Œuvres choisies.* 1 vol. (20 vig.)
Marc-Monnier : *Pompéi et les Pompéiens.* 1 vol. (30 vig.)
Retz (cardinal de) : *Mémoires.* Édition abrégée. 1 vol. (40 gr.).

2° BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES.

Les Merveilles du monde invisible, par M. de Fonvielle. 1 vol. (100 vign.)

Les Merveilles de l'architecture, par M. André Lefèvre (40 vig.).

Les Merveilles de l'art naval, par E. Renard bibliothécaire au dépôt de cartes de la marine. 1 vol. ill.

Les Merveilles de la météorologie, par MM. Zurcher et Margollé. 1 v. (20 vig.)

Les Merveilles du ciel, par M. Flammarion 1 vol. (40 vign.)

Les Métamorphoses des insectes, par L. Girard, vice-président de la Société entomologique de France. 1 vol. (300 vign.)

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
Boulevard Saint-Germain, 77, à Paris.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

RELATIVES A LA LITTÉRATURE, AUX SCIENCES
ET AUX CONNAISSANCES UTILES.

Le prix d'abonnement pour l'étranger varie selon les conditions postales.

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ

SOUS LA DIRECTION DE M. ÉDOUARD CHARTON

et très-richement illustré par nos plus célèbres artistes.

« Faire connaître les voyages de notre temps, les plus dignes de confiance, et qui offrent le plus d'intérêt à l'imagination, à la curiosité ou à l'étude, » tel est le but que l'on s'est proposé en fondant, au commencement de 1860, LE TOUR DU MONDE.

Six années se sont écoulées, douze volumes ont paru, et en poursuivant ce but avec fidélité et conscience, LE TOUR DU MONDE a atteint le succès. Sa publicité s'est étendue au delà des limites de la France : c'est aujourd'hui un recueil européen. Traduit en quatre langues, on le nomme en Italie, *il Giro del Mundo;* en Espagne, *la Vuelta al Mondo;* en Angleterre, *all round the World;* en Allemagne, *Globus illustrirte.*

L'expérience du TOUR DU MONDE démontre que la frivolité des esprits est loin d'être aussi générale qu'on l'avait supposé, et que l'on peut même compter par dizaines de mille

les lecteurs qui n'ont pas besoin qu'on leur altère la réalité par des fictions, pour s'intéresser aux narrations des voyageurs faites en vue, non-seulement du simple amusement, de la curiosité, de l'inconnu, du goût des aventures ou de l'observation des mœurs, mais aussi de l'art, de l'industrie ou de la science.

Tous les récits publiés par LE TOUR DU MONDE sont contemporains ; tous se complètent par des cartes qui constatent l'état le plus récent des connaissances géographiques, et par des photographies ou des dessins rapportés par les voyageurs et qu'ont reproduits sur bois les artistes les plus habiles : MM. G. Doré, Karl Girardet, Thérond, Catenacci et autres. Le nombre des gravures publiées depuis six ans s'élève déjà à plus de trois mille six cents.

LE TOUR DU MONDE est ainsi tout à la fois un livre, un atlas et un album. Il tend sans cesse à s'améliorer sous ce triple rapport, parce qu'il y est encouragé par la faveur publique, et surtout parce qu'il a foi dans la nature et l'importance relative des services qu'il peut rendre. Combien les progrès de l'instruction générale ne seraient-ils pas plus rapides, s'il était donné à chaque science de se produire avec le même attrait, et par suite avec le même succès ! C'est une pensée que doivent avoir présente ceux qui ont à cœur de contribuer à répandre les connaissances utiles : il faut les faire aimer.

CONDITIONS DE VENTE ET D'ABONNEMENT

PRIX DU NUMÉRO : 50 CENTIMES.

Un numéro, comprenant 16 pages in-4, plus une couverture réservée aux nouvelles géographiques, paraît le samedi de chaque semaine.

Les 52 numéros publiés dans une année forment 2 volumes qui peuvent être reliés en un seul.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

UN AN, 26 FR. — SIX MOIS, 14 FR.

Les abonnements se prennent à partir du 1er de chaque mois.

Les six premières années du TOUR DU MONDE (1860 à 1865), formant 12 beaux volumes, sont en vente.

Prix de chaque volume, broché, 12 fr. 50 c.

Prix de chaque année, brochée en un ou deux volumes, 25 fr.

La reliure par volume ou par année se paye en sus.

JOURNAL POUR TOUS

MAGASIN LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

Le *Journal pour tous* paraît les mercredis et samedis.

Prix des numéros, des cahiers mensuels et de l'abonnement : chaque numéro vendu à Paris, 15 c.; chaque cahier mensuel, contenant 8 ou 9 numéros, vendu à Paris, 1 fr. 50 c. Abonnement de six mois : Paris, 6 fr.; pour les départements, 8 fr.; abonnement d'un an : pour Paris, 11 fr.; pour les départements, 15 fr. Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois.

Les quatorze premiers volumes du *Journal pour tous*, chacun de 886 pages, avec plus de 300 vignettes, table, frontispice et couverture imprimée, sont en vente. Prix du volume broché, **8 fr.**

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES

Paraissant le mercredi et le samedi de chaque semaine. Prix du numéro, 15 c. Les abonnements se prennent pour six mois, à partir du 1er de chaque mois ; pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr.

Les dix premiers vol., format gr. in-8 avec titre, table et couverture, sont en vente. Prix de chaque vol. br., 8 fr. La rel. en percal. gaufrée se paye en sus, avec tr. jasp., 1 fr. 50 c.; avec tr. dor., 2 fr. La reliure en percal. rouge, plats en or, tr. dor., 3 fr.

LES MILLE ET UNE NUITS

Contes arabes traduits par Galland, nouvelle édition illustrée de plus de 500 vignettes par G. Doré, Berthall, Foulquier, Worms, Castelli, Chasal, etc. *Les Mille et une Nuits* seront publiées en 100 livraisons environ de 8 pages grand in-8 à 2 colonnes, contenant, en texte et en vignettes, le double de toutes les livraisons ordinaires à 10 centimes.

Les livraisons paraissent régulièrement le mercredi et le samedi de chaque semaine, depuis le 27 avril 1865. Prix de la livraison : 15 centimes. La vente se fait aussi par fascicule de 10 livraisons avec couverture. Prix : 1 fr. 50 c.

LES TROIS RÈGNES DE LA NATURE

Lectures d'histoire naturelle, publiées sous la direction du docteur Chenu, et illustrées de nombreuses vignettes. Il paraît un numéro de ce recueil le samedi de chaque semaine, depuis le 1er janvier 1864. Prix du numéro : 15 c.; par la poste, 20 c. Prix de l'abonnement : pour Paris, six mois, 4 fr.; un an, 8 fr.; pour les départements, six mois, 5 fr.; un an, 10 fr.

La première année (1864), formant 1 beau vol. gr. in-8, ill. de 300 gr., est en vente. Prix, br., 8 fr.—Relié en perc. 9 fr. 75 c. — Relié, dos en mar., plats en toile, tranch. dor., 11 fr. 75 c.

Le but de ce journal est de vulgariser des connaissances aussi utiles qu'intéressantes, et de développer dans les esprits le goût des sciences naturelles. Il s'adresse à toutes les intelligences, comme à tous les âges et à toutes les positions sociales. Assez sérieux pour intéresser même le savant, il réunit toutes les conditions d'une lecture attrayante et instructive. L'étude de la nature est pleine de charme pour ceux même qui n'en font qu'un sujet de distraction ; c'est une inépuisable mine de jouissances; plus on sait, plus on veut savoir.

LE PARTHÉNON DE L'HISTOIRE

Six volumes royal in-4, publiés simultanément et illustrés de 1500 magnifiques gravures.

EN VENTE :

1° *La Russie*, par Piotre Artamof. 2 vol. (450 gravures).

2° *Les Reines du monde*, par l'élite de nos écrivains. 1 vol. (150 gravures).

3° *La Révolution française*, par Jules Janin. Tome I (250 gravures).

EN COURS DE PUBLICATION :

3° *La Révolution française*, par Jules Janin. Tome II (500 gravures).

4° *Galeries de l'Europe*, par J. Armengaud, t. II (450 gravures).

Prix de chaque volume relié dos maroquin, avec ornements dorés sur les plats, tranches dorées, 60 fr.

Le Parthénon de l'histoire se publie en 50 livraisons doubles. Il paraît, depuis le 1er décembre 1862, une livraison double par mois. Chaque livraison double comprend 2 feuilles (16 pages) de *la Révolution française*, 2 feuilles (16 pages) de *la Russie* et 2 feuilles (16 pages) des *Reines du monde*, auxquelles succèderont les *Galeries de l'Europe*, et est enrichie de 10 à 12 magnifiques gravures intercalées dans le texte. Prix de chaque cahier contenant deux livraisons, 10 fr.

Les vingt-six premiers cahiers contenant les cinquante-deux premières livraisons sont en vente.

HISTOIRE POPULAIRE CONTEMPORAINE

DE LA FRANCE

L'*Histoire populaire contemporaine de la France* (1815-1863) sera publiée en 200 livraisons environ, de 8 pages chacune, et formera 4 vol. grand in-8, illustrés de plus de 800 vignettes. Les livraisons paraissent régulièrement le mercredi et le vendredi de chaque semaine, depuis le 27 février 1864. Cette histoire fait suite à l'*Histoire populaire de la France*. Prix de la livraison : 10 centimes; par la poste : 15 centimes.

Le premier volume est en vente. Prix, broché, 6 fr. La reliure en percaline gaufrée se paye en sus : tranches jaspées, 1 fr. 50 c.; tranches dorées, 2 fr.; percaline rouge, plats en or, tranches dorées, 3 fr.

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

RAMSÈS LE GRAND

OU

L'ÉGYPTE

IL Y A 3300 ANS

PAR

FERDINAND DE LANOYE

OUVRAGE

ILLUSTRÉ DE 39 VIGNETTES SUR BOIS

PAR D. LANCELOT, P. SELLIER ET ÉM. BAYARD

ET DE DEUX CARTES

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

PRIX : 2 FRANCS

Paris. — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9.